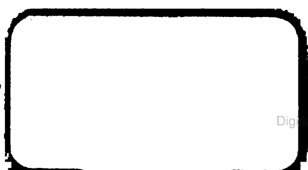

UNIVERSITY
OF
LIFORNIA



ÉMILE HENRIOT
de l'Académie Française

LA ROSE DE BRATISLAVA

roman

PLON

3e mille

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, marqués H. C., réservés pour l'auteur et ses amis;

38 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 8 numérotés de I à VIII, réservés pour l'auteur et ses amis, 22 numérotés de IX à XXX, et 8 hors commerce, marqués H. C.;

et 110 exemplaires sur papier d'alfa, dont 100 numérotés de 1 à 100, et 10 exemplaires de presse, marqués E. P.

LA ROSE DE BRATISLAVA

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

ROMANS

L'Instant et le souvenir.
Le Diable a l'hotel ou les plaisirs imaginaires.
Les Temps innocents.
Les Aventures de Sylvain Dutour.
L'Enfant perdu.
Aricie Brun ou les vertus bourgeoises *(Grand prix du roman, Académie française, 1924).*
Les Occasions perdues.
La Marchande de couronnes.
Le Pénitent de Psalmodi.
Tout va finir.

CRITIQUE, ESSAIS, VOYAGES

Livres et portraits *(Courrier littéraire).* 1re, 2e et 3e séries.
Romanesques et romantiques.
D'Héloïse à Marie Bashkirtseff. Portraits de femmes.
De Marie de France à Katherine Mansfield. Portraits de femmes.
Vers l'Oasis. En Algérie.
Le Livre de mon père.
Naissances.
Discours de réception à l'Académie française.

POÉSIE

Poésies (1905-1928).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

La Flamme et les cendres, poésies.
Valentin, roman.
Carnet d'un dragon.
Les Livres du second rayon.
Stendhaliana.
Voltaire et Frédéric II.
Alfred de Musset.
Epistoliers et mémorialistes.
Esquisses et notes de lect re.
Courrier littéraire : XVIIIe siècle.
Promenades italiennes.
En Provence.
Dans le jardin de mon père, poésies.
Recherche d'un château perdu.
De Turold à André Chénier.
De Lamartine à Valéry.
Beautés du Brésil.

ÉMILE HENRIOT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA ROSE DE BRATISLAVA



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, 6e

LA ROSE DE BRATISLAVA

I

SINGLE

— Grandes lignes? Banlieue?

— Grandes lignes.

Sur le quai, déjà, la magie opère. Voici le train de longs wagons marqués aux noms des grandes villes du Mitropa, Nuremberg, Munich, Bayreuth, Cheb, Prague, Varsovie. L'esprit, du coup, prend son essor, imagine les paysages traversés, croit respirer déjà l'odeur de lignite, de saumure et de bois brûlé où baigne cette partie du monde. Et les voyageurs ont repris leur aspect d'ailleurs : la belle actrice de cinéma, si bien vêtue pour le voyage, et ses dix-huit mallettes de pur porc, qui fait sur le quai des adieux tendres au beau jeune homme blond, le Herr Doktor au crâne rasé, avec son bourrelet de graisse sur la nuque, le diplomate distingué, porteur de valise. — Ivresse de

partir! Me voilà dans mon single, heureux, étonné, sans y croire. Quinze jours de vacances. Quelle joie! — Mais quel sot me disait tantôt : « Pourquoi ne prenez-vous pas l'avion? C'est beaucoup plus court : quatre ou cinq heures seulement de voyage, au lieu de vingt-quatre... » L'imbécile! Quand je ne les donnerais pas pour un empire, justement, ces vingt-quatre heures délicieuses, premier bonheur de l'expédition, avant-goût de la liberté! Songez donc, ce repos forcé, cette détente, ce loisir, cette longue nuit de sommeil bercé, ce long jour de rêverie et de regard dérivant sur le paysage en fuite à travers la vitre, cette immobilité obligée, cette reprise de soi, dans le farniente et la disponibilité parfaite de l'esprit, l'absence de courrier et de téléphone, le divin silence. Et soi-même enfin retrouvé — ce cher moi qu'on perd dans les besognes, retrouvé comme un vieil ami revenu... Que j'ai de choses à me dire!

Je me suis installé dans mon coin, j'ai tiré ma pipe de ma poche, et je laisse dormir, sans les ouvrir, dans ma serviette, les livres emportés par habitude. Que m'importent les pensées d'autrui, quand il est si bon d'assurer, complètement, à l'esprit vacant cette merveilleuse liberté que lui procure le voyage, dans le doux bercement du train! — Le train est aujourd'hui la seule chose qui nous reste des jours d'autrefois, où le temps s'écoulait moins vite, dans la plénitude et le respect des heures. Elles vont si vite, à présent! Nous

voulons les remplir de tant de choses inutiles! Dans le train, les heures sont longues, propres au rêve. La distance à parcourir demeure la même, dans le même laps que les horaires ont prévu, obligeant à l'oisiveté. J'aime le train et cet air de cellule que le compartiment représente. Voici, dans le filet, mes valises, compagnes de mes promenades d'autrefois, chacune estampillée de ses anciennes étiquettes, dont toutes, à moitié déchirées, effacées, me proposent tant d'agréables souvenirs : Venise, Copenhague ou Vienne; les hôtels que j'ai habités, le *Saint-Gellert* de Budapest, le *Saint-Georges* d'Alger dans les eucalyptus, *la Mamounia* de Marrakech dans les orangers et les rafraîchissantes brises venues de l'Atlas, *Hyde Park Corner*, et le cher *Belsoggiorno* aux folles peintures pompéiennes, sur le forum Trajan, tandis qu'à vingt ans je découvrais Rome... Si jamais j'en ai le loisir, j'écrirai ce chapitre de mes capitales, à prendre place en mes Mémoires : ce monde que l'on porte en soi, ces longues causeries d'un soir ou d'une nuit, avec un compagnon de rencontre, ces amitiés partout mêlées à des images — le petit matin qui se lève aux Langelinie, sur la petite sirène frissonnante dans l'eau de perle — cette soirée funèbre d'Oslo, où, pour nous divertir d'un excès d'Ibsen (un drame par jour, en norvégien, dix soirs de suite, tu te le rappelles, cher Gérard?), nous sommes allés au cinéma voir Charlot dans *le Cirque*. J'étais triste, inquiet, sans nouvelles,

et tu me disais : « Tu vas tout à l'heure trouver une dépêche à l'hôtel » — et c'était vrai. — Cher Bedel, vous vous souvenez : nos déambulations sans fin, par cette nuit romaine, dans le bruit des eaux fracassantes, du Pincio à Monte Cavallo, le long des palais blancs et rouges; — cher Jean-Louis, ce dernier dîner et le bon aleatico bu ensemble au *Castello dei Cesari*, le soir que je partais pour Naples; — cher Edmond, cet autre soir vénitien, où, allant dîner chez Henri de Régnier, dans son palazzino des Carmini, vous écartiez de votre canne la canaille, pour faire place au facchino du *Vapore*, porteur d'un vieux flacon de Barolo amabile, choisi parmi les plus aimables... Et notre amusement, ô Gérard encore, quand débarquant à Copenhague, la première singularité que nous y vîmes fut une charmante dame sur le quai, qui tenait serré dans ses bras un minuscule petit chien qui était tout de même un danois! Et ce Zoo de Londres, réduit de moitié, où pour une malheureuse escarbille, je ne pus admirer que d'un œil le plus grand jardin zoologique du monde!...

Comment, déjà? Voici la Marne. Le soir d'automne tombe insensiblement sur l'eau lente entre ses berges grasses, sur la douce campagne française, pleine de labours ondulants, de fins peupliers, de tranquilles villages aux toits rouges. J'ai passé par là en 1914, dans les premières semaines de la guerre. Lieux historiques, lieux témoins. Château-Thierry, Dormans,

les Allemands sont venus là. Sur ces crêtes, à fin d'horizon, la bataille s'est déroulée, et le moutonnement des bois a recouvert depuis longtemps les anciennes tranchées et les tombes. Jamais le témoin de ces choses, dans leur horreur neuve, le cadavre au bord du sillon, le village en flammes, ne pourra repasser par là sans se souvenir et s'émouvoir. Le soir se répand dans ses vapeurs bleues, sur la campagne vide et calme. Les hameaux ont ramené les gens et les bêtes. On ne voit personne dans les champs. Seul, entre deux bosquets de saules, un pêcheur à la ligne s'attarde, heureux homme, tout à sa patiente attente, indifférent à tout le reste... La nuit est venue, grise, où tout se perd. Douce torpeur, que le train secoue. Chacun, dans son compatiment, s'est installé. Dans le couloir, le gros Doktor à bourrelet fume un cigare qui empeste, la cinéaste bien moulée dans ses lainages revient du wagon-restaurant, l'officier en permission et qui descendra à Nancy ou à Lunéville va au lavabo. Demain, ce sera l'Allemagne et ses maisons peintes, ses petites fenêtres, ses hauts toits pour les longues neiges, ses fillettes en cheveux nattés qui saluent gentiment les trains à tous les passages à niveau, ses vieux messieurs déguisés en petits garçons tyroliens, sac au dos et les mollets nus; ses profondes forêts de sapins, ses sables mornes, ses tourbières, et ses chefs de gare au port d'arme, dans un air d'obéissance et de commandement. L'inquiétante et

mystérieuse Allemagne... Puis, au soir, dans l'odeur des foins, la riche Bohême aux troupeaux d'oies, après les tristes landes et les forêts interminables. Prague enfin, le but du voyage... Et ses images. Je songe à ce que je vais retrouver dans ce pays que j'aime. La ville admirable et fidèle, les églises baroques, le pont Charles, le majestueux Hradcany, la tumultueuse Vltava, la vivante place Saint-Venceslas, lès évêques dansants de Saint-Nicolas, les blondes et fermes Pragoises, la bonne bière et le bon jambon, et les amis au cœur chaleureux, à l'esprit prompt. Sans oublier Casanova et l'introuvable manuscrit de ses *Mémoires* — mais chut! ne dévoilons pas nos intentions! — et ces fameuses battues de perdreaux que l'on m'a promises. Ce pourquoi j'emporte avec moi mon fusil, qui repose entre mes valises, dans sa vieille gaine culottée. Aurai-je le temps de m'en servir?

Allons, il est temps de dormir. Mais vais-je dormir, quand ce kaléidoscope tourne sans fin dans ma tête, brassant images, souvenirs?... Et ces espérances, toujours! Le voyage, promesse de bonheurs — quoiqu'en puisse dire Gérard qui assure « qu'en voyage, il ne se passe jamais rien ». C'est à voir. — Toujours à rêver, pauvre fou. Ce n'est pas sérieux, à ton âge. Regarde tes mains seulement, et ces tavelures... Ma main, qui commence à ressembler à celle de mon père...

Allons, bon! Qu'est devenue ma bague? Disparue.

Je l'avais au doigt tout à l'heure encore... Elle aura glissé le long de mon doigt amaigri. Me voilà à quatre pattes, au milieu du compartiment, allongeant le bras sous la banquette et ramant à la recherche de l'anneau perdu. Le voilà, Dieu merci! Il n'était pas loin. Je respire. — Je tiens beaucoup à cette bague. Elle n'a rien de remarquable en soi, — un simple jonc d'or avec une cornaline — mais j'y tiens. Je l'ai déjà perdue une fois, pendant la guerre, et je l'ai aussi retrouvée tout de suite... Étrange chose que la mémoire! J'ai remis la bague à mon doigt, éteint la lumière; je me suis étendu, cherchant le sommeil, et voici que cet incident lointain me revient, si médiocre au milieu des soucis, des angoisses et du rude métier que nous faisions alors. Je revois la tranchée où l'on s'ennuyait tant, sans espoir, entre deux corvées, deux coups durs. J'étais de loisir, le corps harassé, l'esprit vide, attendant je ne sais quoi — la relève, les lettres, la soupe — et je jouais machinalement avec cette bague, quand elle m'a échappé des mains et est allée rouler à mes pieds, dans la boue infecte. Je l'ai ramassée, je l'ai nettoyée du coin de mon mouchoir, et avant de la glisser à mon doigt, je l'ai fait jouer au soleil, pour vérifier la transparence de la pierre. C'est alors que je me suis aperçu qu'il y avait à l'intérieur de l'anneau une ciselure à demi effacée, à laquelle je n'avais jamais fait attention, et que j'entrepris de déchiffrer. C'était une dédicace

presque imperceptible, sous l'usure, mais encore nette à l'examen, où je lus deux noms : *Maurice à Jeannette*. — Je me souviens de cela comme si c'était d'hier — et combien, dans cette pénurie où nous étions, dans cette misère et cette indigence, ils m'ont fait rêver, ce Maurice et cette Jeannette inconnus, à cause de cette pauvre bague acquise un jour chez le revendeur où elle était allée se perdre, après quelle rupture et quel drame, ou tout simplement quel simple et fatal cours des choses... Pauvre petite Jeannette inconnue, qui a du être si contente, le jour où elle a reçu cet anneau, gravé à son nom, près de celui de l'homme qui l'aimait! J'ai passé une après-midi à m'occuper d'elle, et de son roman. Puis il a fallu penser à autre chose. Rien n'est jamais acquis, pas même un rêve... Mais les rêves reviennent parfois, singulièrement, à l'heure où on les attend le moins; à cause d'une bague qui glisse et manque se perdre comme autrefois, et dont la retrouvaille rappelle une histoire...

Allongé sur ma dure couchette, dans le noir, au rythme saccadé du train qui m'emporte à travers la sombre Allemagne — ai-je rêvé celle que voici?

II

UNE AVENTURE D'AUTREFOIS

... Moi aussi, j'ai eu ma Jeannette — sans rapport avec celle de la bague, mais que cette bague vient de me ramener — de quelles profondeurs! — à la mémoire. C'était à Dijon, pendant la guerre — encore la guerre, et de nouveau jamais si proche! — Il y a vingt ans de cela. Le hasard des mutations m'avait fait, de dragon, devenir artilleur, et j'avais été envoyé suivre un cours de balistique et de goniométrie au dépôt de mon nouveau régiment, le 108, dans la belle ville de Dijon. J'avais deux ans de première ligne; je sortais de la boue, du froid, du danger, de l'incurable ennui du front et de la solitude au milieu des hommes, plus horrible encore que le reste. Et soudain, je trouvais une ville, le repos, ce sursis de grâce en attendant de repartir, et de menues délices bien vulgaires, mais appréciables certes à qui en a été privé longtemps : de petits bistrots bien fournis, coucher dans un lit, et des flâneries aux devantures, le long des trottoirs éclairés. On mourait beaucoup et de bonne heure, en

ces jours-là. Et comme tous les soldats à cette époque, j'entendais vivre de mon mieux, le temps qu'il m'en serait donné. Aussi bien, dès le premier soir, Dijon m'apparut comme une oasis délicieuse, dans le désert sanglant d'où je sortais. J'avais en outre vingt-cinq ans, et les appétits d'un artilleur. Quartier libre à cinq heures du soir. Aussitôt, sanglé, harnaché, bottes cirées, l'éperon fourbi, je courais au *Lion*, sur la place Darcy, rendez-vous d'une jeunesse guerrière et soiffarde, à qui la guerre, comme à moi, créait momentanément des loisirs. Il faisait chaud, la molesquine était accueillante, la lumière éclatait aux lustres, et dans ce gai tumulte d'un café on se trouvait bien pour ne rien faire, écrire des lettres et voir venir.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Le lendemain de mon arrivée à Dijon, je sortais de ce confortable *Lion*, méditant où porter mes pas, et si j'irais dîner chez Étienne ou chez Gourdon, gargotiers experts et accessibles. J'avais fait à peine trois pas vers la place, que j'entendis sur mes talons une légère galopade, une voix qui m'appelait, et, me retournant, je vis devant moi, essoufflée et rose de sa course, les yeux scintillants et le plus gentil petit nez au milieu du plus gai visage, une jeune personne délurée, que je ne connaissais nullement, mais qui, sur le vu de mon écusson, s'était avisée tout soudain qu'elle avait un renseignement à me demander. C'était à savoir si

je n'avais pas rencontré le maréchal des logis Bétourné.

Il se trouvait que j'avais vu, le matin même, ledit maréchal des logis Bétourné, lequel m'avait fort jovialement annoncé qu'il partait le soir en permission. Je l'appris à l'aimable enfant, qui parut surprise.

— En voilà encore un malotru! dit-elle en mettant les poings sur les hanches, d'un air indigné. Il m'invite à dîner, et il part en perm'! Et il y a une heure que je l'attends!

— Il y a un moyen de tout arranger, proposé-je. Bétourné et moi sommes de la même arme : Mademoiselle, dînez avec moi!

Elle rit, et sans plus tarder :

— Je veux bien.

Et de l'incertitude où je ballottais, concernant Étienne ou Gourdon, ce fut elle qui, m'ayant pris le bras, me tira, optant pour un autre, « où, dit-elle pour me décider, les escargots sont épatants. »

C'est ainsi que je connus Jeannette. Elle était une enfant sans calcul, et trop gaie pour feindre longtemps. Nous n'en étions encore qu'au potage, qu'elle m'avoua que le maréchal des logis Bétourné n'avait été qu'un subterfuge pour passer la soirée avec moi; que je lui plaisais parce que j'étais le seul sous-officier de la garnison à ne lui avoir rien demandé, et que si je voulais, elle était libre.

Nous dînions, à notre petite table, l'un en face

de l'autre. La table était étroite, nos coudes se touchaient. Elle me regardait en riant. Sans avoir eu besoin d'un examen bien prolongé, je la trouvais charmante : les plus beaux yeux, couleur de noisette, à points d'or, le nez spirituel, la voix ravissante, et dans tout son mince visage tendu, appuyé du menton au revers des doigts entrecroisés, avant-bras en V sur la nappe, elle montrait quelque chose de si spontané, ingénu, ouvert et offert, que je me donnai aussitôt mille fois raison de la trouver charmante et que je fis de mon mieux pour lui donner raison de m'avoir jugé à son goût, en la regardant d'un air aussi tendre, en m'intéressant grandement à sa petite personne et en étant gai.

Il y avait beaucoup d'étudiants, de jeunes soldats et d'officiers autour de nous, dînant bien, dans ce restaurant bourguignon. Jeannette était très regardée, et plusieurs fois elle répondit aux sourires de l'un ou de l'autre, par un léger salut, fort digne, de la tête. Elle avait évidemment beaucoup de relations. Mais à son attitude envers moi, il était aussi évident qu'il fallait bien que chacun se persuadât que c'était moi l'élu du jour, et qu'on n'avait qu'à lui ficher la paix.

Je la ramenai chez elle le soir même, mais je n'entrai pas. Je l'avais embrassée sous un réverbère. Elle a doucement fermé les yeux, et vrai! j'ai senti son cœur sous le mien. — Nous avons marché quelque temps par de petites rues, nous arrêtant parfois; elle, me

serrant le bras, se taisant, appuyant sa tête légère contre mon épaule. Elle m'a demandé mon nom, se l'est répété à plusieurs reprises, à voix basse, comme pour faire connaissance avec lui. Tout était simple, naturel, et même beaucoup plus gentil que je n'avais pensé pouvoir me le promettre, en mes prévisions vraisemblables. Nous avions envie l'un de l'autre; elle avait vingt ans, moi pas beaucoup plus, enfin j'étais encore dans les vingt. Comme il était facile d'être heureux!...

Arrivés devant une grille, elle s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle.

Une grille, et, derrière, un étroit jardin, avec une pelouse ovale, et au fond du jardin, sa maison. Elle avait la main sur la porte, elle se retourna vivement, et je vis qu'elle semblait émue.

— Écoutez,... dit-elle, hésitant.

— J'écoute.

— Écoutez... si vous voulez, entrez... Mais — elle se tut une seconde, et reprit d'une voix plus grave, en me posant ses deux mains, comme pour une prière, sur la poitrine — si vous voulez me faire plaisir, ne me demandez rien ce soir... Demain, oui...

Je dus avoir une mauvaise pensée, un mouvement d'impatience ou de dépit. Elle sentit que je ne croyais pas sincère sa promesse, et elle hocha la tête, avec une sorte de tristesse résignée. Et tout de suite :

— Alors, si c'est ça... venez.

Je compris bien qu'elle disait cela sans élan, et que je lui avais fait involontairement un peu de peine. Un homme pressé, comme les autres! — Les artilleurs de vingt-cinq ans ont beau passer pour n'être pas toujours des modèles de délicatesse, et j'avais pourtant bien envie de ne rien perdre, mais pour ménager la pudeur d'une fille qui m'avait littéralement sauté au cou, je ne sais quel don-quichottisme sentimental me fit prendre le parti de l'héroïsme, que dis-je, du sublime!... Eh bien! non, j'ai tort de plaisanter, et je serai toujours le même. J'avais une chance à courir, et si je devais être refait, tant pis, c'est que cela ne valait pas la peine d'être ému. La petite paraissait sincère. J'avais dans l'oreille le son de sa voix m'implorant : « Si vous voulez me faire plaisir... »

— Eh bien! oui, lui dis-je, demain...

Il y avait un falot, suspendu en travers de la rue, sur une corde. Je tournai le visage de Jeannette vers la clarté.

— Vrai?

Elle fit *oui*, d'un seul signe de tête. Elle était toute palpitante, et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle ne mentait pas. Elle voyait que j'accédais à son désir. Alors, elle fit quelque chose d'inattendu. Elle prit ma main, la porta à sa bouche et la baisa très doucement. Puis, ayant tiré de son sac une clef, elle ouvrit la porte et s'élança dans le jardin. Mais, du

haut du petit perron, elle se retourna, et me voyant toujours planté là, à la contempler à travers la grille, elle mit ses doigts sur ses lèvres et les agita ensuite devers moi, le bras levé au-dessus de sa tête. — Je l'eus le lendemain, et la nuit d'après, et celles qui suivirent, tout le temps que je restai à Dijon.

Nous nous aimions sans y penser. Nous nous aimions ou nous faisions semblant, heureux du plaisir et de notre jeunesse, sans complication ni romantisme; heureux, ardents, jeunes, rieurs. Il y avait elle et il y avait moi, et nous nous moquions bien du reste de la terre, de la guerre et de l'avenir, et de tout ce qui n'était pas nous, la belle fille et le petit soldat. En face l'un de l'autre, dans la seule minute présente. Le temps nous était limité. Elle aimait l'amour; elle le faisait en fermant les yeux, avec une gravité merveilleuse, ronronnante, et soudain folle dans mes bras. Pauvre gosse, enivrée de cette échappée, selon sa nature, hors des médiocrités de sa vie réduite à une triste noce de province, et qui d'ailleurs eût pu être pire. — Parfois elle me faisait des confidences, et c'était bien la preuve qu'il y avait entre nous quelque chose d'affectueux, de confiant et de tendre, ces naïfs aveux d'une enfant perdue, meilleure que sa destinée, la voyant. Ses parents étaient de bonnes gens, qui vivaient à Beaune, d'un petit commerce. Elle avait été gouvernante, un moment, dans un château; puis lâchée dans les aventures, avec un vague fiancé quelque

part, soldat aussi, qui avait un drôle de nom que j'ai oublié. La guerre les avait séparés. Car la guerre était venue, et les difficultés, les tentations du *Lion*, la nécessité. Une fois, elle a pleuré, à petit bruit, dans mes bras, me contant ces choses, et il a fallu que je la console. Des larmes, mêlées au plaisir, et de la vérité amère sur le tout, cela fait un combiné tendre, où la volupté rejoint la pitié et compose un philtre. Pauvre petite Jeannette, si gaie à travers ses larmes! Elle n'était pas forte et toussait souvent; puis soudain elle éclatait de rire, et m'appelait, pour que je la prenne serrée, la réchauffe. — « Pardon de pleurer, disait-elle, c'est triste une femme qui pleure, mais je ne peux pleurer qu'avec toi. » Il y en avait, assurément, qui n'aimaient pas cela. — Elle avait des rêves, dans sa futilité d'oiseau et son inconscience puérile. Je me souviens d'un incident, qui nous fit rire. Elle me demanda un jour une boîte d'allumettes vide : c'était pour envoyer une bague à son fiancé. Nous ficelâmes ensemble le paquet, et cela nous amusa beaucoup, comme des enfants, sans arrière-pensée, sans malice. Au *Lion*, nous étions repérés. — « V'là Jeannette. Le petit 108 n'est pas loin... » J'arrivais. Jeannette se levait, quittait son groupe. Je dus lui dire d'être prudente et de ne pas trop nous afficher. Je n'avais pas tort. Je n'étais que maréchal des logis et je voyais tourner autour d'elle des types à plusieurs galons. Un médecin-major, entre autres, qui riait de travers

en m'apercevant, mais ce n'était pas pour rire avec moi.

Le matin, je quittais Jeannette, la tête vague. Je courais au quartier, heureux de retrouver les hommes. C'est curieux, comme toutes ces choses me reviennent, tout ce menu détail oublié, de ce qui fut ma vie, un moment... Visite des chevaux, service de jour, manège, théorie, appel, contre-appel, maniement de culasse ou de cingolies — et les cours devant le tableau noir et ses problèmes à se casser le front, où nous retrouvions le collège : angles, bissectrices, point mort, lois de la probabilité du tir et calculs au goniomètre. Et puis, par équipes, au jardin public, de l'extrémité d'une allée à l'autre, les exercices d'optique et les signaux morses. Longue! Brève! Un bras levé, deux bras, un bras levé, ou deux, deux, un. Nous pataugions dans l'alphabet, nous envoyant de groupe à groupe des propos absurdes, vingt fois ratés, recommencés, répétés, à raison de combien de signes par lettre! — « Pensez-vous qu'on aura la guerre? — Allongez le tir. — As-tu vu Marie? — Je voudrais bien savoir pourquoi la cantinière... » On crevait d'ennui, en attendant le soir, les nouvelles, l'heure du *Lion*, et moi Jeannette. Il y eut un intermède sans joie. Mon tour vint de prendre la semaine, et je dus faire en ville le planton à la tenue. J'échouai dans un cinéma, en sabre, casque, jugulaire. Je vis *Forfaiture* dix fois de suite, et je regrettai les tranchées. Puis un jour,

devant le transparent du *Bien public*, cette époustouflante nouvelle : « L'Amérique entre en guerre! » Immense espoir. Est-ce la fin? — En attendant, je dîne le soir avec Jeannette.

Enfin, un matin, décision. Le régiment forme un nouveau groupe : canons neufs, du 155 court de Saint-Chamond, et classe 18. Des jeunes, qui n'ont rien vu encore et meurent d'envie d'en découdre et de prendre part aux aventures. Je suis désigné pour ce groupe. Les officiers sont choisis, les hommes pleins d'allant, de bonne volonté. Changement : nous quittons Dijon et allons cantonner non loin, dans un patelin appelé Marsannay-la-Côte, célèbre par ses vins et ses réserves d'escargots. Va pour Marsannay, nouvelle étape! C'est à six kilomètres de Dijon. J'arrive. Premier soin, je dégote une chambre. Jeannette viendra. Tout va bien.

J'étais à Marsannay depuis deux jours, déjà dégoûté d'escargots. Je procédais sur la place, entre les hommes de ma pièce, à l'affectation des chevaux arrivés le matin à la batterie, et j'essayais moi-même une jument américaine impossible, velue comme un ours, taillée à la hache et qui n'avait jamais été montée, quand l'agent de liaison vient m'avertir qu'on me demandait d'urgence au bureau.

J'accours. Le chef, d'un air embarrassé me dit : « Tu pars demain pour le front, en renfort individuel. » Il me tend l'ordre de la place. « Le maréchal des logis X

(mon nom) du 108e R. A. L., est désigné pour partir au front en renfort individuel. »

— Hein? quoi? Mais j'en viens justement, du front!...

— C'est bon, tu y retournes.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Le chef lève lourdement les épaules, écarte les bras.

— Il ne faut pas chercher à comprendre. Voilà l'ordre.

Je relis le papier. Il est net. « En renfort individuel, » c'est flatteur. Est-ce que l'on compterait vraiment sur ma présence pour achever la guerre, d'un seul coup?... Ce n'est pas l'idée du front qui m'occupe. Un peu plus tôt, un peu plus tard... Mais j'aurais autant aimé y retourner avec le groupe, entre les officiers connus et mes jeunes nouveaux camarades, où déjà je comptais des amis — n'est-ce pas, canonnier Poupet?... Le capitaine rencontré, ennuyé, lève aussi les bras. — « Je n'y comprends rien. Allez donc voir un peu la chose à la place. » Je vais à bicyclette à Dijon. Le premier type que je croise, devant les États, c'est le médecin-major du *Lion*. Je salue. Il me rend mon salut, de deux doigts au bord du képi, s'incline. Et se met à sourire. Compris. — A la place, un auxiliaire m'informe. L'ordre vient de la direction de l'artillerie, au ministère de la Guerre. La mesure insolite qui me vise a quelque chose d'exceptionnel et implique une intervention particulière. Le scribouillard, déjà, me

regarde un peu de travers. Demi-tour. Je vais préparer ma cantine. Puis ce dernier soir, je dîne une dernière fois avec Jeannette, toute émue. — Le lendemain, lesté par elle de nonnettes, d'un pot de moutarde et d'une promesse de m'écrire, j'étais en route et je rejoignais ma destinée, qui m'attendait à Folembray, un petit bled pas très rigolo et plutôt dépourvu de Jeannettes, en pleine forêt de Coucy.

J'ai reçu, en tout et pour tout, trois lettres de Jeannette, qui me donne des nouvelles du *Lion*. Comme cela, tout à coup, est loin! Il me semble que j'ai quitté un autre monde. Les lettres de ma petite amie sont charmantes. Elle écrit fort bien. Elle me regrette et elle évoque gentiment — déjà! — ce qu'elle appelle nos souvenirs. *Post-scriptum* de la première lettre : « A propos, j'ai revu le major. J'étais furieuse, tu penses! Qu'est-ce que je lui ai passé! » — La deuxième missive est plus vague. Je suis toujours aimé et un peu plaint. « Ta Jeannette, à présent, c'est ton canon! » *Post-scriptum* encore, au troisième billet : « Je vois quelquefois le major. Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre loup, c'est la vie. »

Là-dessus s'est fait le silence. Jeannette a cessé de m'écrire. Le temps a passé. La guerre elle-même a fini, qui semblait ne jamais devoir finir, et nous sommes redevenus des hommes différents et nouveaux, une fois dépouillés le harnois, les pensées et les sou-

venirs de la guerre. Et ce furent d'autres exercices.

Cela ne veut pas dire que j'aie oublié la petite Jeannette de Dijon. Je n'oublie jamais rien de ce que j'ai eu, de ce que j'ai fait, de ce qui m'a été bon, ou triste, ou chaleureux. Quand, à quelle minute précise, et par quelle chimie singulière, ce qui a cessé d'être commence-t-il à fermenter au fond de nous, et, bulle à bulle apparaissant à la surface, commence-t-il à devenir un souvenir, sous les impalpables, les insensibles couches grises de l'oubli, de l'apparent oubli? — J'ai pensé souvent à Jeannette, et à notre brève passionnette, comme elle disait ou m'a écrit. « C'était si gentil... Tu étais gentil. On s'aimait bien... » Ah! jeunesse... Oui, mais tout cela n'est plus. C'est fini, c'est passé et c'est du passé. J'y songe parfois, dans mes retours et mes récapitulations sans gaieté. Et parfois j'en rêve. Que de petits bonheurs, que de minces plaisirs peuvent faire d'amers souvenirs et que les années pèsent lourdement sur nos légères heures d'autrefois! Je ne pense plus à ces moments délicieux qu'autant qu'il m'advient de penser à ma jeunesse, dont elle fut en partie faite. Ces jours sont loin. Pourquoi me suis-je si vite persuadé que la pauvre petite Jeannette était morte?

... Réveil en sursaut. — Qu'est-ce que c'est? — On frappe sans douceur à la porte. Le train est arrêté. Le contrôleur passe sa tête. — « Monsieur, c'est la

frontière allemande. La douane va passer pour la visite. » — Au diable la douane! Je déteste d'être réveillé en sursaut quand je rêve. J'ouvre mes valises, d'une main vague... *que la pauvre petite Jeannette était morte*... Mais non, ce n'est pas cela qu'il demande, ce colossal Germain vêtu d'une tunique émeraude, sanglé, astiqué, botté, sous sa casquette d'amiral, entré brusquement dans le single. — « Passeport? » — « Passeport, voilà mes bagages. » — « Où allez-vous? » — « A Prague. » — « Pourquoi faire? » — « Des conférences, et chasser. » — « Vous avez des devises étrangères? Combien? Combien de marks? » Paperasses. Regard circulaire. Le type avise mon fusil dans le filet. J'ai cru qu'il allait avoir un coup de sang. — « Des armes? » — Où avais-je la tête? Il faut déclarer le fusil, l'entrée des armes est interdite en Allemagne. Je le sais très bien, et j'ai même pris, en vue du transit, une permission spéciale, un triptyque, comme cela s'appelle. Où ai-je donc fourré mon triptyque?... Ah! Napoléon n'a pas tort, quand il précise, en connaisseur, que le courage le plus difficile, c'est le courage de deux heures du matin : il y faut une présence d'esprit instantanée. — Voilà le triptyque. Le *zollamtpreposiert* l'examine, me fait signe qu'il veut voir aussi le fusil. J'ouvre la gaine et tire de sa housse le double canon de mon vieil hammerless; je le tends à l'homme qui approche de l'acier une lampe de poche, cherche sur la culasse le

numéro matricule de l'arme, et constate qu'il concorde bien avec celui qui est porté sur le triptyque. Tout est en règle; et content que tout soit en règle, l'homme à la tunique d'émeraude me rend le canon, le papier, claque des talons, me salue, très poli, avec cette considération subite de toute espèce d'Allemand à la vue d'un fusil, même de chasse. Il sourit même. « *Schöne Flinte!* » — Je remets mon bagage en place; me recouche; essaie de dormir... où en étais-je?... « que la pauvre petite Jeannette était morte... »

Ah! oui... pourquoi me suis-je si vite persuadé que la pauvre petite... Eh! je ne l'ai pas oubliée, bien sûr!... Le train roule, sur des plaques de fer. Voici le sol allemand. Est-ce que je veille, ou si je dors, le corps totalement abandonné, comme dénoué, l'esprit vague, qui a repris librement sa molle flottaison dans les nuages?... — Je ne l'ai pas oubliée, ni ce qu'elle m'a donné, si gracieusement, sans calcul, parce que je lui plaisais et qu'elle me plaisait : sa gaieté, son rire, sa tendresse, et son jeune corps frissonnant... Les années ont fui, je n'ai pas oublié. Même plus d'une fois je me suis dit, pensif au souvenir des jours insouciants : il faudra que j'aille à Dijon, tâcher de savoir. Qu'est-elle devenue? Et revoir le *Lion*, sa petite rue, sa maison. Pourquoi? Ah! grands dieux! sans intention, car je sais trop qu'on ne recommence jamais rien. Mais savoir, revoir, m'émouvoir — et me retrouver, moi, peut-être, un instant, dans le décor où j'étais jeune,

sous ma capote bleu horizon, et où je fus heureux naïvement, sans le chercher, *sans me préoccuper du bonheur*.

Pourtant, j'ai passé dix fois par Dijon, dans mes voyages, et jamais je ne m'y suis arrêté. Paresse, ou sage méfiance à l'idée de ces inutiles retours? A quoi bon! On ne ranime jamais ce qui fut — et d'ailleurs, dès que j'ai un instant pour penser à moi, à ce qui a été moi, et de moi (quand je dors, parfois), tout m'est si présent, complètement, instantanément! Vingt ans ont passé de la sorte. Tout est loin, mais rien n'est perdu. Vingt ans depuis lors. Que d'événements, de pensées, d'émotions nouvelles, que de peines et que de joies, de travaux, de deuils, d'espérances! Et de tout cela, quelle impalpable poudre grise recouvre mes vieilles images, mes vieux rêves, toujours intacts et se refusant à mourir, au fond de mes secrètes chambres! Il faudrait si peu pour les ranimer et leur rendre leurs fraîches couleurs, comme sur une ancienne peinture, pour la rajeunir des ombres du temps, il suffit d'un linge mouillé...

Il faudrait être sage, et je ne le suis guère. Il faudrait savoir faire son deuil, à jamais, de toute cette partie de soi qui a sa face du côté de l'ombre... Ah! cette impression perpétuelle de gares traversées, dans un demi-sommeil... ces paysages en fuite, ces choses mouvantes, tout ce qui bouge, disparaît, à portée de la main... Cette impression de gares, et ce malaise...

La gare, oui, voilà : et la place de biais. Il y a un court boulevard, en haut, sur la droite. Je le suis. Ce boulevard me paraît plus long que je ne pensais. J'aperçois la place Darcy et sa porte en arc de triomphe. Et ce drôle d'accent qu'ont les gens : « Le *mirouère*, le *tirouère*, le *trottouère, à ce souère.* » — Le café du *Lion* est là, à main droite. Je dépasse un premier café, *la Rotonde*, qui fait l'angle, au coin d'une rue. Ce n'est pas cela. Le *Lion* est plus loin. J'avance. Voici le *trottouère*. Il n'y a pas de café. Je ne me trompe pas, pourtant. C'est bien la même place Darcy, et, en face, l'*Hôtel de la Cloche*. Il s'est décalé, semble-t-il. Je le voyais au milieu d'un espace vide, central, monumental, et il est à gauche, en retrait. C'est désagréable, ces maisons qui bougent. — J'inspecte, et fais du regard le tour de la place. Plus de *Lion*. J'avise un agent, je m'informe. Il n'y a pas de *Lion* à Dijon. Je dois faire erreur. Est-ce que je ne confonds pas avec *la Rotonde?*

Non. Tant pis pour le *Lion*. Allons! — Et je vais. La grande poste est toujours là, et voici, derrière, la rue en oblique, par où, le premier soir, j'ai ramené Jeannette chez elle. Nous reverrons cela tout à l'heure. Pour l'instant, j'enfile la rue du Miroir, base de mes opérations. La caserne Brune, où j'étais artilleur, se trouve à son extrémité. Du moins, à l'extrémité du Miroir, on tourne à droite, à gauche encore, et en trois minutes on arrive à la caserne Brune. J'y arrive.

Je revois le mur et le corps de garde. — « Canonnier Poupet, les permissions sont supprimées! » — Qu'est ceci? Devant le corps de garde, qu'il flanque en équerre, il y a le portail d'une église jésuite, de beau style, que j'avais complètement oubliée. Effacée de mes souvenirs, comme à la gomme. L'esprit simplifie ce qu'il conserve, assurément. Je n'avais pas conservé l'église.

Dos à la brave caserne Brune, je repars, d'un pas militaire, devant moi, me fiant à l'instinct. Je suis le chemin que je prenais, une fois sauté le mur, les soirs de Jeannette, pour aller chez elle la rejoindre. De la grille, je voyais sa chambre éclairée, le rideau relevé en coin, signe que la voie était libre. Je marche, il pleut, mais tout va bien. Les yeux fermés je retrouverais ma route, comme un somnambule. Le somnambule des années! En effet, voici la place des États, son hémicycle. Le libraire fait toujours le coin (j'y ai acheté un Ronsard), en face du Palais des Ducs, où se trouve l'Hôtel de Ville. Je regarde la noble façade. Et sous une main peinte en noir sur le mur, l'index indicateur tendu, ces mots me frappent : « État civil. » Aussitôt, une pensée funèbre m'envahit. Jeannette est morte. Il y a vingt ans que je me dis : Jeannette est morte. Un doute me vient. Et si, après tout... Il faut savoir, et je vais savoir. Je me détourne; je monte aux bureaux de l'état civil. Cartonniers. L'odeur d'encre et de papier timbré. Un employé distrait s'informe :

— Vous désirez?

Je n'ai pas préparé ce que je vais dire, et je suis surpris.

— Voilà. Je cherche quelqu'un. Je voudrais savoir si vous pourriez m'indiquer la date du décès de Mlle Jeanne... (Ah! j'avais oublié son nom, elle n'était pour moi que Jeannette! et il me vient aux lèvres, naturellement, de lui-même : Jeannette Vianet.)

— Vous savez l'année?

— Non.

L'homme lève la tête, me regarde et commence à se méfier.

— A quel titre voulez-vous savoir? Vous êtes de la famille?

Je montre mes papiers, je m'explique. J'ai été soldat à Dijon, il y a des années. Je cherche une jeune fille que j'ai connue, dont on m'a dit qu'elle était morte. L'employé hoche la tête, et sourirait, n'était le lieu. Il ne peut pas me renseigner. Il faudrait connaître l'année du décès, ou encore la rue où demeurait cette personne. Le nom et le quartier suffiraient. On meurt donc tant que cela, à Dijon? La rue où Jeannette habitait? Mais bien sûr : c'était la rue... Ici, arrêt net, devant un trou noir. J'ai l'impression de poser la main sur un objet perdu, qui à l'instant se dématérialise, se dissipe. Singulier malaise. Je ne sais plus le nom de la rue.

— Cherchez, dit l'homme. Rien à faire sans cela. Je regrette.

Et il se tourne vers une femme en noir, les yeux rouges, survenue sans bruit (j'ai eu presque peur) comme une ombre derrière moi.

— C'est pour une déclaration?

Il pleut à verse maintenant. Cette lutte, cette fatigue, comme dans un rêve; ce sentiment pénible d'une résistance, comme quand on monte en rêve un escalier dont chaque marche cède sous le pas! N'importe, il faut que je trouve. C'était au delà du Palais des Ducs, assez loin, il me semble — mais tout de même j'y allais à pied autrefois, et la distance m'était courte. Je marche. Je suis dans la bonne direction et retrouve un chemin connu. Au premier croisement, j'hésite, et cependant je ne sais quel poids, automatiquement, me fait déporter sur la droite. C'est bien cela, je prenais cette rue. Il n'y a qu'à continuer. — Un nouveau carrefour. Il y a longtemps que je marche. Je dois approcher. Comment donc s'appelait cette rue? — Je me souviens d'un mur très long, la maison de Jeannette était sur le trottoir opposé, la troisième ou la quatrième au commencement de la rue, au numéro *onze*. C'est cela! — Bien avancé, avec ce onze! J'erre, tourne, reviens sur mes pas. Rien qui ressemble à ce que je cherche. Pourtant, jusqu'ici, je *retrouvais* le souvenir des lieux traversés. Je brûlais, puis m'avançais trop, m'écartais. Les noms

blancs, sur les plaques bleues, aux croisements, ravivaient en moi, d'une manière étrange, cette certitude absolue du connu et du déjà vu. Plusieurs fois j'ai cru avoir enfin gagné la bonne voie. Je me guettais déjà, et mon cri de surprise : Voilà!... Une cloche s'est mise à sonner, d'un timbre lent, provincial. Cette fois, je frémis. Cette cloche sonne comme au fond de moi-même, et je l'ai entendue dans unautre temps. Le temps s'efface. Je me vois, par une nuit de brume, morfondu, accoté au mur, surveillant la maison de Jeannette, et son signe, ou bien son retour. Une cloche a sonné onze heures. Puis, un peu après, une seconde, et une troisième. De couvent? d'école? Cela m'a fait rire, ces trois carillons déréglés, sonnant la même heure, l'un après l'autre. « Allez vous étonner que les femmes ne soient pas exactes dans ce quartier-là! » La logique parfaite de cette réflexion me fait éclater de dire, de nouveau — mais ce rire, *je ne l'entends pas*. Bizarre. Et puis un fiacre enfin avait tourné au coin de la rue, et Jeannette était dans mes bras.

La rue quoi? La cloche entendue tout à l'heure n'a pas eu d'écho. Cherchons ailleurs. J'avance et je tombe sur un boulevard neuf. Il faut que je me sois égaré. — La maison de Jeannette était un très vieux pavillon. Il y avait une grille, un petit jardin. On accédait à la maison par un perron de quelques marches, et la chambre de Jeannette était à main droite, au rez-de-chaussée. Je me souviens brusque-

ment que la pièce était carrelée (cette odeur de lampe à pétrole dans l'humidité) et qu'il faisait diablement froid pour se déshabiller, cet hiver-là, avant que de sauter au lit.

Je vais toujours, et il pleut toujours. Ce même froid, au creux des épaules, douloureux, comme d'un vent coulis, dans un train! Je ne cherche plus, je marche devant moi et j'aboutis à une grande place. J'avise tout à coup, sur le terre-plein un plan vertical de la ville sous une vitre, avec son index. « Je trouverai, bon Dieu! » Je déchiffre des noms de rues, en caractères minuscules. Dédale n'était rien. Ah! voici mieux : sous le plan, un rouleau qu'une manivelle fait tourner. La liste des rues de Dijon. Sauvé! Il s'agit de lire patiemment. Le nom que je cherche, quand il paraîtra sous mes yeux, fulgurera soudain, j'en suis sûr. Va te faire fiche! Je tourne, la bobine se dévide; tous les noms m'accrochent, je crois à chacun trouver le bon — et le suivant m'arrête, lui aussi.

Un agent est venu, me voyant en peine, et il s'offre à m'aider.

— Vous cherchez?

— Je cherche une rue dont je ne sais pas le nom. Quelque part, par là...

— Peut-être que si vous me disiez le nom des personnes?...

Vais-je lui dire que je cherche une morte?

Je remercie, m'éloigne, et je reprends ma folle

promenade. Jusqu'ici, Jeannette en pensée était avec moi, c'est elle que j'allais rejoindre. Des choses d'autrefois me revenaient, tristes ou tendres, que je croyais perdues, et qui s'éveillaient mystérieusement dans ma mémoire fouettée; d'une précision extraordinaire, à côté de cette brume où mes pas s'égarent. — Une fois, sa mère était arrivée de Beaune, à l'improviste, et Jeannette m'a prévenu à temps. Le lendemain, elle m'a dit : « Maman a couché avec moi, elle m'a câlinée, j'étais triste et je me faisais petite dans ses bras. Elle me disait : « Comme tu es câline, ma Nine, comme tu es tendre!... » Et moi, je me serrais dans sa chaleur, mais je ne disais rien, et je fermais les yeux. Je m'imaginais que j'étais blottie contre toi, mon loup, et que c'étaient les tiens, de bras, qui me berçaient... » — Il y a aussi cette place où nous nous sommes rencontrés, un jour, par hasard; et ce banc, où nous nous sommes assis. — Maintenant, ma quête m'accable. Plus de Jeannette. Je suis seul. Je n'ai dans la tête qu'un nom de rue. L'idée fixe, absurde et têtue, où je me bute obstinément. Comment donc s'appelait cette rue? Où était-ce? Et puis, si je la trouvais?... Je m'imagine, l'ayant trouvée; et moi, devant la grille, regardant la maison, le jardin. Et quoi encore? Le fantôme en bleu horizon que je ne suis plus? Belle avance! Ah! si pourtant : le nom de la rue me permettrait de retrouver une date, à l'état civil — et d'apprendre que Jeannette est morte — quand

il y a dix ans, vingt ans, que je le sais! — Toute cette histoire est absurde. Et comme il fait froid!

J'ai froid et j'ai faim. Il pleut toujours, il est cinq heures et j'ai oublié de déjeuner... Ici, un vide : je ne sais plus. Je sais seulement que je me retrouve au centre de la ville. Il y a une fontaine, avec une statue au milieu; le monument de Rude. Place François-Rude. J'ai trouvé ce que je ne cherchais pas. Mais place François-Rude, il y avait Étienne, le petit bistrot où nous dînions, Jeannette et moi. La place n'est pas grande et j'en fais rapidement le tour. Je vois trois, quatre restaurants contigus, mais aucun, naturellement, ne s'appelle Étienne... Est-ce que je vais passer ma journée à courir après ce qui n'est plus? Finissons-en. J'entre au hasard à *la Renommée des coquillages*. Je m'attable. Il n'y a personne à cette heure. Le patron, cordial, apparaît.

— Escargots? Huîtres? Écrevisses? Viande froide? Le jambon de Prague est très bon.

Prague? Mais oui, parfaitement, j'y vais. Mais je ne savais pas Dijon sur la ligne.

Ce sera six belons, et trois écrevisses (Jeannette les aimait). Et une bouteille de Meursault.

Puis :

— Dites donc, patron... Un nommé Étienne, qui tenait un petit restaurant par ici... sur cette place, oui... Oh! il y a longtemps, c'était pendant la guerre... Vous ne connaîtriez pas cela, par hasard?

— Étienne? Non. Ce ne serait pas Ernest que vous voulez dire?

Parbleu oui! Pourquoi Étienne? C'était bien Ernest. Il y avait une servante superbe, une grande brune, les yeux magnifiques, avec aux oreilles des diamants comme des noisettes. Les affaires allaient bien alors.

— Eh bien! vous y êtes, chez Ernest. C'était ici. Il a fini par épouser sa bonne, et il s'est retiré. J'ai pris la suite. Mais c'est pas étonnant si vous ne vous y reconnaissez point. On a démoli la maison voisine et nous faisons l'angle à présent. Et puis, on a coupé la salle en deux. Il y avait des petits salons dans le fond, et la caisse a changé de place.

Je demande un plan de la ville, et tout en décortiquant mes écrevisses, j'inspecte une fois de plus Dijon et la nomenclature de ses rues. Rien encore. Je m'y perds, tout s'embrouille. « On a démoli la maison voisine... » — J'appelle le patron :

— Voilà. Je cherche une rue que je ne retrouve pas... On a beaucoup construit, à Dijon, depuis la guerre?

— Oui, assez. Surtout de ce côté, il y a un beau boulevard qui n'existait pas.

Il me montre l'endroit sur la carte. Tout un enchevêtrement de petites rues a disparu. Celle de Jeannette en était sans doute. — « Par là... » J'aurai marché sans le savoir sur l'emplacement de sa maison. Baudelaire a raison. *La forme d'une ville — change plus*

vite, hélas! que le cœur d'un mortel... Il n'y a que les poètes pour savoir les choses.

L'heure de mon train avance. Il ne cesse pas de pleuvoir. Place des États. Le Miroir. Les marchands de moutarde et de pains d'épice, cloutés, chamarrés de fruits confits. La place Darcy. — Ah! j'oubliais! Le patron de *la Renommée des coquillages* m'a renseigné sur le *Lion*. C'était bien là, mais les Établissements Pernod ont racheté l'immeuble, supprimé le café et modifié la devanture. Je ne me trompais pas. Un peu avant d'y arriver, je tente une nouvelle expérience : tâcher de retrouver l'endroit sans chercher la maison Pernod. Au hasard des pas, si l'habitude ancienne veut bien jouer. — Je marche et m'arrête en aveugle au bord du trottoir, le visage tourné vers le centre de la place. Je ferme les yeux, le temps s'abolit — et j'entends une galopade légère derrière moi. Et une petite voix d'autrefois : « Je vous demande bien pardon, mais est-ce que vous n'auriez pas vu le maréchal des logis Bétourné?... » — Je me suis retourné du coup. Je heurte un passant, qui maugrée. « On regarde où on va, bon Dieu! » — C'est bien cela. La maison Pernod est devant moi, où était le *Lion*. — Il ne cesse pas de pleuvoir.

Le train roule, secouant ma déception, ma fatigue. Il n'y avait pas de quoi être gai. Tout était raté, je me sentais victime d'une escroquerie. Jusque-là, en dépit du temps, tout était demeuré si fidèle, si sûr et si

proche, à toucher de la main, dans mon souvenir. Le réel a tout effacé; et ses dures images positives recouvrent à présent mes songes bafoués... Voilà qui est vu; je ne remettrai jamais les pieds dans cette sacrée ville. Elle était plus belle dans mon cœur. — J'en étais là de mes divagations à la poursuite d'une morte à travers une ville transformée, quand une idée réellement affreuse m'est venue. Et si j'avais retrouvé la rue, la maison, et Jeannette vivante encore, vieillie, avilie, la voix éraillée — avec le métier qu'elle faisait! — Quelle horreur! Imprudent que je suis! Je passe la main sur mon front, comme au sortir d'un mauvais rêve. Tout est bien ainsi. Une fois de plus, tout est bien. Quand tout a changé — et moi donc! — Jeannette morte, Jeannette seule est restée la même : comme je l'ai aimée, comme je la vois toujours, et comme je suis le seul sans doute à me la rappeler aujourd'hui — une Jeannette de vingt ans...

Bon Dieu! que ce train est mal attelé!... Arrêt brusque. Où sommes-nous donc? On parle allemand dans le couloir. Par l'entrebâillement du rideau, j'aperçois, de dos, au milieu de ses mallettes, sur le quai, la voyageuse d'hier soir dans les bras d'un beau jeune homme brun. Et un grand écriteau où je lis, noir sur blanc, en lettres gothiques : Nuremberg.

III

LA DAME DE SAINT-JACQUES

Prague est une ville hallucinante. Cela fait trois fois que j'y viens, et chaque fois, comme au premier jour, après l'avoir désirée vingt ans, cette ville m'enchante et me tue. Voilà la folie du voyage. A peine ai-je mis le pied dans la rue, je ne peux plus tenir en place. Ma curiosité me déporte, je veux tout voir et tout m'amuse, la boutique et le monument, le musée, le marché, les gens, la rivière, le pont, les cafés et le bibelot, les vivants du jour que la cohue entraîne, et les ombres pour moi toujours vivantes d'autrefois. Tout de suite, je me sens perdu et comme débordé, dans ma hâte fiévreuse d'investir, mon besoin de tout à la fois, comme si je devais repartir le soir, avant d'avoir tout vu, tout possédé et tout rangé dans mon esprit, d'un lieu où je ne reviendrais plus, que je vais quitter à jamais, sans être assuré de m'en souvenir exactement. Cette ville tant désirée va-t-elle me claquer dans la main, disparaître ou se refermer avant que je m'en sois fait une idée? — Ainsi jadis

à Rome, à Marrakech, à Vienne, à Venise, à Copenhague. L'âge ne m'a pas réformé. C'est toujours, où que j'aille, loin de chez moi, cette impression délicieuse et excitante de vacances, et comme aux jours de mon enfance, au théâtre, devant la féerie, ce sentiment déchirant que tout va finir, que le spectacle va s'éteindre, la toile du rideau se baisser, et sonner l'heure du retour, avant d'avoir joui, avant d'avoir embrassé pleinement le bonheur.

J'étais donc à Prague depuis deux jours, et fourbu, mais non rassasié. J'avais couru vers la rivière revoir le pont Charles, et sur la colline de Strahov, au-dessus de Mala Strana, l'étrange entassement de toits, de coupoles, de tours, de flèches, de palais, que couronne l'imposant édifice du château royal, le Hradschin. J'étais monté, par les pentes abruptes de Mala Strana, à l'admirable église jésuite de Saint-Nicolas au dôme vert, chef-d'œuvre du baroque noble, où parmi les marbres divers, dans le renflement des balustres et la brisure des corniches contrariées, dansent sur leurs socles d'extravagants évêques de pierre peinte et dorée. L'un s'avance et brandit sa crosse, l'autre agite à la main les fers rompus de l'esclavage. Un autre foule du pied l'hérésie, un quatrième tient un livre dont l'éloquence le jette en extase... Je suis allé de là poser ma carte à la légation de France, et j'ai fait un détour pour passer devant l'hôtel de la Licorne, où Beethoven a habité. Cela m'a fait penser à Mozart, et au petit

appartement de la Bertramka où il a composé *Don Juan* : il m'a fallu accomplir aussitôt ce pèlerinage. J'ai visité le fastueux palais Wallenstein, aux larges cours, aux toits de tuile ronde, d'un rouge sombre, comme de sang caillé. Il y avait une exposition d'art baroque, tout un peuple d'énormes statues gesticulantes, faites pour émouvoir en trompe-l'œil, au sommet d'un porche ou dans un calvaire élevé, perdues au fond d'une perspective sylvestre; mais à examiner de près, dans l'absence de recul d'un musée, taillées à la serpe et déformées par l'excès de style, jusqu'à la hideur. J'ai vu là, dans une vitrine, la petite épée du héros de la guerre de Trente ans, et dans une autre, un col de dentelles du temps de Louis XIII, à l'encolure festonnée d'une singulière tache noire : le col ensanglanté que portait sur lui, à l'heure du billot et de la hache, un des nobles vaincus de la Montagne Blanche, qui furent décapités le 21 juin 1621, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai vu l'Hôtel de ville et sa tour, et l'horloge de Tycho Brahé, j'ai vu le Tyn, engagé dans une gangue de maisons peintes, sous ses clochetons qui font penser à la marotte d'un bouffon... Quoi encore? Mille délicieuses façades, fardées de jonquille et de rose, des toits et des pignons de toutes formes, des rues tortes, des places de guingois, des églises qui semblent venues d'Italie avec leurs campaniles ajourés, et d'autres qui semblent venir de Russie, sous leur coiffe de clochers bulbeux; des

portiques, des cours, des trophées, des passages couverts, des balcons soutenus d'Atlantes et de fabuleux animaux; de vieux quartiers et des places neuves, des devantures illuminées, des jambonneries prodigieuses, des boutiques d'armuriers et de masques à gaz, des objets de cuir admirables, des étalages de chapeaux, de gants, de cravates et de vêtements de chasse à rêver des heures sur une vareuse d'antilope, un gilet de gazelle à faire des folies. — Comptez-vous pour rien le plaisir du *shoping*, en voyage? Flâner devant ce qui se porte ou se mange est aussi nécessaire au curieux du monde que la visite au port, au marché aux fleurs, à la cathédrale, au cimetière. Comment vivent ces étrangers, qu'est-ce qu'ils boivent, qu'aiment-ils?... Ces chapelets de saucisses et ces guirlandes d'oies rôties, ces viviers de carpes, ces amoncellements de pâtisseries, sous la vitre des boutiques pragoises, cela vaut une leçon d'histoire, et beaucoup mieux qu'un rapport à la Société des Nations, cela fait instantanément comprendre pourquoi la Bohême est si désirable à ses voisins, et les comestibles dessous du problème des minorités.

Bref, sans parler de quelques stations nocturnes en compagnie d'amis très informés de toutes choses dans les vinarnas et autres lieux de désaltération bien faits pour le contentement de la soif et l'étude des mœurs — et sans faire état de cette espèce d'impossibilité que j'éprouve, en voyage, à m'aller coucher,

c'est-à-dire à perdre en sommeil un temps précieux pour mon instruction et mon plaisir, — après deux jours, j'étais fourbu. Heureusement, dans les voyages, il y a les églises, pour le repos du voyageur et la détente aux plus fiévreux excès de la manie ambulatoire. J'aime ces lieux d'apaisement, et dans les tourbillons du nomadisme, ce retour au calme qu'ils proposent, en la contemplation de ce qui dure. Il est bon de se défatiguer dans l'éternel.

J'étais entré, derrière l'Ungelt, dans l'église Saint-Jacques dont, sous la façade tourmentée, l'apparence plutôt pauvre est pacifiante. C'était vers la fin du jour, l'intérieur du monument baignait dans l'ombre. Une vieille immobile en prière, les mains allongées jointes à la hauteur de son visage, et les yeux clos, près de l'entrée, figurait assez bien ce bonheur dans l'oubli du monde que la véritable piété dispense aux croyants. Je m'assis sur un banc, touché moi-même par cette paix, cette douceur, et l'ambiance agissant aussitôt, je me laissai aller à l'abandon de mes pensées, dans le silence, et au recensement de mes images. Des ors reluisaient chaudement à travers l'ombre, et d'abord ce fut délicieux, ce vague et cette rêverie, après tant d'heures de marches et de contremarches, de poursuite et d'agitation. Puis, comme si quelque nuage, au dehors, en disparaissant, avait rendu plus vive la lumière du jour, ou soit que mes regards se fussent accoutumés à l'obscurité, l'intérieur de Saint-Jacques

m'apparut, habité d'une lueur diffuse et d'instant en instant propagée jusques à la voûte, dans les coins jusque-là plus sombres. Et ce que je vis m'étonna et me fit brusquement sortir de ma torpeur.

Saint-Jacques est en effet une église du plus pur baroque, si ces mots peuvent s'accorder, car la pureté et la simplicité vont de pair, et le baroque n'est pas simple. Après ce premier moment de bonheur, assis dans cette ombre, parmi ces doux rayonnements, je me sentis pris et soulevé dans une sorte de tourbillon architectural extraordinaire. Tout était mouvement, pulsation; tout bougeait, remuait, tournait, ondulait, miroitait, tout brillait et tout scintillait, c'était un tumulte de formes, une palpitation, une diversité prodigieuse de couleurs, attirant l'œil, intriguant l'esprit, s'imposant à lui et le requérant d'un côté, puis de l'autre, sans lui permettre un seul instant de se fixer, de contempler en paix, de définir le spectacle prestigieux qui se donnait dans cette église devant lui. Je ne rêve pas, je n'ai pas bu trop de *slivovice*, j'ai la tête parfaitement sur les épaules et ne suis point sujet aux hallucinations. J'étais dans une église baroque et il ne s'agissait pas d'un tremblement de terre. Mais il n'y avait pas une seule ligne droite, pas une seule surface immobile; pas un plan ne demeurait stable, au repos. La colonne était une spirale, le rocher d'or figurant l'autel, asymétrique, bossué, où la lumière vacillante des bougies faisait mouvoir un jeu continu

de reflets et d'ombres, avait l'air de respirer, la corniche tournait, se brisait et repartait à contrepied, le marbre amolli épousait la forme incurvée d'une vague, et le basalte gauchissait; les orgues bombaient leurs tubulures de métal sur un buffet qui paraissait par endroits gonflé ou battu de son propre vent. Les ferronneries noires et dorées de la tribune avaient des renflements de corbeille, les loggias grillées du transept avaient l'air de loges d'opéra. On ne savait sur quoi posait la chaire, soutenue d'angelots volant en tous sens. Les balustres de marbre de la galerie, en tournant au-dessus du chœur, fuyaient dans une perspective aérienne et donnaient l'illusion d'une chute. Tout montait et tout retombait. La décoration participait à ces voltes, et mêlant formes, couleurs, matériaux, ajoutait à cette bacchanale. Le losange était de porphyre, la rosace de malachite, l'assise de la colonne en cipolin jaune. Il y avait des gloires, des nuages, des triangles, des auréoles d'or, des guirlandes, des trophées; des fleurs et des rinceaux de stuc de toutes nuances couraient, tournaient, s'amenuisaient sur les surfaces lisses. Les statues dansaient sur les socles, de saints en extase, d'apôtres fulminants, d'anges précipités, les bras tendus et les ailes ouvertes, dans des plis de robe excessifs. Une fresque emplissait le plafond, épousant les ondulations de la voûte, et, sur les bords, un bras, une jambe, le fer d'une lance ou la volute d'un nuage, en relief et sor-

tant de la zone peinte, achevait en l'air le trompe-l'œil. Tout cela, épuisant à suivre, à déterminer du regard, engendrait une sorte effrayante et presque douloureuse de vertige, de torticolis et de mal de mer. C'était un branlebas, un tohu-bohu, une bourrasque, un tourbillonnement exhaustif, un extravagant final de ballet : l'ecclesia-buffa au paroxysme.

J'aime le baroque, je l'avoue. Il m'amuse. Il implique, de la part de ses architectes, de ses ordonnateurs, une agilité exceptionnelle de l'esprit, un sens aigu du contrepoint, le génie du fantasque et de l'inattendu; et, de la part de l'Église qui s'en est servi, une intelligence profonde du merveilleux terrestre, propre à séduire l'imagination naïve du peuple. Je réserve le goût grec, et le sublime lyrique du gothique. Mais cet art baroque me divertit, comme les arabesques d'Orient qui, tournant sans fin, dans leur tarabiscotage abstrait, fournissent à la rêverie une piste de détours sans fin. Cependant cette église Saint-Jacques de Prague est plus faite pour la distraction que pour la prière, et loin d'y avoir trouvé le repos que j'étais venu y chercher, j'éprouvais de cet examen une véritable courbature de l'esprit, du même genre que celle qu'on attrape à jouer aux échecs quand on n'y est pas entraîné.

Afin de m'arracher à ce vertige, j'avais pris mon remède habituel : mon carnet de poche et mon crayon, pour essayer de réduire ces images confuses en quelques

lignes d'écriture. J'étais là, sur mon banc, m'exerçant à ces pacifiantes analyses, et je devais rêver, le nez en l'air, le crayon aux doigts, quand une voix me fit tressaillir. C'était une femme que je n'avais pas vue arriver, perdu dans mes réflexions sur le baroque, et qui assise sur le même banc que moi, se penchant un peu, me demandait en très bon français de vouloir bien lui prêter, une minute, mon crayon et un bout de papier. — Je donnai le crayon, et arrachant un feuillet de mon calepin, je le tendis à l'inconnue, qui me remercia d'un signe de tête, et se mit à écrire tranquillement sur ses genoux, son sac à main lui servant de pupitre. Au bout d'un instant, elle me rendit le stylomine, glissa le feuillet dans son sac. J'avais repris mes écritures — la dame s'était levée. J'aperçus dans le contre-jour une élégante silhouette, et quoique toujours persuadé qu'en voyage il ne se passe jamais rien — n'étant pas romancier, peut-être, pour des prunes, l'idée me vint que j'aurais dû regarder cette personne, de gracieuse allure, qui venait faire sa correspondance dans les églises. Et je me levais, sans autre intention d'ailleurs que de la croiser à la sortie, pour voir quel visage elle avait (de ma place, je n'avais pu distinguer ses traits) — lorsque passant devant celle qu'elle venait de quitter, j'aperçus un papier à terre. Je le ramassai. « Il a dû tomber de son sac. » Excellente entrée en matière. D'un pas délibéré, je me dirigeai vers la porte, que l'inconnue franchissait

à peine. Mais un groupe de plusieurs personnes entrait justement sur ses pas, je m'effaçai pour le laisser passer. — Un jeune homme, entré le dernier, me tenait poliment le tambour. A ma vue, il se récria :

— Comment, vous ici! Mais quand êtes-vous arrivé?

Après une légère hésitation, car j'avais oublié son visage, et je ne pensais pas à lui, je reconnus le Diplomate.

Il s'appelait Philippe de Saint-Elme, et il remplissait à la légation de France l'emploi de troisième secrétaire. Je l'avais autrefois connu à Paris, où on le rencontre partout, chez Lipp, à la suite de Léon-Paul Fargue, dans les expositions surréalistes, et je venais de correspondre avec lui, au sujet de mes conférences et, accessoirement, de la possibilité d'aller tirer quelques perdreaux en Bohême. C'est pour les perdreaux de Bohême que j'ai apporté mon fusil dans mon bagage, et pas du tout, comme le supposait aimablement un de mes confrères parisiens, pour être plus sûr de ne pas rater mes auditeurs.

Philippe de Saint-Elme est un de ces hommes du monde qui, à Paris, ont toujours l'air de sucer la plus amère coloquinte, et, vous disant bonjour d'un ton ennuyé et distrait, de ne vous tendre un doigt parcimonieux que pour vous tenir à distance, et encore quand ils vous reconnaissent; mais qui, si on les rencontre à l'étranger, deviennent extrêmement polis et même

quelquefois familiers, pour prouver aux autres, sans doute, qu'ils ont beaucoup de relations. — Philippe de Saint-Elme, au moment où j'étais si pressé, parut enchanté de me voir. Il m'exposa, sur le timbre le plus élevé, qu'il pilotait un petit groupe d'amis particulièrement distingués, dont une altesse; qu'on s'était occupé de moi à la légation, que tout s'annonçait pour le mieux au sujet de mes conférences. Quant à la chasse, il avait arrangé mon affaire, dans les meilleures conditions, devant lui-même prendre part à d'intéressantes battues de perdreaux en Moravie, où je serais invité aussi. Parfait; mais j'allais rater la dame au crayon, et Saint-Elme me vit impatient, tandis que ses amis eux-mêmes, l'attendant, commençaient à marquer le pas. Au moment où j'allais me dégager, il me retint :

— Ah! j'oubliais, dit-il, l'essentiel... Si même vous avez envie d'aller tirer quelques mouflons chez l'archevêque d'Olomucz, il ne tient qu'à vous. Téléphonez-moi un de ces matins...

Je déteste être retenu, quand j'ai affaire, et je me moquais pas mal des mouflons, dans ce moment-là; j'envoyais au diable le trop obligeant Diplomate. Libre enfin, je sortis. La rue était vide, l'inconnue avait disparu; elle ne pouvait pas être très loin. M'étant assuré que je ne l'apercevais ni sur la droite, ni sur la gauche, je me dis qu'elle avait dû prendre à travers l'Ungelt, et m'engageai dans ce passage tortueux,

où je ne vis personne. C'est presque en courant que j'arrivai sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pour m'aviser à la fois de ma déconvenue et d'une hâte ridicule, d'autant que j'avais toujours à la main le papier ramassé à Saint-Jacques. Je le regardai machinalement; c'était un billet de quelques lignes, rédigé dans une langue étrangère qui m'était pleinement inconnue. Je haussai l'épaule, en glissant le papier dans ma poche. Et me trouvant vaquant et indécis sur le trottoir, je me pris à rire de moi-même, et de mes folles imaginations. « Gérard a raison, me disais-je; il ne se passe jamais rien. »

Sur quoi j'entrai dans la première vinarna, et m'étant fait porter de la bière, je tirai de ma poche mon petit carnet, pour noter quelque observation sur le baroque et, ayant assez déambulé ce jour-là, examiner mon emploi du temps.

Mes conférences, d'abord. J'en dois faire trois, à Prague, à Pilsen, à Bratislava. J'en ai le texte dans ma valise, les dates sont déjà retenues. Dans l'intervalle, je suis libre, et j'ai idée d'en profiter pour me promener en Bohême, si je puis faire coïncider les perdreaux promis et quelques curiosités que j'ai, en cours de route, indiquées sur mon calepin. Je lis, au hasard : « Tâcher d'aller voir le château de Dux où Casanova a vécu les dernières années de sa vie, où il a écrit ses *Mémoires* et où il est mort. — Visiter le champ de bataille d'Austerlitz, si je vais du côté

de Brno. C'est faisable. — Il y a peut-être une étude à faire sur les Français venus à Prague : Vauvenargues, campagne de 1742; Chateaubriand, sa visite à Charles X exilé, au Hradschin; Élémir Bourges, qui a placé à Prague la scène des *Oiseaux s'envolent*. Et le vrai Faust qui, dit-on, a vécu ici, où il y aurait encore sa maison à repérer. — Qu'est-ce que c'est que le Golem? Aller revoir le cimetière juif, déjà vu àmon premier passage. — Cartes postales à envoyer, suit une liste d'amis : ce sera, comme toujours, à faire la veille de mon départ, rien ne presse. — Rêvé de Jeannette, dans le train. Impression bizarre. Pourquoi ce rêve, après vingt ans? — A Prague, voir Rojak, Glinka, Baury, Valivec : un feuillet d'adresses. — Un chiffre en travers d'une page : 393666... Qu'est-ce que c'est que ça?... Que signifie ce chiffre?... Ah! j'y suis : c'est le matricule de mon fusil, que j'avais noté avant d'aller prendre mon triptyque, à la douane. Suivent, sur la page voisine, des vers commencés, inachevés naturellement. Je n'écris plus de vers, triste signe. La poésie, pour moi, s'est déplacée.

Reprenons : conférences, Dux, Austerlitz. Il faudra demander des renseignements à Saint-Elme. — A propos! ne pas oublier les mouflons de l'archevêque d'Olomucz. — Pourquoi l'archevêque d'Olomucz? Ça a l'air d'une farce. — Je rouvre mon carnet et j'ajoute, à la page des « Choses à faire » : « Et aller

chasser le mouflon chez l'archevêque d'Olomucz. »
— Ce projet est assez flatteur. — En attendant, si j'allais à Marienbad?... Quelle idée! Trois ou quatre jours dans la verdure, le silence et la solitude. L'endroit est joli, paraît-il. Ce n'est pas loin de Dux, où je pourrai faire mon petit pèlerinage à ce vieux fou de Casanova. — Excellente idée. Je coucherai demain soir à Marienbad.

IV

RENCONTRE D'UN CASANOVISTE

Pourquoi me suis-je persuadé que Jeannette... Non c'est trop absurde, vraiment! Encore un effet du baroque, dans cette église giratoire, où tout était déraisonnable. C'est bien amusant de rêver, mais enfin, il faudrait aussi quelquefois songer aux choses positives. Et dans ce pays, on est servi, hors la poésie du décor, en fait de choses positives : à savoir si demain, la semaine prochaine, dans un mois, nous ne serons pas sac au dos, en train de jeter des grenades, et d'en recevoir, dans quelque nouvelle tranchée de Champagne, sur l'Yser ou devant Verdun! On ne parle que de cela, ici, en ce moment.

Rien tel que sortir de chez soi pour apprendre la géographie et l'histoire. Je suis venu voir une ville d'art, et je tombe en plein grabuge politique. Qu'est-ce que c'est donc que ce problème tchécoslovaque? — Voici, c'est très simple. Il y avait autrefois, au cœur de l'Europe, un brave royaume de Bohême, où l'on n'a pas cessé de se battre, vingt fois ravagé par la

guerre; que le Saint-Empire s'est annexé; dont l'Autriche a fait une de ses provinces. Les Tchèques ont toujours protesté. En 1919, après la guerre, au lieu de punir l'Allemagne, les diplomates ont trouvé expédient de démembrer l'Autriche-Hongrie. Satisfactions raciales et territoriales données aux Serbes, aux Roumains, les Alliés ont ressuscité la Bohême, et, conjointe à la Slovaquie, ce fut la Tchécoslovaquie. République démocratique et sociale, sur un vieux fonds nationaliste justifié par mille ans de glorieuse indépendance, deux cents ans de vassalité et de protestation. La Bohême est riche, l'Allemagne en a besoin. Elle a pris Vienne; elle veut Prague. Au delà, c'est la route libre vers l'Ukraine, le vieux rêve retrouvé du Berlin-Bagdad. La minorité allemande des Sudètes fournit le prétexte. La France est loin, l'Angleterre attend et veut voir. Les Tchèques sont braves, patriotes, fiers. Ils ne se laisseront pas faire. La Russie les aidera, mais n'a pas de frontière commune avec eux. Il y a entre eux la Pologne, douteuse, sûrement amie du plus fort. La Hongrie réduite voudrait bien recouvrer ses terres irrédentes. L'Autriche n'est plus qu'une marche allemande. La Yougoslavie et la Roumanie sont-elles assez fortes pour s'opposer au *drang nach osten!* — A Prague, l'on baigne dans ce drame, la guerre suspendue. Ce cœur de l'Europe est une poudrière, où les diplomates fument leurs cigares, au milieu d'un cliquetis d'armes et des vents

coulis qui soufflent dans ce corridor. Ces bouffées d'air, que l'on reçoit, ou qui tout à coup vous aspirent : souffles latins, venus de France, ce bon air de culture et de liberté, cette vieille amitié, cette gratitude, car l'indépendance tchèque a été reconnue d'abord à Paris. — Le vent d'est et du nord est slave. Par le Danube, les dernières expirations de l'Orient arrivent jusqu'ici. « Ce trottoir est en Europe, mais celui d'en face est en Orient. » — On le disait à Vienne, et c'est encore vrai à Prague. Mais l'appel d'air économique vient de Berlin.

Le problème des races, là-dessus. Tchèques, Slovaques, Allemands, Croates, Serbes, Hongrois, Roumains, Polonais, Petits Russiens, tout cela se confond, se jouxte, s'entre-croise, s'emmêle, diffère ou tire à soi. Rien d'immobile, rien de stable. Tout est terriblement vivant et d'un pathétique très intense, dans ce creuset du Mitropa, où les appétits, les idées, les intérêts, les droits, les mystiques, les psychologies, les fatalités, bouillonnent dangereusement comme les composantes de la cheddite en fusion dans les baquets d'une poudrerie. Le spectacle serait passionnant pour un diplomate de la lune, qui surveillerait, hors de jeu, dans sa légation de Prague, cette formidable partie d'échecs ou de poker engagée. Mais il faudrait être citoyen de la lune pour y assister dans l'indifférence, assuré de ne pas sauter au banco final. L'Allemagne en Bohême, c'est du coup Paris bombardé, si la France

protesté, et la moitié de l'armée allemande sur le Rhin. Ou bien la France consentante, et réduite dans le déshonneur au rôle pur et simple d'une vague petite presqu'île, à la pointe occidentale de l'Europe, la Germanie tout-puissante assurée de cent ans d'hégémonie devant soi.

... De quoi je me mêle, grands dieux! Et quelle confusion des genres, cette tragédie dans un roman, cette politique dans un simple récit de voyage! — Il me revient très à propos une anecdote, cependant. — Le bon Théophile Gautier étant allé faire une promenade en Espagne, il en revint avec un livre. *Tra los montes*, comme de juste — au barbarisme près : il fallait *Tras*. — Dans *Tra los montes*, il y avait beaucoup de style, de la couleur et de la pouillerie, des visites de musées, des descriptions de cathédrales, des portraits de gueux, de brigands, de danseuses, des courses de taureaux, des histoires d'auberge, de la poésie, du safran, des œillets poivrés dans les cheveux des filles, des patios arabes et des jets d'eau chantant dans des vasques, des Grecos à la plume et des Zurbarans en prose pittoresque; et tout le talent de Gautier. Or Gautier n'était allé voir en Espagne que ce qu'il aimait à l'ordinaire dans le spectacle matériel du monde : des images et de la couleur. Si bien qu'ayant lu *Tra los montes*, Mme de Girardin, reposant le livre, lui dit : « Alors, en Espagne, Théo, il n'y a donc pas d'Espagnols? »

Cette historiette me revient, au milieu de mes curiosités pragoises, dans mes stations de Saint-Nicolas, de Strahov ou de Saint-Jacques, ou sur le pont Charles, à l'endroit précis où, pour n'avoir pas voulu livrer la confession de la reine, le saint évêque Jean Némopucène fut jeté dans la Vltava par un méchan roi, et d'où l'on vit, dans les remous du fleuve, unet couronne d'étoiles paraître et briller sur les eaux, quand elles se furent refermées sur le corps noyé du martyr. — N'aurais-je donc de cœur que pour des fantômes, d'yeux que pour des effets d'architecture, de présence en tous lieux que pour des absents? Je me suis ému hier sur un col de dentelle ensanglanté ramassé comme une relique sur le corps d'un décapité de la veille, il y a trois siècles. Et je resterais froid et sans imagination pour le massacre universel qui se prépare, dans ces mêmes lieux de table verte et de danse macabre? Gautier lui-même, aujourd'hui, à Prague, serait bien forcé de convenir qu'il y a des Tchèques, et que l'on ne peut plus choisir aussi librement ses sujets de délectation, dans le monde, en 1937 qu'en 1835. — Plein d'amitié pour ce pays, de souci pour son avenir, inquiet de ce qui le menace, je fais part du scrupule qui m'agite, en mes flâneries de touriste, à mon excellent ami Valivec, qui m'accompagne, ce matin, dans mes promenades. Il me répond, d'une voix tranquille, ce patriote doublé d'un sage :

— Aimez de nous ce qu'il vous plaira, dans nos

musées, dans notre histoire. C'est tout un. Oui certainement, Masaryk et Benès ont beaucoup fait pour notre pays. Mais le pont Charles aussi a fait beaucoup, depuis huit siècles.

Voilà le point, qui porte à rêver. Il y a une vieille patrie tchèque, et ces monuments qui m'entourent, à ses fils, parlent haut d'une vieille histoire, pleine d'héroïques malheurs et d'aventures glorieuses. En sorte que je me dis aussi que c'est, pour l'esprit, une très merveilleuse aventure à imaginer que cette rêverie de professeurs enflammés d'amour et de séculaires raisons d'espérer, sur ce thème de l'indépendance de leur patrie vassalisée — et cette rêverie, sortant du domaine de la conjecture et de la philosophie historique, prenant corps, entrant dans le monde du possible, et devenant enfin, tout à coup, une réalité. Quand le patriote Benès, étudiant le droit à Dijon, vers 1906 ou 1908, pensait aux destinées de la Bohême, province d'Autriche, a-t-il pu seulement entrevoir et penser comme une chose possible, ou même jamais vraisemblable, cette reconstitution de son pays, sa résurrection à l'air libre?... Le beau thème à imaginer!

J'imaginais ce thème. J'en étais ému. Et une petite phrase, parmi les choses remuées, se mit à danser soudain dans mon esprit. « Quand le patriote Benès étudiant le droit à Dijon... » — Dijon me poursuit, décidément.

— Toujours, de tout temps, bien avant la guerre, continue à côté de moi Valivec, devant les statues du pont Charles, les jeunes Tchèques allaient achever en France leurs études. Savez-vous que le français est obligatoire dans nos écoles? Les Tchèques ont toujours aimé les Français. Les premières voix qui se sont élevées, en Europe, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, avant même le fait accompli, ce furent des voix tchèques, en pleine diète de Bohême, le 8 décembre 1870. Il y avait à l'École de droit, dans la Faculté de Dijon, particulièrement, beaucoup de nos compatriotes. Encore maintenant. La vie est si délicieuse en France, pour les jeunes gens...

C'est alors, entendant cela, que je me suis souvenu, d'une façon absolument précise, certaine et comme illuminante, que le petit fiancé de Jeannette, à qui nous avions envoyé par jeu cette bague dans une boîte d'allumettes, portait un nom étranger. — Si Jeannette avait été fiancée à un Tchèque? — Mais non! Pouvait-il y avoir, en 1917, à Dijon, des étudiants tchèques, à cette date sujets autrichiens? Il est vrai que le fiancé de Jeannette n'était plus à Dijon en 1917. Dans un camp de concentration? Ou bien en Suisse, par exemple? — Mais alors fiancés de quand? En 1914, Jeannette aurait été trop jeune. — Il faudrait donc que ces amoureux se soient connus en Suisse, si Suisse il y a, pendant la guerre. C'est possible. J'ai connu Jeannette en 17, et elle ne m'a pas raconté ses antécé-

dents, nous avions mieux à faire en nos rencontres. Elle avait « un petit fiancé », c'est tout, avec lequel elle se conduisait, il faut le dire, assez légèrement. — Mais je m'égare. — C'est curieux, depuis le rêve dans le train, cette présence, cette sorte d'obsession d'une ombre, comme un phalène, virevoltant autour de moi...

J'ai quitté Valivec près du joli Théâtre des États, où *Don Juan* fut représenté pour la première fois. — « Pas une note de plus qu'il ne faut, Monseigneur. » Valivec m'a signalé, non loin, une librairie où l'on trouve quelquefois des livres français. Je m'arrête à la devanture. Autre guitare : la bibliophilie à Prague! Nos passions nous suivent partout. A travers la vitre, voici en effet le rayon français : *Confessions* de saint Augustin, Le Nain de Tillemont, *l'Ane d'or*, et les *Discours* de Cicéron. Rien pour moi. *Fabiola...* pas davantage. J'entre dans la boutique, cependant. Le libraire est aimable et parle français. Il m'ouvre une vitrine fermée, je donne un coup d'œil sur la première tablette. Dieu du ciel! Ce mince volume, dans sa vieille basane au dos orné à la grotesque, où je lis ces deux mots : *Ma fuite...* Quoi! Serait-ce?... J'en ai la respiration coupée, et j'hésite à prendre l'objet, trop sûr déjà d'être déçu. Je le prends pourtant, j'ouvre le livre — et tout à coup j'affecte l'air le plus indifférent. C'est bien elle, l'introuvable *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle*

les Plombs, écrite à Dux en Bohême l'année 1787. *A Leipzig chez le noble de Schönfeld*, 1788, *avec deux figures gravées par Berka... Ma fuite des plombs*, de Casanova, dans son édition princeps! Il y a vingt ans que je la cherche, sans en avoir jamais rencontré un seul exemplaire! — Je feuillette le précieux bouquin. La reliure allemande est un peu grossière, mais l'intérieur est propre, grand de marges. Je demande, sans paraître ému : « Quel est le prix? » Le marchand me regarde, hésite, dit une somme raisonnable, en couronnes. Je fais un calcul mental, avec une dextérité de changeur, dont la rapidité me confond. L'homme croit que j'ai trouvé le prix trop élevé. Il intervient :

— C'est l'édition originale, elle est rare. Si vous voulez, je vous ferai l'*esconto*...

— L'exemplaire est bien complet?

— Je l'ai collationné moi-même. Il manque seulement le faux titre, c'est pourquoi je fais l'*esconto*...

Je ne lâche pas le bouquin. Je tire mon portefeuille, paie.

— Voulez-vous que je l'enveloppe?

Pour rien au monde je ne lâcherais ma trouvaille. Si ce type allait se raviser!... Je mets l'exemplaire dans ma poche, et je continue l'exploration des tablettes. Quel charmant homme que ce libraire! Nous causons. Il voit que je m'intéresse à la littérature. Il m'enverra ses catalogues et me demande mon adresse, s'exclame aussitôt sur mon nom. Il a vu annoncer ma confé-

rence; il y viendra. Bref, nous voilà en amitié, causant bouquins. La porte s'ouvre. Un client paraît. Je retourne à mon bouquinage. Le nouveau venu s'adresse en allemand au libraire.

— *Haben sie immer nichts aus Casanova, oder über?*

Je tourne la tête, sur ce nom de Casanova. L'amateur est un gros petit homme à lunettes, rasé, l'épaule ronde, l'air chafouin. Le libraire n'a pas bougé de place, et il est devenu beaucoup moins aimable. Je l'entends seulement répondre : « *Nichts.* » — Et, après un temps, avec un imperceptible sourire : « *Zu spät.* » (Trop tard.) Je ne parle pas très bien l'allemand, mais je le comprends assez pour percevoir le dialogue des deux hommes. Et ce sardonique : « Trop tard! » du changeant libraire m'a fait dresser l'oreille malgré moi. Le libraire dit, très dégagé :

— J'avais l'édition originale de la *Fuite des Plombs*, de 1788, en reliure ancienne. Un bel exemplaire. Ce monsieur français vient de l'acheter.

Je regardais le gros inconnu, à ce moment. Il me fit l'effet d'avoir reçu une décharge. Il devint très rouge, fit : « *Ach! nein, unmöglich!* » Il s'avança d'un pas vers moi, et en français, avec un fort accent :

— Monsieur, est-il possible? *Ma fuite des Plombs*, par Casanova de Seingalt!... Cet homme dit vrai? Vous l'avez trouvé?

Je montrai le petit volume. Il me demanda la per-

mission de le toucher. Il le feuilleta lentement.

— Vous ne voulez pas me le céder? Je vous donnerais un bon prix. Je ne sais ce que vous l'avez payé, mais je vous offre le double.

Je me mis à rire.

— Je n'achète pas des livres pour les revendre, lui dis-je. D'ailleurs, vous devez savoir que celui-ci est assez rare, et je sens déjà que j'y tiens beaucoup.

L'amateur de Casanova hocha la tête. Il continua un moment de feuilleter le livre, et il me le rendit, à regret. Une petite flamme méchante brilla derrière ses besicles, et il dit :

— D'ailleurs, il manque le faux titre.

A quoi je compris aussitôt que mon interlocuteur était un vrai bibliophile. — Cela me rappelle une histoire. Je rencontre un jour Vandérem, chez un bouquiniste. Je venais d'acquérir un charmant exemplaire du *Point de lendemain* de Vivant Denon, l'originale de 1812, sur vélin, et dans une demi-reliure de Simier. Je n'y puis tenir, et je le montre à Vandérem. Il l'examine, me le rend.

— Il n'y a pas le portrait, dit-il.

— Ce n'est pas une tare, vous le savez bien. Le portrait a été tiré après coup et n'appartient pas à l'édition.

— Je le sais, répond Vandérem; mais, cher ami, à quoi servirait la bibliophilie, si ce n'était à embêter les bibliophiles?

Mon amateur casanovien devait être un type dans le genre de Vandérem, sur ce point du moins, car il était aussi moins drôle. Le libraire s'était replongé dans ses fiches. L'autre tournait autour de moi.

— Vous vous intéressez au Chevalier?

J'en convins. C'est un sujet de conversation inépuisable que Casanova, entre familiers des *Mémoires*, et tout de suite on peut s'entendre. L'inconnu paraissait très bien connaître son affaire, le caractère du personnage, toutes les circonstances de sa vie. Il en parlait avec chaleur, cette chaleur me le fit trouver moins laid et moins désagréable qu'au premier abord. Il dut voir aussi que je possédais bien l'aventurier, et il me regardait assez curieusement. Il me dit qu'il était, non point Allemand comme je l'avais cru, mais Balte, professeur d'art baroque et bibliothécaire à l'Université de Kaunas, et préparait en même temps une thèse sur les influences manuélines dans l'art baroque en Europe centrale, ainsi qu'une monographie sur les divers séjours de Casanova à Prague.

— C'est un sujet intéressant, dis-je; car il n'en parle pas dans ses *Mémoires*.

Nous échangeâmes quelques propos — puis le doctor *balticus* me demanda :

— Est-ce que vous êtes allé à Dux?

Je répondis que je n'avais pas fait encore cette promenade, mais que je l'avais dans mes projets, et, si j'en avais le temps, que je me proposais d'aller visiter

les archives du château de Waldstein, dont Casanova, en sa retraite, avait été bibliothécaire.

— Oh! fit le professeur de baroque, avec une vivacité qui me surprit, ce n'est pas du tout intéressant; il n'y a plus rien. Le château a été transformé, et il sert d'école maintenant. Ce sera perdre votre temps.

Je ne sais pourquoi ce bibliothécaire balte parut soudain très animé à l'idée que je pouvais aller à Dux, et très persuasif pour me déconseiller ce voyage absolument sans intérêt. Il y avait beaucoup d'autres châteaux plus remarquables en Bohême, et du baroque le plus agréable à étudier pour un Français, certainement sensible aux grâces du style rococo.

— Ma foi, dis-je, vous avez peut-être raison, et je ne sais même pas si j'aurai le loisir de me rendre à Dux...

— Vous perdriez votre temps, cher monsieur, vous perdriez votre temps, je vous assure...

Le libraire s'était mis à siffloter, en rangeant ses fiches. Je pris congé. Le Balte professeur de baroque me salua très profondément, sans me quitter du regard.

— Mes compliments pour votre chance, cher monsieur le professeur, me dit-il comme j'avais la main sur la porte. *Ma fuite des Plombs* dans l'édition princeps! Ah! c'est une véritable trouvaille! Si seulement j'étais arrivé avant vous!...

Je ne sais si le libraire éternua ou se mit à rire, et je m'en allai.

Je finissais de dîner, à mon hôtel, et j'étais plongé dans *Ma fuite*, heureux et me félicitant de ce « chopin »; le chasseur vint me prévenir qu'on me demandait. C'était le libraire. Il portait un paquet sous le bras. Il avait retrouvé son air aimable. Il s'excusait beaucoup de me déranger, mais il avait quelque chose qui pouvait m'intéresser, fit-il, en ouvrant son paquet. C'était les *Mémoires* de Casanova, en six volumes, l'édition Rozez de 1860, en bon état. J'ai déjà l'édition Garnier, et la dernière parue, celle de la Sirène, où il y a d'excellentes notes. L'édition Rozez me manquait. On la dit curieuse et présentant des variantes, cela pourrait me servir, dans mes soirées de Marienbad, en attendant d'aller à Dux — si décidément je vais à Dux... Je me laissai tenter — ce libraire est très raisonnable. D'autant que dans l'exemplaire que je feuilletais, on avait encarté une suite d'illustrations assez libres, non signées, mais finement gravées, et d'une invention plaisante.

— Vous êtes bien aimable de vous être dérangé, dis-je au libraire, en le payant. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas montré ces volumes quand j'étais chez vous, tout à l'heure?

— Je n'ai pas voulu vous les montrer devant ce monsieur qui était dans la boutique.

— Pourquoi cela?

Le libraire fit un mouvement de la tête, qui marquait sa décision.

— C'est un Allemand. Je le connais. Il vient m'ennuyer tous les jours avec Casanova et le baroque. Je ne veux rien lui vendre. Je suis Tchèque et je n'aime pas les Allemands.

V

ZUM BALZENDEN AUERAHN

Il n'y a rien à voir à Marienbad, excepté la maison où Gœthe a vécu et aimé Ulrique, et l'établissement de bains, qui présente une robinetterie très perfectionnée. Le directeur m'en a fait faire la visite, je suis devenu très savant sur les propriétés de ses eaux. Il ne m'a pas épargné une chambre, une piscine, une cabine, y compris, montrée en rougissant, celle où l'on traite les épuisés. — « Merci, dis-je sans penser à mal, je reviendrai une autre fois. » L'honnête directeur m'a regardé, interloqué, ne sachant trop s'il fallait rire de cette plaisanterie bien française. Puis il a porté la main devant sa bouche, il a pris son temps, et il a ri, tout de même, à gros bouillon, avec beaucoup de politesse et de décence.

Je ne suis pas resté à Marienbad, et bien m'en a pris, car sur le conseil du Diplomate, moins inutile qu'on ne pourrait croire, je suis venu m'installer dans la forêt, à une douzaine de kilomètres de là, dans un endroit délicieux. C'est au milieu des pins et des bou-

leaux, au cœur d'une clairière très Tourguéniev, près d'un étang, un petit château 1860, en bois découpé, avec un grand toit pour les neiges et une double ceinture de balcons à jour où sèchent des peaux de renards et de fouines, entouré d'immenses écuries, de granges pleines de foin odorant. Autrefois rendez-vous de chasse d'un seigneur voisin, ce castel est aujourd'hui converti en auberge, dont l'enseigne peinte sur son support de fer forgé montre un coq de bruyère aux ailes étendues, et ces mots en lettres gothiques : *Zum balzenden Auerahn*. — *Auerahn*, c'est le coq de bruyère, qui, me dit-on, abonde en ces forêts. Cependant, *balzenden* m'intrigue. L'hôtelier m'explique la chose : c'est le cri du coq de bruyère dans la saison de ses amours. J'habite donc *l'auberge du coq de bruyère coqueriquant*. Je m'y trouve le mieux du monde, dans le parfum des foins et des bois, du bûcher et de la terre végétale, savoureux en ces jours d'automne. La cuisine est délicieuse, prodigue en cèpes, en truites, en jeune oie rôtie; la pâtisserie, excellente; la cave, soignée. Au surplus, il n'y a personne — à la peu gênante exception d'un couple de passage, çà et là, car cet endroit mal accessible est fort discret. Et il faut y être venu, comme moi, par hasard, pour s'aviser de la commodité qu'il peut fournir aux amateurs de solitude sentimentale, comme il appert de cet engageant avis, écrit en allemand sur la façade : « *Ici l'on mange et boit bien en tout temps.*

Vous, messieurs, qui êtes « balzenden », venez tous ici. Le coq de bruyère chante à trois heures. » — Ce serait aussi un endroit rêvé pour y venir écrire un roman, ou même ne rien faire du tout que se promener, oublier le monde et jouir du calme des bois. C'est bien ce que je fais, pour ma part, étonné d'un si doux loisir; n'étant d'ailleurs aucunement sans compagnie, car j'ai apporté dans mon bagage les *Mémoires* de Casanova achetés l'autre jour à Prague. Et il n'est pas plus divertissante société que celle de cet infatigable bavard, qu'on peut si bien faire taire quand il ennuie : il n'y a qu'à fermer le livre.

Je dois dire que Casanova ne m'ennuie pas du tout, et qu'il m'occupe au contraire beaucoup en ce moment. Cet intrigant continue toujours d'intriguer, en sa diversité prodigieuse. L'intérêt se déplace tout le temps avec lui. Tantôt c'est l'amoureux qui vous amuse, tantôt c'est le siècle alentour, dont il fut le témoin vivant, et qu'il nous a peint avec un don de restituer la vie inégalable. Je sais bien qu'il paraît parfois — même assez souvent — incroyable et que ce tombeur de cœurs à toutes mains doit se vanter, dans le récit de ses bonnes fortunes. En vérité, ces aventures, ces succès, ces prouesses galantes, leur nombre, leur fréquence et leur répétition surtout, ont de quoi éveiller un peu le scepticisme : chez les femmes, en particulier, que ce Casanova ennuie, et qui aux passages scabreux, hochent la tête en sou-

riant, incrédules, d'un air entendu. Car le sieur de Casanova ne parle que de ce qu'elles savent bien, mais dont elles ne conviennent pas volontiers, quitte cependant à nier que l'on obtienne auprès des dames des résultats aussi stupéfiants par leur soudaineté, qu'on puisse procurer du premier coup tant de plaisir à des novices, et atteindre facilement avec elles un chiffre aussi élevé de performances; ou alors, ce serait à voir. — Je crains pourtant que les lectrices de Casanova ne soient pas toujours de bons juges, et qu'il n'entre dans leur partialité habituelle contre lui une prévention un peu suspecte. Celles qui pourraient sincèrement dire le vrai ne l'ont jamais lu jusqu'au bout : son livre les dégoûte, il est trop physique. Et celles qui le lisent sans déplaisir, en savent parfois trop elles-mêmes, au point de convenir malaisément du bien fondé de ces jactances masculines : sachant assez d'expérience, pour leur part, que le plaisir peut être feint; et d'autre part qu'il y a quelquefois des défaillances chez les Hercules. — Au reste, les femmes ont généralement horreur des hommes à femmes, et s'il leur arrive de leur céder à l'occasion, c'est toujours pour des raisons personnelles et particulières. Je veux dire qu'il y en a beaucoup que Giacomo Casanova aurait séduites, si elles s'étaient trouvées en sa présence, qui se récrient d'indignation devant l'étalage de ses succès en face des autres, de tant d'autres. Mais Casanova est-il un type si exceptionnel, après

tout? Il n'y a pas si longtemps que Guy de Maupassant étonnait ses contemporains par des prouesses du même ordre. Et Gabriele d'Annunzio, au cours de sa vie amoureuse, n'a pas moins plu par sa faconde italienne et par des moyens identiques, que le Vénitien, en sa disponibilité perpétuelle. Disons donc que Casanova était un mâle bien doué, et croyons-le, dans le récit de ses succès auprès du sexe. Croyons-le, car il ne s'est jamais fait scrupule d'avouer ses insuccès mêmes, et de retentissants fiascos, comme celui qui l'obligea de mettre les pouces devant la forte Charpillon, sans parler d'autres mésaventures, aussi peu flatteuses, par lui reconnues et déplorées.

« Une honnête femme, dit quelque part Anatole France, est une femme qui ne fait pas de mensonges inutiles. » Casanova était assez honnête femme sur ce point. Il ne mentait que contraint et forcé. Je vais plus loin; je crois sa sincérité absolue. Seulement, il y a des cas où il est obligé de présenter la vérité d'une manière un peu personnelle, s'il y a des apparences à sauver, et si les apparences sont contre lui. Voici un fait à considérer, des plus remarquables. Dans toutes les circonstances de sa vie où les érudits qui se sont mêlés de le lire ont essayé de recouper ses aventures, de contrôler ses affirmations, de repérer les gens qu'il nomme, d'étudier les affaires où il rapporte avoir pris part, et Dieu sait si dans toutes les parties de l'Europe où le chevalier de Seingalt

a voyagé il a suscité la curiosité des spécialistes — à Venise, à Rome, à Paris, à Londres, à Prague, à Constantinople, en Russie — eh bien! tous, Gugitz ou Rava, Samaran, Marr, Uzanne, Vèze et beaucoup d'autres se trouvent à peu près d'accord, pièces d'archives en main, entre deux pages des *Mémoires*, pour reconnaître que l'aventurier s'est réellement trouvé où il a dit, à la date qu'il dit, avec les personnes qu'il nomme. Il est exact que le cardinal de Bernis l'a chargé d'une mission secrète à Londres, — il est prouvé que l'Inquisition de Venise a utilisé ses talents, — il est vrai qu'il a visité Voltaire et Rousseau, et Catherine de Russie. Il est vrai qu'il a pu entendre Franklin annoncer à d'Alembert l'avenir de la navigation aérienne, au cours d'une séance à l'Académie des Sciences, dont on a le procès-verbal, où figurent ceux qu'il a dits. Il est vrai que dans son séjour à Corfou, il a pu voir les personnages qu'il désigne, et qui y étaient... Oui, Casanova est allé réellement aux endroits où il se montre, il a fait les choses qu'il relate. Mais voilà : il ne dit pas toujours en quelle qualité il a fait ces choses, ni comment il y est allé. Il ne dit pas, par exemple, qu'il était espion de police à la solde du cardinal-ambassadeur, ou simple délateur à Venise. Je tiens du regretté Aldo Rava lui-même, pour qui les archives d'Italie n'avaient pas gardé de secret, que dans son aventure de Corfou, Casanova a réellement pu voir, en effet, les officiers qu'il pré-

tend y avoir rencontrés, et que les rôles conservés de leurs régiments situent très exactement, à cette date, dans cette garnison. Toutefois il n'était pas lui-même à Corfou, comme il l'écrit, sous la tunique du soldat. Il n'y était peut-être que sous la défroque du bagnard. C'est moins reluisant, mais le fait est là : il y était. Casanova ne fait pas de mensonges inutiles; seulement, il ne dit pas tout. Ce qu'il dit peut donc se croire d'une manière légèrement approximative, et se prendre avec une suffisante vraisemblance. Il suffit de lui laisser, çà et là, un peu de marge. — Cela dit pour justifier l'immense intérêt des *Mémoires* et leur très acceptable vérité.

Cette marge est celle de l'Aventure même. Elle fait regretter un temps qui n'est plus, où la fantaisie avait sa place. Et voilà la raison profonde de la dilection des casanovistes pour le prodigieux chenapan. Songez donc! Le gaillard est beau, spirituel, chevaleresque à sa façon; il a du bagout, il sait beaucoup de choses, il a de l'entregent et il est aimable. Il triche au jeu? C'était chose courante en son temps. Il n'est pas d'une probité scrupuleuse, ni d'une pureté morale accomplie? C'est lui qui rosse le commissaire, et qui se moque des benêts; et cela toujours a beaucoup plu. Il ne respecte ni fille ni mère, ni nièce, ni nonne, ni suivante? Mais toutes lui cèdent, ravies, et il fait comprendre don Juan. — Par l'astuce, il est Arlequin; il est Karageuz quant au reste, avec son grand

nez prometteur. — Au demeurant le meilleur fils du monde, et toujours capable de se tirer d'affaire avec un bon mot. Si le guet le serre de près, si le dupé lui aboie aux basques, il s'esbigne, et quitte pour un autre le théâtre de ses exploits. S'il est brûlé dans une ville, il en sort, et la plus petite distance l'assure de l'impunité. L'épée en verrouil, un bel habit neuf, la bourse pleine, l'œil amusé, le sourire ouvert, il arrive avec sa faconde sur une scène neuve, pour de nouvelles aventures, une comédie inédite. — L'aventure veut des inconnus. Ce temps-là permettait à qui le voulait, à qui en avait besoin, de le rester. Merveilles de l'incognito! De nos jours, objet d'un mandat d'arrêt international, signalé par le télégraphe, le sieur Casanova, dit de Seingalt, se ferait pincer à l'arrêt du train, dans la première gare, par deux citoyens moustachus, déguisés en simples bourgeois, qui lui passeraient les menottes. La sécurité publique y a gagné — et c'est tant pis pour l'aventure. Il ne resterait à notre homme, pour vivre, que la politique ou la banque, et pour couverture, l'honorable rideau d'un conseil d'administration bien choisi. Mais il serait moins amusant. Et cela n'a jamais fourni matière pittoresque à *Mémoires*. Au lieu qu'autrefois...

Autrefois, je dînerais seul au *Balzenden Auerahn*, je m'y ennuierais. Il se ferait un bruit de carrosse dans la cour, on entendrait des grelots tinter, des chevaux

s'ébrouant, un empressement de valets accourus avec des lanternes. Les chambrières s'agiteraient dans les corridors, le patron lèverait les bras sur le seuil. Enveloppé dans sa houppelande, le tricorne de biais, M. le Chevalier de Casanova descendrait à fracas de son coche ou de sa dormante, ameuterait les gens d'une voix péremptoire et joviale. Il emplirait soudain de sa haute stature la porte ouverte à deux battants, demanderait un en-cas, une bouteille, la meilleure chambre. Car il aurait faim et serait recru de fatigue, après toute une journée de cahots sur les mauvaises routes de Saxe ou de Bohême. Aussitôt la table serait mise. L'âtre assoupi flamboierait de nouvelles bûches. M. de Casanova m'aviserait, seul à m'ennuyer dans mon coin. Il m'offrirait sa compagnie, me dirait son nom, ou celui d'un autre. La servante serait égayée. La présence inattendue du voyageur ferait immédiatement sortir de quelque comble deux jolies filles imprévues qui viendraient souper avec nous. M. de Casanova nous conterait ses aventures, je lui dirais mon rêve de Jeannette; il me jurerait une amitié éternelle, et il me ramènerait Jeannette dans les deux jours, non sans peut-être l'avoir essayée...

Ce *Balzenden* manque de distractions, à moins qu'on ne les y apporte, et je n'ai apporté que la *Fuite des Plombs* et les *Mémoires*. C'est beaucoup pour la rêverie sur autrui. Mais les imaginations sur soi? — Si je suis ravi quand je suis seul, au bout de peu de

temps je m'aperçois que je n'aime pas du tout la solitude. Tâchons donc de la remplir un peu.

J'ai relu l'*Histoire de ma fuite* dans l'édition originale, et la circonstance de cette évasion si lestement contée est en soi des plus amusantes. Cela se lit comme du Simenon. Cette édition rarissime pose d'ailleurs un curieux problème. Il faut entrer dans le détail. L'*Histoire de ma fuite* est un chapitre de la vie du célèbre aventurier, qui figure aussi, naturellement, à sa date, mais remaniée, dans le tome III des *Mémoires*. Casanova a publié, en 1788, l'*Histoire de ma fuite*; il en a surveillé, à Prague, l'édition, et le petit volume s'est arraché. Mais il n'a pas eu le temps d'imprimer lui-même ses *Mémoires*, en sorte que si l'on confronte les *Mémoires* et l'*Histoire*, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas de la même encre. Cela tient à ce fait que l'*Histoire de ma fuite* est du Casanova authentique, et les *Mémoires*, du Casanova tripatouillé. Dans la *Fuite*, c'est lui que j'entends, sa voix même, sa respiration; avec son amusant français parlé de 1760, ses italianismes, son accent, ses tours, sa verbosité, sa diction, sa présence verbale. Lisez à haute voix, avec le zézaiement vénitien, quatre lignes de l'*Histoire de ma fuite* dans l'édition originale : vous croirez avoir Casanova dans la chambre. Expérience impossible à réussir avec les *Mémoires*. Entendez-moi bien : les *Mémoires* de Casanova sont bien de lui, écrits de sa main, dans le même parler

habituel à notre homme. Cependant, que vous les lisiez dans l'édition originale française publiée par Laforgue en 1826, dans l'édition (subreptice) Tournachon-Molin dite de 1825, dans l'édition Rozez de 1860 — ou dans celle de Garnier, qui reproduit Laforgue, dans celle de la Sirène, qui relève les variantes des éditions précédentes : vous n'avez qu'un arrangement, ce n'est pas Casanova que vous lisez, c'est un Casanova transcrit, corrigé, élagué, réécrit, châtié et rendu décent par un autre. Voilà cent ans que l'imposture a commencé, et que nous lisons un ersatz, un « à la manière de... » prodigieux. — Le vrai Casanova est ailleurs.

La preuve de ce que j'avance? Elle est très simple. Suivez-moi. En 1783, s'étant brouillé avec les inquisiteurs de Venise, Casanova a repris la route. Il vient à Paris, ne s'y retrouve plus; passe à Vienne, en quête d'un gîte ou d'un emploi. Il a cinquante ans, et du plomb dans l'aile; ni si ingambe ni si désinvolte qu'autrefois, l'âge l'a rendu un peu grognon, un peu prédicant et farci d'idéologies. Il rencontre le comte de Waldstein, descendant du grand Wallenstein, jeune fou qu'amuse la faconde du vieux fou. Waldstein le recueille et lui offre les fonctions de bibliothécaire en son fastueux château de Dux. Casanova s'installe à Dux. Tout va bien quand le comte est là. Soupers, parties fines, belles dames, joyeux compagnons. Mais Waldstein s'absente souvent — et Casa-

nova reste seul dans sa bibliothèque peu fournie, en proie aux « barbares de Dux », le cocher, la lingère, le concierge, l'intendant, qui lui font une vie impossible. En face de cette canaille insolente, il ne décolère pas; et s'il décolère, il s'ennuie. Donc, pour se désennuyer, il écrit. Le remède est dans l'écritoire. Il écrit des choses illisibles, aux titres baroques : l'*Icosaméron*, des *Confutations*, des *Lucubrations*. Puis il écrit un fragment de ses aventures, cette *Fuite des Plombs*, cent fois racontée, qui l'amuse, et qui l'incite à entreprendre ses *Mémoires*. L'*Histoire de ma vie*, dira le titre de son manuscrit, *jusqu'à l'année* 1797. — Notez bien 1797. — En 1792, nous savons cela par ses lettres, Casanova a rédigé *douze* volumes de sa Vie, qui le mènent à l'année 1774. — Or, en 1797, une jeune Viennoise — sa dernière amie — Cécile de Roggendorf, dont il a connu le père autrefois, lui écrit : « Et vos Mémoires en *quinze* volumes? » En 1797, une suprême confidente de Casanova nous apprend donc qu'il y a trois volumes de plus qu'en 1792; et ces trois volumes doivent mener les *Mémoires* jusqu'aux dernières années du Chevalier. Il meurt en 1798; on l'enterre à Dux. — L'oubli se fait, le manuscrit commence à jaunir sous la poussière. Et vingt années passent. — Entre temps, un neveu de l'aventurier vend le manuscrit des *Mémoires* à un éditeur allemand, le libraire Brockhaus, de Leipzig. Ce Brockhaus lit le manuscrit, le trouve amusant

mais impubliable tel qu'il est : indécent, et du style le plus incorrect. Il décide de le faire traduire en allemand. Un sieur von Schutz se charge du travail. Et la première édition des *Mémoires* de Casanova, *Aus den Memoiren*, paraît en 1822, à Leipzig, chez Brockhaus. C'est une traduction allemande.

Aussitôt alléché par le profitable scandale d'un si audacieux récit, un libraire parisien, Tournachon-Molin, publie à Paris la retraduction en français de la traduction allemande. Brockhaus, indigné de la concurrence, prend le parti de faire paraître, en français, le manuscrit original des *Mémoires* dont il est seul propriétaire. Et pour parer à l'objection qui subsiste, sur l'incorrection et la crudité de son texte, il confie les poudreux papiers à un professeur français qui habite Dresde, appelé Laforgue, à charge pour lui d'établir un texte français convenable au double égard de la syntaxe et des convenances. L'édition Laforgue, des *Mémoires*, première française, d'après le manuscrit original, commence à paraître en 1826 — et finit en 1838, sur un douzième tome qui arrête à l'année 1774 les aventures du héros. C'est cet arrangement de Laforgue que la plupart des lecteurs de Casanova lisent depuis cent ans, en croyant avoir sous les yeux l'authentique confession du Vénitien. C'est Casanova arrangé.

Or, il y a l'édition Rozez, de 1860, qui est curieuse, je l'ai dit. Elle reproduit, avec des variantes, l'édition

Laforgue. Elle y introduit des fragments négligés par Laforgue, qui figurent dans la traduction allemande de von Schutz. Elle donne, en outre, çà et là, des fragments qui ne figurent ni dans la tradition von Schutz, ni dans l'arrangement Laforgue. — Le premier détective de roman policier venu ou le plus naïf débutant en critique de textes vous dira qu'il faut donc que l'édition Rozez ait été établie, indépendamment de Laforgue et de Schutz, sur le manuscrit, où Rozez et ses collaborateurs, Paulin Paris et Busoni, auront trouvé fragments et passages inédits. Le libraire Brockhaus aurait donc communiqué à Rozez le précieux manuscrit autographe des *Mémoires* de Casanova?

Brockhaus n'a rien communiqué du tout. Il s'est refusé à montrer son manuscrit. Excepté Laforgue et von Schutz, il y a plus de cent ans, personne ne l'a vu. Tous les spécialistes de Casanova ont sollicité la permission d'examiner ce mystérieux original : Uzanne après Paulin Paris et Busoni, Gugitz, Henri de Régnier, Remy de Gourmont, Guède, Vèze, Fernand Fleuret; et beaucoup d'autres. Aucun n'a obtenu l'autorisation. — Pourquoi? demandera le naïf débutant en matière de critique de textes, ou le premier détective de roman policier venu. La maison Brockhaus, de Leipzig, a d'abord fait savoir qu'elle se réservait le soin de publier elle-même une édition critique, historique, monumentale et définitive des

Mémoires de Casanova. On l'attend depuis quarante ans. Je crois qu'on l'attendra longtemps encore. Pourquoi? L'idée généralement admise est que le grand éditeur allemand ne s'est jamais beaucoup soucié d'imprimer et de faire paraître sous sa firme, puritaine, officielle et grave, un ouvrage aussi scandaleux.

Il y a peut-être une autre hypothèse, qui me vient à l'esprit, ce jourd'hui 9 octobre 1937, à l'auberge du *Balzenden Auerahn*, où je n'ai rien d'autre à faire, et où la lecture du Casanova de Rozez me remet en mémoire diverses conjectures sur cet irritant problème d'histoire littéraire. — Si le manuscrit des *Mémoires* de Casanova n'existait pas? — Ou plutôt, s'il n'existait plus? — Si le pudique M. Brockhaus l'avait, avec décence, anéanti? — S'il l'avait vendu? — S'il lui avait été dérobé? — S'il ne voulait convenir d'aucun de ces cas, crainte de se faire honnir jusqu'à la consommation des siècles, par tous les casanovistes présents et futurs des deux mondes? — Ou encore : s'il y avait eu plusieurs manuscrits originaux et autographes des *Mémoires?* Un brouillon original, par exemple, qu'aurait suivi une mise au net? — Nous savons, en effet, que Casanova, grand écrivassier, a recopié son manuscrit, a fait circuler cette copie, quand il cherchait un éditeur qui l'eût imprimé. — Si Brockhaus ne s'était rendu acquéreur et n'était resté possesseur que de cette mise au net, et, connais-

sant l'existence d'un manuscrit plus complet et plus intéressant que le sien (le brouilllon, par exemple), ne se refusait à communiquer sa *copie* que pour ne pas infirmer la valeur marchande de son manuscrit, qu'il conserve avec tant de mystère dans le recoin le plus secret de sa librairie?

Cette hypothèse de l'existence d'un second manuscrit de Casanova, d'un Ur-Casanova, comme dirait un philologue, est excitante à l'imagination.

Elle est parfaitement admissible. D'autres que moi l'ont peut-être déjà formulée. Elle semble en outre prouvée par quelques menus faits accessoires qu'il est impossible d'écarter.

Il y a l'édition Rozez, différente des éditions Schutz et Laforgue, et dont nul n'est encore parvenu à expliquer les différences; mais elles s'expliquent si Rozez, environ 1860, a eu sous les yeux un manuscrit *qui n'était pas celui de Brockhaus*. — Il y a les papiers des archives du château de Dux. Ces archives sont considérables. Des papiers de Casanova qui y sont conservés, le savant bibliothécaire actuel, M. Bernhard Marr, a dressé minutieusement l'inventaire. Il comporte six mille et quelques fiches. Malheureusement ce second manuscrit des *Mémoires* n'y figure pas. Ni dans les fiches, ni dans les archives. — A moins que... mais non, pas encore! — Aux archives de Dux, on a retrouvé pourtant quelque chose d'assez intéressant : le brouillon de deux chapitres autographes, demeurés

longtemps inédits, des *Mémoires* de Casanova. Ces deux chapitres ne figurent pas dans la traduction allemande de von Schutz, ni dans l'arrangement de Laforgue; ni dans l'édition de Rozez. — Le fait qu'ils ne figurent pas dans l'édition Rozez, établie sur un manuscrit qui n'est pas celui de Brockhaus — permettrait même de supposer qu'il a existé un troisième manuscrit, dont les deux chapitres en question retrouvés, provisoirement. subsisteraient seuls. — L'importance de ces deux chapitres est considérable. Ils ont été publiés en 1935, et se trouvent, insérés à leur place logique et chronologique, au XIIe tome de l'édition de la Sirène, procurée avec tant de soin par M. Raoul Vèze. Échappés aux arrangements de Laforgue, ils représentent quelque chose d'exceptionnel : du Casanova authentique, non revu, son style, ses bizarreries de syntaxe, ses italianismes; la diction enfin, spontanée, vivante, la voix même, l'accent, les tics, l'allure verbale éloquente, phraseuse, chaleureuse, de l'aventurier. Le ton même de *Ma fuite des Plombs*, imprimée, publiée par lui. — Vous avez donc là, dans cette dernière édition des *Mémoires*, un passage qui est du vrai Casanova, qui infirme le reste arrangé.

Ces deux chapitres, où le Vénitien rapporte ses aventures de Frascati en 1771, fournissent ainsi la preuve matérielle indiscutable qu'il y a eu à l'origine deux ou peut-être trois manuscrits autographes des *Mémoires*. — Si c'est seulement, comme tout le donne

à penser, la mise au net que Brockhaus a, ou a eue, en sa possession — le brouillon dont les deux chapitres ont fait partie n'est pas à Leipzig. — Il n'est pas à Dux. — Où est-il?

Il serait amusant de le retrouver. Pour lui-même, d'abord. Et puis, ce brouillon doit être plus complet que la mise au net arrêtée à l'année 1774. — Casanova est mort en 1798. C'est vingt-quatre ans de sa vie que ses *Mémoires*, tels que nous les avons — arrangés par Laforgue, complétés par Rozez — passent sous silence. — Il est très certain que le vieux bibliothécaire du comte de Waldstein, au château de Dux, lucide et remémorant jusqu'au bout, est mort la plume à la main — et qu'en ses six dernières années (de 1792 où il a fini son douzième livre, à 1798 où il cesse d'écrire et de vivre) il a pu, il a dû, il n'a pas pu faire autre chose que tracer le tableau des années postérieures à 1774. — Ne pas oublier le renseignement fourni par la lettre de Cécile de Roggendorf où, à la date de 1797, elle parle de *quinze* volumes des *Mémoires*, qui n'étaient que douze en 1792. — Ces trois volumes terminaux n'ont pas été recopiés dans la mise au net de Brockhaus. Mais ils étaient dans le brouillon. C'est le brouillon qui formait quinze volumes en 1797. — C'est ce brouillon qu'il faudrait retrouver.

Voilà comme je raisonnais dans ma solitude du *Balzenden Auerahn*. Il serait beau de mettre la main

sur cet extraordinaire document. Est-ce impossible? La chose est à voir, en tout cas. — Pour commencer, quoi qu'ait pu dire, pour m'en dissuader, le Balte à lunettes de cette librairie pragoise, à qui j'ai soufflé la rarissime originale de *Ma fuite des Plombs*, l'important est d'aller à Dux. Ce n'est pas loin de Marienbad. — Je verrai toujours le château.

Ces journées d'automne sont douces, dans ces bois. Je déjeunais dans le jardin de mon auberge. Il y avait quelques couples attablés, sans grande attention l'un pour l'autre — et je ne faisais pas moi-même beaucoup attention à l'un d'eux, venu, tandis que j'avais le nez plongé dans *Ma fuite*, s'installer à la troisième table devant moi. Mais, levant les yeux de mon bouquin, je fus tout de même bien forcé de m'apercevoir que l'attitude de ce couple était singulière. — L'homme, que je voyais de profil, était jeune, bien vêtu, de beau visage, avec un grand front. Il se balançait sur sa chaise, et regardait le ciel dans une sorte de contemplation béate. Je ne voyais la femme que de dos. Elle était à demi couchée sur la table, le visage enfoui dans ses bras croisés. Un léger mouvement convulsif lui faisait remuer les épaules. Je crus d'abord qu'elle avait une crise de fou rire. Mais elle se redressa soudain, immobilisée au dossier de sa chaise. Je la vis tirer un mouchoir, et se tamponner le visage : elle pleurait. — Elle pleurait et son compa-

gnon semblait insensible à ses larmes, perdu qu'il était dans ses songes. — Cela devenait intéressant. — La femme avait une tournure élégante. Quand elle eut fini de pleurer, elle étendit la main vers celle du jeune homme, la prit, et, penchée sur la table, se mit à lui parler en le regardant, à voix basse, et sans doute pressante. Car l'homme au beau front parut descendre de ses hautaines rêveries, il la dévisagea avec douceur, lui sourit. Elle, alors, secoua la tête, consolée.

Le serveur vint. Il y eut une lente et attentive consultation de la carte, l'homme et la femme rapprochés dans une commune gourmandise. — J'aurais bien voulu voir le visage de cette créature que ses mouvements laissaient deviner mobile, passionnée. — La truite au bleu qu'on m'apporta, saisie et révulsée sur sa brochette, fit diversion : je m'abandonnai au plaisir du gastronome solitaire. Le vin de Moselle était bon.

Quand je levai la tête, le petit ménage était toujours là, mais il avait changé d'attitude. Ayant repoussé son assiette, son verre, devant lui, l'homme écrivait. — Il écrivait, à demi enfoncé dans sa chaise, d'un peu loin; rêvait, regardait le ciel par instants, ou le frisselis charmant des bouleaux, sans un regard pour la femme au visage posé sur ses mains, avant-bras en V sur la table — qui suivait passionnément ces écritures. Il revenait à son papier, écrivait un mot

— rêvait encore — ou raturait. Il avait l'air d'un homme qui écrit des vers. Et ce devaient être des vers, en effet, car, ayant ramassé ses feuillets, posé son crayon, il fit pivoter sa chaise sur un pied, se rapprochant de sa compagne, et il commença de lire ce qu'il avait écrit, scandant de la main ses paroles, et sans que je les perçusse toutefois, j'entendais une sorte de ronronnement, de débit scandé, qui ne pouvait être que des vers, lus par l'auteur avec cette voix égale et sourde des poètes, qui sans donner la moindre importance à leur texte, ne s'attachent qu'à en bien souligner l'essentiel, qui est le rythme, la cadence. — La femme l'écoutait, appuyée sur l'épaule du lecteur. Quand il eut fini, elle s'exclama, ôta son bras du col de son amant, et avec une vivacité charmante, se penchant, elle baisa la main qui venait d'écrire sans doute de si belles choses. — Le poète avait l'air content. Il souriait, il paraissait tendre et comme délivré après un combat. — Voilà de ces choses qu'on voit quelquefois en voyage. Ces menus drames côtoyés, que le hasard laisse entrevoir, un instant, dans la vie d'autrui. — Cela intrigue, naturellement. — J'aurais bien voulu dévisager cette personne. Elle devait être belle, vive, émouvante. Elle était joliment vêtue.

La vue du bonheur étranger ne fait jamais beaucoup de plaisir au solitaire. Pourquoi me suis-je mis à penser à Jeannette encore? J'achevai de boire mon café dans une disposition qui frisait la mélancolie.

Le couple s'était levé, s'éloignait, avec son mystère. —Tant pis! me dis-je. Et je regrettais de n'avoir pu contempler la face de cette amoureuse. Je me levai alors à mon tour, et je me disposais à rentrer à l'auberge, préparer mon départ — car décidément je vais à Dux — quand une automobile somptueuse, débouchant du garage, fit un virage autoritaire devant moi — et je vis, à mon étonnement, la belle déjeuneuse de tout à l'heure, avec son poète au volant. Je la vis de face, ainsi que je l'avais souhaité, en pleine lumière, dans une lumière un peu dure, à cause du ciel blanc : elle était belle, mais elle ne paraissait plus très jeune. Et je faillis pousser un cri, au mouvement de surprise qu'elle fit en m'apercevant, comme quelqu'un qu'on croit reconnaître. — Où donc avais-je moi-même vu cette tournure, avais-je entrevu ce visage? — Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était la voyageuse aux dix-huit mallettes, au beau jeune homme blond de la gare de l'Est, qui était descendue à Nuremberg, dans les bras d'un beau jeune homme brun; c'était la dame au crayon de Saint-Jacques. — La voiture avait déjà disparu. — J'essayai de savoir de l'aubergiste s'il connaissait cette personne. Je ne pus rien obtenir de lui. C'était la première fois, me disait-il, que ce monsieur et cette dame venaient déjeuner au *Balzenden*.

VI

DUX

Si je n'avais pas eu le plus déraisonnable des désirs en tête, si j'y étais venu seulement en promeneur désintéressé, j'aurais passé à Dux une charmante après-midi. J'avais longé, de Jachymov à Dux, la fine chaîne dentelée des Monts métalliques, qui sépare la Bohême de la Saxe, et par delà les crêtes qui déterminent la frontière entre les deux pays, rêvé à ces mystérieuses contrées de la dangereuse Allemagne, impatiente au fond de ses horizons bleus. Je m'étais abandonné à l'amusement négatif de mettre sur les paysages ces noms de lieux dont on ne connaît que les syllabes et parfois une vague précision historique : Jachymov, où gît le pechblende qui donne le radium; Tœplitz, où il y a des eaux, que le prince de Ligne allait prendre; Troppau, où se tint le congrès de 1820... Il y a pourtant des êtres qui vivent, comme ailleurs dans le vaste monde, en ces lieux dont on ne sait rien, si ce n'est, en passant, cette odeur qui monte du sol, de ces champs de lignite à fleur de terre, d'où s'élèvent

aussi des fumées, — si ce n'est une jolie troupe de jeunes filles à cheveux blonds, en tablier noir sur la gaie jupe de couleur et qui font bonjour de la main aux barrières des passages à niveau... Mais ce n'est pas cela que je cherchais, — et ce que je cherchais, comme toujours, je ne l'ai d'ailleurs pas trouvé. Tout de même, cette journée de Dux a été charmante, sur les pas de Casanova. J'y ai vu au moins le château où ce diable se fit ermite, et je me suis promené dans un beau jardin. C'est toujours cela. — De quoi faire, pour plus tard, un gentil souvenir d'heures oisives, dans l'odeur des bois et de l'eau, un beau jour d'automne, loin, bien loin, dans un autre temps.

Je suis fâché de contredire Casanova, vieux loup à l'attache, et qui pouvait avoir à se plaindre de ce séjour, pour lui assez désobligeant, après tant de joyeuses années d'aventure, de vagabondage et de liberté; mais de prime abord, ce château n'a rien de mélancolique. De noble apparence et de bon style, en renfoncement sur cette place de guingois, contigu par une de ses ailes en équerre à l'église aux deux clochers rouges, il est badigeonné d'ocre jaune, à l'autrichienne, et ses centaines de fenêtres à croisillons et à linteaux blancs s'ornent de hautes grilles de fer noir. Après avoir franchi la cour robustement pavée, close du côté de la place par un portique surmonté de groupes noueux où figurent Mars et Vénus, et Hercule assommant le lion ou terrassant l'hydre, on

accède au bâtiment principal par une ample porte entre colonnes, couronnée d'un large balcon et flanquée de grosses lanternes de ferronnerie délicatement ouvragée. Mais hélas! je n'eus pas à la faire tourner sur ses gonds, car le casanoviste balte rencontré à Prague l'autre jour n'a pas menti. Le château des Waldstein, vidé de tous ses souvenirs, est fermé, et ne présente plus rien de remarquable à l'intérieur, dont les vastes salles sont présentement occupées par une école de jeunes ménagères et les services administratifs de la province. Je demandai si M. Bernhard Marr était là. On me dit qu'il habite Prague, depuis que les archives dont il était bibliothécaire ont déménagé. — Et la bibliothèque? — Plus rien. L'héritier des Waldstein a emporté papiers et livres — et sans doute avec eux ce manuscrit des *Mémoires* qu'ingénument je me faisais fort de venir découvrir à Dux, oublié dans quelque resserre. — Il me faudra écrire à M. Bernhard Marr, lui demander un rendez-vous; obtenir peut-être par lui l'introduction nécessaire à la visite des archives de Dux — qui ne sont plus à Dux. — Voilà ce qu'on appelle faire buisson creux. — Il ne me restait plus qu'à m'en remettre aux fantaisies de l'imagination et de la flânerie, autour du château et dans les méandres du parc aux beaux arbres, pour me donner l'illusion d'apercevoir en ce décor la silhouette picaresque du Vénitien désaffecté lui aussi, tel que je le vois, avec son grand nez et sa houppe-

lande, l'épaule remontée et le sarcasme autour de sa bouche dégarnie, tout amer de sa décadence, regrettant ses jeunes conquêtes et ses beaux jours passés, pestant contre la valetaille du château enragée à ses trousses, contre ce déplorable exil et les courants d'air qui devaient souffler de façon aigre sous les portes et par les immenses couloirs de cette maison, difficile à chauffer dans les rudes hivers de Bohême.

L'aile du bâtiment où Giacomo classait les archives du comte de Waldstein, son maître, et griffonnait en son français alourdi d'italianismes les brouillons infinis de ses scabreux *Mémoires*, communique directement avec l'église. Si bien que ce vieux débauché pouvait accéder de plain-pied, par une galerie intérieure, à une tribune grillée comme une loge d'opéra que l'on voit encore,au-dessus du chœur. J'y suis monté. Je me suis assis sur la banquette où s'asseyait le Chevalier. J'ai regardé à travers la vitre verdie, demeurée certainement la même, que ses regards ont traversée, quand il suivait de là les offices. Je me suis fait montrer la fenêtre de la bibliothèque vide, d'où levant le nez de son grimoire et de ses amoureuses remembrances, l'ancien Chevalier de Seingalt pouvait surveiller les mouvements de la cour d'entrée, et, à l'occasion, reconnaître, avec une exclamation de joie, le carrosse du prince de Ligne arrivant à Dux pour rendre visite à son neveu Waldstein, après une cure aux eaux voisines et revigorantes de Tœplitz.

Voilà, dans l'allée en fer à cheval, devant l'attique du château et sa porte ferronnière à double vantail, la petite caisse écarlate et galonnée d'or, à longs ressorts comme une sauterelle sur ses pattes, et ses roues ferrées et boueuses des mauvais chemins traversés. Le postillon s'enfonce dans ses lourdes bottes, et les gros poméraniens sont fumants, tandis que les coureurs vêtus de rose s'affairent aux bagages et au marchepied, et que le prince sort de sa boîte, leste, narquois et jovial, curieux de savoir où en est du récit de ses aventures ce Casanova auquel il a promis la gloire, qu'il a jadis rencontré à Vienne et placé depuis chez son neveu...

A présent, ces choses ne sont plus, et ce château désert est mort; et il n'y avait plus de mystérieusement vivant, autour de ma rêveuse promenade illustrée de ces images chimériques, qu'un vieux parc rempli de ses cris enfantins de jardin public, où jouaient, quand j'y suis passé, de petites filles en bas blancs et à tresses blondes, sans nul danger pour leur innocence, maintenant que le loup n'y est plus. Ce jardin a dû être beau, comme ceux qu'aimait le prince de Ligne : à mi-chemin de son retour à la nature, de grand air encore dans son abandon, sa rusticité, égayé de vives rigoles et tout ruisselant d'eaux sonores. Il y avait, devant la façade intérieure du château, une large pelouse posée de travers, ni ronde, ni ovale, dont l'herbe humide exhalait une odeur prenante,

dans ce jour d'automne bien fait pour aller voir des choses qui finissent, et où je me promenais par ces allées sablées de brique rose, au milieu de ces jeunes vivantes et de ces ombres. Sans nul égard pour la perspective, on a laissé croître à leur gré de fort beaux chênes à l'entour de cette prairie folle, et à considérer l'amplitude de leurs troncs et l'épaisseur de leur feuillage, il y a tout à parier qu'ils ont pu voir Casanova venir chercher un peu de fraîcheur à leur pied. — Au delà, s'étend une pièce d'eau, fleurie d'abondants nénuphars, entre ses berges naturelles. Les grenouilles y menaient grand tapage, auquel répondaient les merles moqueurs sous les feuilles : seul bruit qui déchirât l'air de ces lieux abandonnés, avec des cris d'enfants dans le lointain. Puis un coucou chanta, dans le bois profond. Je suivais une magnifique allée d'ormes ou de tilleuls, s'ouvrant sur un des côtés du jardin, et qui formait une charmille dense, déjà rousse, axée sur un vase minuscule à bout d'horizon. Oui, ce jardin provincial avait grand air, avec cependant quelque chose d'inutile et de désaffecté, depuis que ses derniers propriétaires l'ont quitté, au puéril profit des demoiselles duxbourgeoises.

M'étant retourné, du bord de l'étang, le château m'apparut entier, d'une dimension considérable, et soudain morose quand même, malgré les vives teintes d'or dont le couchant revêtait la plus haute partie de sa façade et son toit de pourpre caillée, et le gra-

cieux encadrement de stuc qui s'arrondissait aux six lucarnes entre colonnes du fronton. Les fenêtres étaient fermées sous leurs grilles. Vides, les longues terrasses rectilignes, aux balustres de pierre noircie. Sans emploi, les escaliers fantasques aux révolutions contrariées, où ne monte et d'où ne descend plus personne... Mais au pied de la dernière rampe, sous une loggia à coquille, un groupe, de loin décoratif, m'a attiré ; de près, hautement symbolique. On y voit figurer, dans le style ampoulé de Bernin, un vieillard chauve, nu, barbu et garni de puissantes ailes, qui porte dans ses bras une belle personne, nue aussi, toute en pleurs et qui se débat — tandis qu'un Amour grassouillet, impuissant devant ce spectacle, se lamente inutilement. Il y a cette légende, inscrite en français, sur le socle : « *Le Temps enlève la Beauté.* » Est-ce Casanova qui a suggéré au comte de Waldstein, son maître, la commande ou l'acquisition de ce groupe moral et philosophique, et rédigé ce calembour? L'allégorie convient à merveille en ce lieu, où l'ancien aventurier a dû plus d'une fois venir la contempler et se dire que c'était bien vrai, à voir ce que les années avaient fait de ses amours, de sa jeunesse et de sa force.

J'ai cherché, naturellement, la tombe du vieux fou, qui mourut à Dux. Elle est perdue. C'est tout juste si, à l'autre bout de la ville, on me montre, dédiée à Sainte-Barbara, une chapelle jésuite, autour de

laquelle autrefois était disposé le cimetière. Casanova y fut enseveli, sans pompe et sans monument. Accrochée au mur extérieur de la chapelle, la plaque qui porte son nom, suivi de deux dates, entre une croix et deux branches de laurier croisées, n'est certainement pas de l'époque, mais elle fait tourner la tête aux passants. Même pour ceux qui n'ont pas ouvert les *Mémoires*, le bonhomme a laissé un nom dans le pays. — Où donc ai-je lu cette histoire, que par les nuits sans lune, les femmes attardées dans ce cimetière sentaient leurs jupes, au passage, accrochées par les grilles de fer d'une tombe à moitié perdue sous les herbes? Comme si à l'heure sinistre de l'orfraie et de l'engoulevent, une main décharnée mais toujours amoureuse, sortait de terre à leur approche, et cherchait à saisir encore les vivantes proies du désir!

J'étais entré dans un café pour me rafraîchir, et en attendant l'heure du train, je notais dans mon calepin mes impressions de la journée, quand un quidam que je n'avais pas entendu arriver, et qui était venu s'asseoir, sur la même banquette, à la plus proche table de la mienne, voyant que je portais machinalement les yeux de son côté, me salua, me fit un sourire très aimable, comme à une vieille connaissance, et, m'adressant aussitôt la parole, les deux mains écartées en signe d'évidence :

— Eh bien! monsieur le casanoviste, n'avais-je

pas raison de vous déconseiller de venir à Dux? Je vous avais bien dit qu'il n'y avait rien d'intéressant. Je suis sûr que vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez!

— Ma foi, répondis-je en reconnaissant le Balte de la librairie, qui m'avait paru si vexé, l'autre jour, de ce que j'eusse découvert, cinq minutes avant lui, la précieuse *Fuite des Plombs* — ma foi, je ne cherche rien du tout, et je suis tout de même très content d'avoir vu la maison du comte de Waldstein, même s'il n'y a plus rien dedans. Ces lieux parlent, et le pèlerinage est joli.

— Cela n'empêche, monsieur le casanoviste, reprit-il, qu'au lieu de visiter l'église, quoiqu'elle soit d'un très bon modèle de baroque rustique, et de faire le tour du château, et de vous promener dans le parc, et de porter vos dévotions à Sainte-Barbara, vous auriez été plus heureux de passer une petite heure, ou même deux, dans la bibliothèque, si les archives étaient toujours là. Malheureusement, elles n'y sont plus.

— Mais où sont-elles?

— Je vous serais fort obligé, cher monsieur, si vous pouviez me le dire?

Il me considérait, l'œil plissé derrière ses lunettes, avec un petit air fin qui me donna tout de suite à penser que ce gros homme en savait certainement plus qu'il ne voulait en convenir. Et qu'il en savait

certainement plus que moi, en sorte que je ne risquais rien à pousser la conversation. — Je fis apporter de la bière. L'homme se rapprocha, et s'étant levé, claquant les talons, il crut devoir se présenter :

— Doktor Rudo Swervagius, professeur d'art baroque et bibliothécaire à l'Université de Kaunas.

Je lui dis mon nom, il m'interrompit, le connaissant déjà, et mes travaux, et le genre de mes occupations habituelles. Il savait aussi très exactement ce que j'avais fait, au cours de mon après-midi, en mes promenades duxbourgeoises. Je me sentis flatté de l'intéresser si vivement. Les présentations étant donc faites, nous nous mîmes à causer — de Casanova, naturellement. Il possédait bien le sujet, de la façon la plus scientifique, à l'allemande. Il devait avoir un système de fiches très complet sur le personnage. — Comme il est absolument impossible à deux amateurs de Casanova de s'entretenir cinq minutes du Chevalier sans aborder la question fondamentale du manuscrit, il nous fallut parler du manuscrit. Mais je crois que ce fut moi qui le premier posai la question. Et je vis l'œil du professeur Swervagius flamboyer à travers ses verres. — Ma première question fut au sujet de ces deux chapitres inédits, retrouvés à Dux, et publiés par Raoul Vèze dans l'édition de la Sirène. Le document étant ainsi devenu public, il n'y avait aucune raison de ne pas l'évoquer, ce n'était un mystère pour personne. Je fis part au professeur Swervagius de ma conjecture.

Le brouillon des deux chapitres retrouvés aux archives de Dux, après y avoir dormi plus d'un siècle et demi, ouvre la porte à une hypothèse élémentaire. Ils fournissent la preuve évidente qu'il y a eu un autre manuscrit, un premier état des *Mémoires*, dont ils figurent une partie détournée, et que ce manuscrit n'a rien de commun avec la copie au net de Brockhaus, — si d'ailleurs elle existe encore, car personne ne l'a jamais vue. Donc, il faut peut-être chercher dans ce qui reste des archives de Dux...

Le professeur Swervagius sourit, d'un air de satisfaction manifeste, impliquant un prochain triomphe. Ayant bu une longue lampée de l'excellente bière de Pilsen, il secoua la tête plusieurs fois, d'une manière négative :

— Mon cher monsieur, affirma-t-il, permettez-moi de vous dire que vous faites fausse route. Vous êtes, comme tous les Français, un sceptique, un monsieur qui doute de tout. Le manuscrit, le *seul* manuscrit des *Mémoires* de Casanova de Seingalt existe toujours. Il n'y en a qu'un. Il est conservé dans un coffre-fort de la librairie Brockhaus, à Leipzig.

Il me regarda, et il ajouta sans me quitter des yeux :

— Je l'ai vu.

— Alors, dis-je, en faisant mine de me lever, toute affaire cessante, alors, dis-je, dans ce cas, je vais à Leipzig.

— Ce serait tout à fait inutile, dit Swervagius. Les Brockhaus n'ont pas abandonné leur projet d'édition définitive. Ils ne vous communiqueront certainement pas le manuscrit.

J'allais dire : « Vous voyez bien! » — Mais l'excellent professeur balte me parut si résolument enfoncé dans son orthodoxie brockhausienne, que je jugeai bien inutile de poursuivre. D'ailleurs, qu'il y ait encore réellement, ou qu'il n'y ait pas de manuscrit de Casanova chez Brockhaus, cela n'empêche nullement qu'il puisse en exister un autre. Je le dis à Swervagius; et l'idée me vint qu'en dépit du ton péremptoire qu'il donnait à ses dénégations, il était peut-être, à part lui, aussi convaincu que moi de l'existence de cet autre manuscrit, et de l'intérêt qu'on aurait à le retrouver. — J'aime bien les gens convaincus, mais je n'aime pas qu'on ajoute à la conviction, toujours légitime, l'air du mystère et de la supériorité. Si bien que je me mis à rire, et sans dévoiler plus explicitement les dessous de ma réflexion, je lui dis :

— Mais alors, que faites-vous à Dux?

Il me répondit, sans paraître du tout décontenancé :

— Je pourrais vous demander aussi : Qu'y êtes-vous venu faire vous-même? Mais vous me répondriez probablement : Je me promène. Supposons donc tout simplement, mon cher monsieur, que je me promène, moi aussi. D'ailleurs, je crois me souvenir que je vous ai déjà parlé, lorsque j'ai eu l'honneur de faire votre

connaissance, l'autre jour, le jour où vous avez eu cette chance inouïe, avec votre *Histoire de ma fuite*, d'un important travail que j'ai entrepris sur les divers séjours de Casanova en Bohême. Ce n'est, à vrai dire, que ma thèse complémentaire à mon ouvrage capital, dont je crois vous avoir aussi parlé, sur *les Influences manuélines dans l'art baroque en Europe centrale*. Mais c'est Casanova qui m'intéresse le plus en ce moment. Et il est fort naturel, vous en conviendrez, monsieur le casanoviste, qu'un casanoviste vienne voir Dux...

— Comme moi, dis-je.

— Comme vous, fit-il en s'inclinant.

Et il ajouta aussitôt, comme pour prévenir une objection :

— D'ailleurs, vous avez pu vous en persuader vous-même. Dux n'est intéressant que pour la curiosité du décor. Puisque les archives n'y sont plus...

— Elles y ont été, et ce château a peut-être encore des recoins...

— M. Bernhard Marr a publié son inventaire. Il n'a rien trouvé en fait de *Mémoires*...

— Excepté les deux chapitres en brouillon... Mais à propos de M. Bernhard Marr, il doit bien savoir ce qu'elles sont devenues, ces archives. Vous n'allez pas me dire que vous ignorez l'existence de M. Bernhard Marr, et que préparant un *Casanova en Bohême*, vous ne vous êtes pas mis en communication avec lui?

Ce serait un défaut de méthode surprenant de la part d'un savant professeur, comme vous, M. Swervagius, bibliothécaire en outre, comme vous, de l'Université de Kaunas. D'autant que bibliothécaires tous les deux, M. Bernhard Marr est votre collègue. Et on ne se refuse jamais rien, entre collègues.

— Pensez-vous, dit avec une tristesse sincère Swervagius, pensez-vous que si M. Marr, contre toute vraisemblance, avait connaissance d'un document aussi prodigieux qu'un manuscrit autographe inédit de Casanova, il le communiquerait d'une manière bénévole à ses collègues? Monsieur le casanoviste français, permettez-moi encore de vous le dire : c'est une supposition insensée. *Unsinnig, absolutlich unsinnig!*

Le professeur Swervagius saisit brusquement sa chope vide dans son poing fermé, et il se mit à la brandir avec la véhémence de l'homme des cavernes, un caillou dans sa forte patte, pour la défense de son quartier d'ours ou de bison :

— Moi, monsieur, si j'avais... dans ma possession... un manuscrit de Casanova... je... je ne sais pas ce que... je...

Il était fort rouge, l'œil injecté, le bourrelet de sa nuque empourpré. Il me vit sourire. Il se calma subitement. — Dans sa gesticulation, il avait bousculé la table devant moi. Mon carnet était tombé à terre. Le docteur Rudo Swervagius le ramassa, en s'excu-

sant beaucoup de sa maladresse... J'avais encore un peu de temps avant l'heure d'aller à la gare. M. Swervagius voulut me rendre la politesse et demanda de la bière à son tour. Nous reprîmes la conversation, toujours sur Casanova, mais sur un autre thème, moins excitant que le manuscrit. Il s'agissait de savoir si la tombe de l'aventurier, à Sainte-Barbara, était réellement perdue, ou si l'on pouvait en repérer l'emplacement... Mais il y avait lieu de penser que le cimetière avait été plusieurs fois remanié, au cours du dernier siècle, et que les anciens ossements ont dû être réinhumés pêle-mêle, dans une tombe commune, en sorte que...

Ici, le docteur Swervagius se leva précipitamment, me pria de vouloir bien veiller un instant sur sa volumineuse serviette, et gagna le fond de la salle. Il revint, dans le temps normal, avec le sourire d'un homme satisfait. Il se rassit, avec un bon rire — et crut de son devoir de s'excuser, pour m'avoir faussé compagnie, par un propos confidentiel :

— *Ich glaube ich hatte etwas zu viel Bier getrunken.*

Je me disposais à partir, et j'allais prendre congé du bibliothécaire de Kaunas. Il se leva aussi, voulut à toute force m'aider à enfiler mon pardessus. Il était devenu très aimable.

— Si vous consentez, me dit-il, j'aurai l'honneur de vous accompagner à la gare...

— Vous voulez être bien sûr que je suis parti?

Il se mit à rire, avec une grosse bonhomie.

— Ces messieurs français, toujours gouailleurs! — Oh! mais ceci est peut-être à vous?

Il s'était baissé, pour ramasser sous la banquette un papier qu'il me tendit. J'y donnai rapidement un coup d'œil, et m'exclamai. C'était le billet ramassé à l'église Saint-Jacques, à Prague — celui de la dame au crayon. Je l'avais tout à fait oublié, il avait dû glisser de mon carnet, quand celui-ci était tombé sous la table, par l'effet des gesticulations du Swervagius. Je le remis distraitement dans ma poche. — J'ai toujours beaucoup de paperasses dans mes poches. — M. Swervagius m'accompagna jusqu'à la gare, en m'entretenant de considérations fort avisées sur le baroque. En passant devant une boîte aux lettres, il y jeta une enveloppe.

— C'est pour ma collection de timbres-poste. C'est une lettre que je me suis écrite à moi-même, pour avoir le cachet de Dux. J'ai aussi une très belle collection de timbres-poste.

Nous nous quittâmes, le train venait d'être annoncé. Swervagius me serra cordialement la main, s'inclina beaucoup.

— Bonne chance! lui dis-je gaiement. Et si vous retrouvez le manuscrit, prévenez-moi, pour que je ne perde pas mon temps à le chercher!

— *Ach!* fit-il, mais il n'y a pas deux manuscrits! Le seul manuscrit est à Leipzig.

— Bonne chance tout de même! lui criai-je en montant dans le train.

Le professeur Swervagius hochait la tête, sur le quai, d'un air consentant, affectueux et vaincu. Il avait l'air de dire :

— Vraiment, cette légèreté française est inimitable! Ces Français sont irrésistibles!

VII

LE DIPLOMATE
DEUX RENDEZ-VOUS PRIS

La première chose que j'aie apprise en revenant à Prague, c'est que les archives de Dux — ce n'est un secret pour personne, et l'honorable M. Swervagius s'est fichu de moi — ont été transportées dans un autre château des Waldstein, à Hirschfelde, en Silésie. — La seconde, c'est que M. Bernhard Marr est absent. Je lui écris donc, avec prière de faire suivre, pour lui dire l'extrême plaisir que j'aurais à le connaître, et lui demander le service de m'introduire auprès de l'héritier de Waldstein, afin de visiter ses archives casanoviennes, si à mon regret M. Marr ne pouvait m'en faire lui-même les honneurs. — M. Marr m'a répondu par courrier, de la façon la plus obligeante, qu'il est en ce moment à Bratislava, où il a trouvé du nouveau sur l'auteur des *Mémoires*, — tiens! tiens! — et qu'il espère bien pouvoir se mettre à ma disposition, si je prolonge jusqu'à son retour

mon séjour en Tchécoslovaquie. Tout va donc bien de ce côté.

Cela fait, j'ai accompli quelques intéressantes promenades à travers Prague. Je suis monté à Strahov, voir le monastère des Prémontrés. Ravissant exemplaire de baroque riche, avec sa chapelle de grand style et ses bibliothèques amusantes où triomphe le stuc, dans sa plus libre et folle exubérance d'encadrements, de rinceaux, de fleurs, de trophées, de guirlandes, sous des plafonds peints, entre les boiseries et les colonnades, au milieu des livres et des manuscrits, des globes célestes et terrestres, et de la plus divertissante collection d'appareils optiques. — Cependant, on voit d'aussi belles collections, d'aussi beaux jeux de glace, d'aussi beaux stucs au Clementinum, par exemple, et en fait de décoration et de rocaille, le palais Wallenstein et le palais Lobkhovice sont peut-être plus surprenants encore. Mais ce qu'il y a de plus admirable, chez ces Prémontrés, et même dans tout Prague, c'est la vue de Prague elle-même, contemplée du haut des jardins de l'abbaye. Et le panorama vaut bien un croquis.

Dominés à gauche par les superstructures imposantes du Château Royal et de la cathédrale Saint-Guy, appuyés à droite sur les pentes de la colline Saint-Laurent, les jardins de Strahov descendent en vergers de pêchers et d'abricotiers, qui doivent être jolis au printemps, vers la partie basse du « Petit

côté ». Au delà des champs de fruitiers, la vieille ville développe au loin, parmi les touffes de verdure de ses parcs, à peine roussis par l'automne, l'inextricable enchevêtrement de ses toits de tuiles mordorées; et le fleuve d'argent, qui forme la charnière du paysage, déploie ses tranquilles courbes autour de ses îles feuillues, vertes encore. Voici de nouveau le pont Charles et ses statues mouvementées, flanqué en amont d'énormes herses de madriers qui le protègent, au fort de l'hiver, contre le heurt des glaces dangereuses que le courant charrie avec violence. Puis, sur la rive adverse, c'est la vaste étalée de la « Rome du nord », dans la glorieuse vapeur bleuâtre et dorée du couchant, les longues façades brunes ou ocrées de ses monuments surlignant les quais; et la mer de toits ondulés de pourpre sombre, hérissée de frontons, de clochers, de dômes, de flèches et de campaniles, entre les coupoles bulbeuses de cuivre verdi ou rutilant sous leurs revêtements de métal passé au minium. Ah! que ne suis-je donc peintre — et quel triste outil que le crayon; et que la page blanche de mon carnet me paraît terne, quand il s'agit à tout instant d'exprimer ou de fixer dans mon souvenir la magie merveilleuse et le jeu des couleurs, la folle fantaisie des lignes, des masses et des formes! Quelle immédiate joie, pour l'œil, de ces hauteurs, que cette couleur bien cuite et comme croustillante des toitures, où chantent çà et là l'éclat vif d'une tuile neuve, et le ton fané des crépis qui

teignent les murs, dans cette symphonie exquise des nuances, où le roux domine, et la feuille morte! Plus encore que le regard, à la contemplation de ce sublime paysage urbain, c'est l'esprit qui est le plus content, pour la majestueuse impression d'équilibre, de puissance, de stabilité que procure la perspective, comme ici, d'une ville robuste et largement assise dans un décor bien distribué et vu de haut!

Je suis descendu vers le fleuve, au hasard des petites rues, ravi de ces vieilles maisons pragoises, dont chacune élève au ciel un amusant fronton de forme différente, étagé en gradins ou triangulaire, à coupoles jumelées en bulbe, couronné de trophées, de pignons ou de pots à feu, flanqué de puissantes consoles ou de légères volutes. Les façades, décorées de stucs capricieux entre leurs élégants balcons de ferronnerie, sont revêtues de badigeons fanés, vert lavé, gris bleu, vieille rose, et percées de doubles fenêtres à petits carreaux, sertis dans des boiseries blanches. Et tout cet enchevêtrement de styles : le gothique aérien de Saint-Guy, le roman de la chapelle Saint-Georges, le XVIII[e] Marie-Thérèse du Château Royal aux grandes salles autrichiennes blanc et or, le classique du palais Czernin, le noir et baroque palais Wallenstein avec sa loggia à l'italienne et ses ruisselantes grottes de rocaille, le berninesque hôtel Clam Gallas, dont un couple haletant d'athlètes supporte au-dessus

de son porche un balcon de pierre écrasant! Et cet autre, dont j'oublie le nom, ou un cerf tout empanaché de ses bois, plus grand que nature, semble escalader le portique... Je suis entré dans les églises — j'ai revu le Tyn, Saint-Nicolas et Saint-Jacques encore, vide cette fois d'émouvante étrangère, mais toujours menant au milieu de ses polychromies extravagantes, le même ballet de saintes ravies, de martyres extasiées, d'angelots peints et cabriolant, d'évêques crossés et mitrés, acrobatiques sur leurs socles et dansants sur leurs piédestaux.

Cependant, en fait de baroque, rien ne vaut, pour la perfection dans le mauvais goût et la loufoquerie délicieuse, le petit cloître et la minuscule chapelle de Notre-Dame de Lorette : vraie volière d'anges rebondis, voltigeant sur les nuages peints et les perspectives en trompe-l'œil des autels, de chérubins cul par-dessus tête, raclant du violon ou soufflant du flûteau, se lutinant ou portant l'emblème de quelque martyre célèbre. J'en ai vu un, tout réjoui, qui présentait dans une assiette, comme une pêche Melba, les seins coupés de sainte Agathe. Autre mystère, au même lieu : que signifie cette femme à barbe, en robe blanche, grandeur nature et mise en croix — sainte Barbe de cirque Barnum dans une chapelle rococo? * L'art a quelquefois la permission d'être fou.

* Renseignement pris, il s'agit d'une sainte Wilgeforte, de

J'aime mieux Phidias, assurément, que ces sulpiceries de l'autre siècle; mais je demande, étant en vacances, la liberté de me plaire aussi à cela. Il y a un mauvais goût qui touche à un tel degré de perfection qu'il peut en être délicieux — comme on parle d'une douleur exquise pour désigner en physiologie celle qui ne peut absolument pas se supporter.

Dans cette cité catholique, aux mille églises, moins faites pour la prière que pour la distraction, l'endroit le plus religieux, c'est encore, au cœur de la ville, le cimetière juif. Tout ce qui reste de l'ancien ghetto. Il y a une synagogue extraordinaire, d'ordre gothique, construite au XIIIe siècle, pour la communauté juive, par un bâtisseur de cathédrales, Pierre le Parleur. Habile homme qui, pour ne pas introduire la croix dans un temple hébraïque, ajouta à l'entre-croisement des voussures une cinquième arête, superfétatoire et ne supportant rien. — Le cimetière juif — Beet Chagim — se trouve à deux pas, fort émouvant, dans un jardin d'épais feuillage où l'on n'entend plus d'autre lamentation que le pépiement des oiseaux, heureux de ce nid de verdure au cœur d'une ville de pierre. Les tombes historiées, gravées d'inscriptions talmudiques, portant le nom ciselé du défunt et sa

son vivant belle et chaste fille, objet de l'assiduité des barbares. Pour mieux protéger sa vertu, Dieu lui fit pousser une barbe, destinée à décourager ses admirateurs. De dépit, ils la crucifièrent.

traduction figurée par l'image d'un lion, d'un renard, d'un loup, d'une truelle ou d'un ciseau, selon le mort qui gît sous ces pierres dressées comme dans un cimetière d'Orient, et qui s'appelait Lœwe, Fuchs, Wolf, Schneider ou Bauer. Innombrables, ces tombes respectées, serrées, pressées l'une contre l'autre, recouvrant plusieurs couches de morts superposés, faute de place, depuis dix siècles; toutes entretenues, et l'objet d'un culte. J'y ai noté celle d'un rabbin miraculeux rendu à la terre il y a quatre cents ans, mais bien achalandée encore, à en juger par le nombre des petits cailloux votifs pieusement posés sur la dalle, et l'accumulation des billets glissés dans la tombe par une fente, pour obtenir de l'intercesseur la guérison des maladies. Un fidèle, immobile et chapeau en tête, récitait, auprès, sa prière, quand j'y passai. Le type même du croyant. J'ai pensé à notre Barrès, en visitant ce cimetière encombré de Beet Chagim. Il eût aimé ce lieu d'espérance et de foi, enfoui sous ce feuillage enchevêtré et bruissant d'oiseaux, ce coin séculaire de paix, au cœur d'une grande cité libérale à toutes les croyances, où les morts continuent d'agir. Beet Chagim : la maison de la vie.

Ces moments d'heureuse et de flâneuse rêverie donnés à mon goût de la solitude en voyage, je suis revenu dans le siècle, et j'ai téléphoné au Diplomate. Il m'a appris diverses choses. Entre autres, que nous

allions chasser la semaine prochaine en Bohême du Sud, que les mouflons se confirmaient chez l'archevêque d'Olomucz, et que dans l'intervalle, après ma conférence à Bratislava, le comte Ricolfi se ferait un plaisir de me recevoir dans son domaine des Karpathes, avec mon fusil, pour tirer quelque grosse bête. Mais surtout l'excellent Saint-Elme m'a appris ce que c'est qu'un diplomate en action; et l'espèce n'en manque pas, en ce moment, à Prague, où tout le monde intrigue, se remue et veut jouer un rôle.

Jamais Genève, aux plus beaux temps de la Société des Nations, n'a offert un plus pathétique spectacle aux curieux de complications, de combinaisons, de manœuvres. A Genève, la question était de savoir comment on s'arrangerait pour vivre en paix. A Prague, ce n'est que de guerre qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si l'Allemagne mettra la Tchécoslovaquie dans sa poche, comme elle a fait de la pauvre Autriche. Si l'Angleterre le tolérera. Si la France fera la guerre à l'Allemagne pour sauver les Tchèques, ses amis. Si la Russie s'en mêlera, si la Pologne, si la Yougoslavie, si la Roumanie... et la Hongrie? — Il y a les Allemands des Sudètes qui veulent leur autonomie. Il y a les Slovaques irrédents, les Subcarpathiques unitaires, les minorités de tout poil et de tout langage, la mission anglaise et l'observateur américain, le Russe expectant, le groupe parlementaire français en voyage : un croisement perpétuel de curieux et

de touristes, chacun avec sa conviction, son tuyau, sa curiosité, son remède — tous les *Il-n'y-a-qu'à* et tous les *Voilà-dix-ans-que-je-le-dis* des deux mondes — sans compter beaucoup de promeneurs sans opinion apparente, venus pour voir et se renseigner... Il y a les Tchèques enfin, résolus, décidés à ne rien savoir de ce qui menace de réduire leur indépendance et d'attenter à leur sentiment national...

Au milieu de quoi, il y a Philippe de Saint-Elme, ôtant, remettant son monocle. Saint-Elme, son léger strabisme, sa façon délicate de porter la tête, un peu en arrière, un peu de biais, ses hennissements silencieux, ses dénégations nasales (« n'... n'... n'... »), ses mutismes lourds et pénétrés, ses mouvements de sourcils dans les occasions d'accablement *où-l'on-ne-peut-pas-en-dire-plus* — ses petits rires de gorge, quand ils ne peuvent rien signifier, ses mains en l'air à tout propos, en signe d'évidence, — « naturellement! », — ses vêtements de bonne coupe, à toute heure merveilleusement appropriés aux circonstances (tweeds, cheviotte croisée, jaquette ou smoking). Bref, Saint-Elme, Saint-Elme, Saint-Elme, unique en ses aspects divers, que Marcel Proust appelait « mon cher enfant »; qui appelle à son tour les grandes dames par leur petit nom (Anna, Pata, Marie, Kiki ou Maricote); qui sait très bien utiliser une demi-douzaine d'anecdotes, de préférence anglaises, et spécialement « bumbury ». L'important, le naïf,

le discret, le prudent et l'inénarrable Saint-Elme — diplomate baroque lui aussi, et du style le plus chantourné, on ne peut pas plus « quai d'Orsay »; qui a toujours l'air, dans la vie, de marcher sur des œufs et de se promener en portant des bombes armées, prêtes à exploser dans ses poches. D'une maîtrise parfaite de soi, au point d'avoir un jour, sans broncher, avalé son monocle tombé dans sa purée de pommes de terre, alors qu'il dînait avec une archiduchesse (on l'a su par l'archiduchesse). — Héroïque, il n'eut l'air de rien. — Au reste, serviable et gentil, et tout à fait « mon cher enfant » à la condition qu'il n'y ait pas un Monsieur de Ceci, une Madame de Cela, une notabilité anglaise, Eden ou Wells, dans le plus restreint périmètre, auquel cas — « n'... n'... n'... » — il devient puant et cesse aussitôt de vous voir, comme si vous étiez fait de verre.

J'ai donc vu Philippe de Saint-Elme. Il était dans un de ses bons jours — toujours très mystérieux, c'est certain, mais avec moi sans méfiance, car il m'a classé dans la catégorie des maniaques et des rêveurs inoffensifs. Mes recherches sur Casanova, par exemple, ont le don de le divertir; il ne s'intéresse, en fait de lecture, qu'à la littérature sans ponctuation, à Claudel, à Joyce et à Saint-John Perse. J'ai cependant essayé de savoir un peu de lui ce qui se passe, dans cet imbroglio tchécoslovaque. Saint-Elme doit être renseigné.

— Où en est-on?

Rien ne paraît jamais plus choquant à Saint-Elme qu'une interrogation directe. C'est chaque fois comme si on lui prenait quelque chose dans la poche. Un point d'interrogation au bout d'une phrase lui fait toujours l'effet d'une pince monseigneur à crocheter les coffres-forts. — Ma question lui parut donc de mauvais goût, et il eut en la recevant un véritable haut-le-corps diplomatique.

— Voyons, mon cher, me dit-il, vous comprenez bien, je suis tenu à une extrême réserve — d'autant plus qu'avec cette manie que les gens ont de fourrer leur nez partout, la diplomatie devient un art très difficile. Ces journalistes notamment sont intolérables. Croyez-vous? Ce qui se passe à Prague même, c'est toujours par les journaux français que nous l'apprenons à la légation, vingt-quatre heures après tout le monde... C'est inconcevable! Mais, au fait, personne ne sait rien. Il n'y a pas trois personnes en France, excepté Pertinax et Mme Tabouis, qui sachent seulement où se trouve la Tchécoslovaquie.

Il se prit à sourire finement, me regarda de biais, la tête un peu rejetée en arrière. C'est chez lui un signe d'anecdote, ou de plaisanterie.

— Que voulez-vous que l'on fasse comprendre à des gens qui croient que Skoda est une eau gazeuse, que le mouflon est un oiseau, et la Moldavie une rivière, et qui prennent les Sudètes pour des nazis!

J'espère ne pas vous l'apprendre : les Sudètes, ce sont des montagnes.

Et le Diplomate de rire, comme il sait le faire, sans bruit, en expulsant l'air de sa gorge. — Voilà la spécialité de Saint-Elme : c'est un homme qui excelle à ne jamais faire aucun bruit. Il en est fier. Pour lui, tout le secret du métier est là. — La première vertu d'un diplomate, a-t-il l'habitude de dire (il est volontiers sentencieux), consiste à savoir entrer dans un bureau ou dans un salon sans qu'on l'ait seulement entendu ouvrir la porte et la refermer derrière lui.

— Vous me demandiez, je crois, où l'on en est? Je ne puis vous dire qu'un mot, de nature à vous rassurer : on cause.

« On cause », dans la bouche de Saint-Elme, cela dit tout. Tant que l'on cause, entre diplomates, tout va bien. Il n'y a plus rien à dire; il n'y a qu'à laisser causer les spécialistes. — Quand on aura fini de causer, de deux choses l'une : ou les affaires seront arrangées, et on continuera à causer d'un autre sujet, ou les affaires ne seront pas arrangées, et la parole sera au canon, ce qui n'empêchera pas de causer encore dans toutes les chancelleries, pour essayer de le faire taire. Tout cela me paraît d'une logique parfaite. En attendant, M. de Saint-Elme voudrait profiter du moment de détente que je lui procure — et :

— Si nous parlions un peu d'autre chose, voulez-vous?

Je n'ai pas grande chance de le faire participer à mes préoccupations casanoviennes.

— Comment pouvez-vous vous intéresser à ce drôle? D'abord, les *Mémoires*, c'est archiconnu. Et puis, entre nous, est-ce que vous ne trouvez pas un peu surfait, un peu gros, cet homme à femmes, et ses succès à toutes mains, et ses perpétuelles histoires de filles troussées?

Je n'essaie pas de convaincre M. de Saint-Elme. Je n'ai pas de goût pour le prosélytisme, et si je lis un livre qui m'amuse, il m'est assez indifférent d'obliger les autres à s'y amuser à leur tour. Chacun est libre. Cependant, il me semble savoir pourquoi, au fond, M. de Saint-Elme n'a pas de curiosité pour Casanova. C'est que Casanova aimait les femmes — et je soupçonne le Diplomate d'être un tant soit peu pédéraste. Oh! pédéraste est peut-être un bien grand mot, pour un garçon si discret et si distingué. Il y a une façon de dire les choses tout à trac et comme elles sont qui ne lui convient nullement. — Mettons donc qu'il est seulement uraniste, c'est une nuance. Et tout est nuance, avec Saint-Elme. Mais j'ai idée que si je lui annonçais que je viens de découvrir la véritable filiation de Gaspard Hauser, ou de mettre la main sur les Mémoires authentiques de M. de Charlus, ou sur un paquet de lettres intimes de Saint-Loup, au lieu des manuscrits autographes de mon Chevalier, M. de Saint-Elme serait infiniment plus intéressé. —

Je le vois même, à ce propos : — « Ah! vraiment... M. de Charlus... ou Saint-Loup — a laissé des papiers?... Mais comme c'est curieux!... Et Gaspard Hauser serait un fils de Napoléon et de la princesse Stéphanie?... N'... n'... n'... » Et il renverserait un peu la tête, de côté, d'un air de rêverie et de méditation, voilée de nonchalance. Toutefois, n'étant pas informé plus exactement de ces choses, je me rabats sur Marcel Proust, dont je sais que Saint-Elme a des lettres, le « cher enfant » ayant beaucoup connu l'ami de Swann et des Guermantes, avant la gloire, avant tout le monde, naturellement. Il a lu *la Prisonnière* en manuscrit, il sait très sûrement qui est Albertine. Par malheur, dès qu'on le pousse un peu sur ce sujet, il devient assez réticent, et reprend son air de mystère. — « C'est très complexe, vous savez... ces questions de transfert, de refoulement... » — Je refoule ma curiosité, et tente un transfert :

— Et vos lettres de Proust, enfin, vous décidez-vous à les publier?

— Oui, j'y songe... La *N. R. F.* m'a fait des propositions... Mais enfin, cher ami, ce besoin qu'ont les gens de publier leurs papiers intimes... C'est inconcevable, ne trouvez-vous pas?... Le cher Marcel avait beaucoup de confiance en moi, il me disait tout... Vous entendez bien mon scrupule...

Je l'entends très parfaitement. Nouveau transfert, où il est successivement question d'André Gide,

retour de Russie — (« Position absurde... n'... n'... n'... J'aimais mieux les *Lettres à Angèle*, ou *Paludes* : « *J'écris Paludes...* ») — de Levet, de Léon-Paul Fargue, de Kafka, des derniers *Rhumbs* de Valéry. — Il y aura un mot aussi pour Stendhal, qui de tous les écrivains du siècle dernier, a seul trouvé grâce aux yeux de ce difficile moderniste. Mais le sujet déjà est un peu usé. Il y a tant de monde à présent autour de Stendhal. — « Mon cher, cela devient impossible. Ce n'est plus une chapelle, c'est une cathédrale!... » Ou bien : « Aldous Huxley a écrit un très joli roman qui n'est pas encore traduit. Je l'ai lu en anglais. Vous ne lisez pas l'anglais? Quel dommage! Pour moi, je ne peux pas lire un ouvrage étranger dans une traduction. Cela devient si différent de l'original... » — Saint-Elme a rencontré Giraudoux à Bucarest, il y a peu. Il m'en donne les meilleures nouvelles, puis s'esclaffe, sans bruit, — se rencogne, me regarde encore de travers, m'ayant mis dans son champ de vue toujours un peu délicat à accommoder. Anecdote? Anecdote. — « Je ne sais pas si je vous ai dit un joli mot de Philippe (c'est Philippe Berthelot qu'il veut dire) : — « J'aime mieux la façon ingénieuse dont notre Giraudoux rate ses légères hirondelles que celle dont Morand tue à tous coups ses gros pigeons. » — C'est drôle, n'est-ce pas? N'... n'... » C'est drôle, en effet, et je ris. Je ris un peu plus longtemps que ne s'y attendait le Diplomate. Il s'étonne, lève le sourcil,

laisse tomber son monocle (depuis le dîner avec l'archiduchesse, il le porte au bout d'un cordon) — le remet — et partage courtoisement mon hilarité. — Je ne peux pas lui dire, décemment, pourquoi je ris. C'est qu'il me revient à moi aussi une anecdote. — Philippe de Saint-Elme a été marié. On se trompe parfois. Et Philippe de Saint-Elme a été aussi trompé par sa femme. Il l'a su. Sa femme le trompait avec un de ses amis les plus chers. « C'est inconcevable... » L'apprenant, Saint-Elme a eu devant témoins un mouvement superbe : — « Je vais aller gifler cet individu, » — et toute affaire cessante, il descendait déjà son escalier, puis s'arrêta pile — s'apercevant qu'il avait aux pieds des souliers jaunes. — « On ne peut pas aller souffleter quelqu'un en souliers jaunes. » — Même venant de chez Hellstern, évidemment. — Philippe de Saint-Elme est remonté mettre des chaussures noires et enfiler une jaquette; ce qui constitue en effet une tenue beaucoup plus correcte quand il s'agit de venger l'honneur outragé. Je dois dire que le suborneur de la vertu de Mme de Saint-Elme n'a rien perdu pour attendre, que la gifle a été donnée, et que Saint-Elme a reçu avec beaucoup de correction, par la suite, un bon coup d'épée dans l'avant-bras. — Saint-Elme est un garçon des plus scrupuleux sur le bon usage.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir? me demanda-t-il.

— Rien de précis encore, répondis-je.

— Voulez-vous rôder?

Va pour le rôdage... — Saint-Elme était d'humeur plaisante. Je le sentais prêt aux concessions; et en effet il m'en fit une, entourée de beaucoup de mystère. — « Le casanoviste sera content, » me dit-il. — Quoi? Saint-Elme aurait-il, lui aussi, trouvé une piste?

Le Diplomate est venu me prendre, sur le coup d'onze heures, à mon hôtel. Il avait dîné à l'ambassade d'Angleterre. La conversation s'était prolongée. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles : on cause toujours. Et dire qu'il y a des gens qui ne cessent pas d'annoncer, depuis vingt ans, qui vont répétant tous les jours : « Cette fois, ça y est; la guerre est pour demain... » Quand la guerre éclatera, ils finiront bien par triompher. « Là! je l'avais bien dit! Il y a vingt ans que je vous le disais! » Or comme on cause, il n'y a pas, ce soir, péril en la demeure, et nous avons la nuit devant nous, pour le rôdage. — « Le bonheur est au coin de la rue, » assure un philosophe de mes amis, que cette espérance, en voyage, empêche toujours d'aller se coucher à une heure raisonnable. Cet ami, illusionniste, se figure sans fin qu'il y a, au coin de la rue, au tournant, sur la première borne, une princesse qui l'attend, et qui va, sur la borne... « Eh! non, convient-il chaque fois : il y a bien une borne, mais pas de princesse; ou alors quelquefois une personne

qui vous... mais c'est rarement une princesse... » — *Rarement* me paraît admirable. Je le fais observer à mon ami. — « C'est qu'il ne faut pas fermer la porte à l'espérance et décourager le possible. » Voilà ce que j'appelle un optimiste. — Je ne fais point part de ce dialogue au diplomate uraniste, qui trouverait certainement ces propos vulgaires.

— Le casanoviste se prépare à être content, lui dis-je, comme s'arrêtait la voiture devant un établissement éclairé.

Saint-Elme me désigna de la main l'enseigne transparente, où je lus en effet ces mots, inscrits dans une guirlande de roses et de masques : *Au Casanova.* — On entendait du jazz à travers la porte. — Satisfait de sa plaisanterie, Philippe de Saint-Elme rit beaucoup, tandis que nous déposions nos chapeaux au vestiaire. Il riait encore en montant l'escalier. « Je vous ai promis une piste. » Cependant dès que nous accédâmes au dancing, il reprit aussitôt sa dignité de chez le bon faiseur, et cet air revêche particulier à un diplomate qui se dispose hypocritement à s'amuser et entre dans un lieu de plaisir.

Ce qui suit est sans intérêt. Nous bûmes d'excellente eau-de-vie de prunes, appelée en Bohême *slivovice*, et nous fîmes danser, pour passer le temps, de jolies entraîneuses à demi nues, allemandes, russes, polonaises, qui nous invitèrent à leur offrir des Lucky Strike et avec une complaisance infinie

s'employèrent à faire renouveler nos slivovices beaucoup plus qu'il n'était raison. — M. de Saint-Elme danse bien. Il y avait un bon orchestre. Vers une heure, comme je commençais à bâiller, apparut Glinka. C'est un journaliste tchèque, de grand cœur et de grand talent, ami de la France, fort au courant de toute chose et qui connaît le Mitropa comme sa poche. Excellent patriote, en outre, spirituel, ardent, plein d'allant, et ne se couchant jamais avant cinq heures du matin. Il m'aperçut, leva les bras, et vint s'asseoir à notre table. Je ne sais si c'était l'effet de la slivovice, ou pour quelque autre cause, mais Saint-Elme devint un peu raide. Signe chez lui de la défense professionnelle. Certes, il estime Glinka, mais Glinka lui fait toujours une peur horrible : car Glinka, d'abord est journaliste, et puis il ne se gêne en rien pour penser tout haut ce qu'il dit, s il ne dit pas toujours tout ce qu'il pense, ne disant que ce qu'il veut bien dire. On croit toujours qu'il va casser toutes les assiettes, et Saint-Elme a toujours, à côté de lui, l'air ennuyé et circonspect du monsieur qui va les payer.

D'ailleurs le pauvre garçon commença tout de suite à souffrir, et je le vis se hérisser devant Glinka, tout à fait comme pourrait le faire, à l'instant où il lappe son lait, un chat surpris par l'arrivée d'un gros chien affairé et joueur. Saint-Elme est évanescent, parle peu, ôte et remet trois fois son monocle avant d'opiner, pour se laisser le temps de la réflexion, regarde qu

est autour de lui avant que d'entr'ouvrir la bouche, et voit des écouteurs partout. Il mourra d'une maladie de cœur, épuisé par la contention qu'il se donne pour qu'on ne sache jamais ce qu'il pense. Glinka vient, s'installe, parle haut — non, plus exactement, il parle sur son timbre habituel comme si vous étiez avec lui dans son cabinet, comme s'il n'y avait point d'indiscrets autour de lui, jovial, robuste, bien vivant, avec autant de verve et d'énergie dans ses propos que dans ses articles quotidiens, les plus sûrs, les mieux informés, les plus fermes de tout ce qui s'imprime en ce moment en Europe Centrale. Je n'ai jamais vu de type si égal. En voilà un qui se moque bien qu'on sache ce qu'il pense! J'ai même idée qu'il ne lui est pas indifférent, tout au contraire, d'être quelquefois entendu de ceux auxquels il ne s'adresse pas directement, et d'être cru sur l'air qu'il a. — L'air qu'il avait, cette nuit-là, — où la situation, je le sus par la suite, était tendue — exprimait une tranquillité parfaite et ne dénotait en tout cas aucune espèce d'inquiétude. Mais je ne pouvais pas douter qu'il ne sût très exactement les choses. Toutefois, le connaissant bien, je ne doutais pas non plus que le lieu lui parût mal choisi pour y traiter confidentiellement des affaires publiques, et l'eût-il entrepris, j'aurais donné moi-même peu d'attention à ses confidences, attiré que je venais d'être par ce spectacle inattendu et stupéfiant, car j'avoue que je ne pensais pas à elle en ce

moment : la dame de Saint-Jacques, assise dans un groupe élégant, à quelques tables devant moi, et qui me regardait en souriant.

Non, décidément, ce n'est pas Jeannette, et je suis fou d'avoir pu un instant m'imaginer que cette inconnue, assez bizarrement retrouvée en plusieurs circonstances sur ma route, ces jours derniers, pouvait être — devenue une autre, transplantée dans un autre monde, après vingt ans — la gentille, facile et un peu insignifiante créature que j'avais autrefois aimée à Dijon! — C'est la même stature, peut-être, et ces yeux tachés de points d'or, et le geste nonchalant des mains aux doigts entre-croisés, où pose le menton, les coudes sur la table. — Mais ni la bouche, ni le nez... ah! diable, après tout, comment donc était la bouche de Jeannette, il y a vingt ans?...

— Vous ne buvez pas, dit Glinka. J'avais une meilleure opinion de vous.

La dame de Saint-Jacques souriait, et ce n'était pas à moi. Elle me regardait, ou plutôt regardait en face d'elle, et son regard passait sur moi, à travers moi, et elle ne me voyait aucunement. J'en eus le sentiment très net quand je la vis tourner la tête avec vivacité vers son voisin, qui lui disait sans doute des choses agréables, d'un peu près. C'était aux choses dites qu'elle souriait, les yeux dans le vague. Brusquement, son regard se posa sur moi, cette fois, ayant accroché mon image en passant; et, cette fois,

elle me regarda, étonnée de cette nouvelle rencontre, comme si elle me reconnaissait. J'imaginai sa réflexion sur le moment : « Ah! voilà le Français inconnu de Saint-Jacques, du *Balzenden*, etc... » — Car j'avais été repéré, sans nul doute, au coup d'œil amusé, sans plus, que je sentis s'arrêter sur moi.

— Une touche, murmura Glinka à mon oreille.(Il sait très exactement le français.)

— Qui est-ce?

— Je ne sais pas, dit le journaliste — mais je sais qui est à côté d'elle. C'est le ministre du Guatemala. Attention aux complications diplomatiques!

Saint-Elme avait mis son monocle. Il eut l'air de s'intéresser beaucoup à une exhibition de rumba qui se donnait juste à ce moment-là sur la piste — puis son regard se porta sur la table qui m'occupait. Et je le vis imperceptiblement marquer le coup. Ce garçon n'aime pas l'inattendu, décidément. Il ne connaissait pas la dame, et il m'en avisa par un léger haussement de sourcils qui lui fit tomber son carreau de l'orbite. Glinka paraissait égayé. — J'aurais donné beaucoup pour aller m'asseoir près de l'inconnue, et m'entretenir avec elle. — Elle se leva dans cet instant, pour danser avec l'un de ses compagnons. Ce n'était pas le poète que j'avais vu déjeuner avec elle, insensible à ses larmes, au *Balzenden*. Il ne figurait pas dans le groupe. Cette femme dansait bien. Elle était grande, et d'une élégance de bon aloi, avec je ne sais quoi d'un

peu excessif cependant : c'est une personne qui donne beaucoup d'attention à sa toilette et qui a, de toute évidence, l'habitude d'être regardée. Elle ne voit que ce qu'elle veut voir. — Femme du monde? Actrice? Peut-être... Elle passa, en dansant, pleine de retenue, devant notre table. Mes yeux un instant croisèrent les siens. J'eus à la fois l'impression d'être observé et de n'exister pas pour elle. — Certainement, cette femme n'est plus très jeune. Le visage est fait. Elle s'entretient soigneusement. Je ne la quittais pas des yeux. — Revenue s'asseoir à sa table, l'ambassadeur la complimenta. Elle était heureuse de plaire, mais elle se regarda sévèrement dans un petit miroir tiré de son sac, et passa un bâton de rouge à ses lèvres dont la forme devait être feinte, à voir l'application qu'elle apporta à ce raccord. — Glinka se pencha, avec son air malicieux :

— Allez donc l'inviter!

Saint-Elme entendit ce conseil, qui parut le suffoquer.

— Non,.pas de blague! souffla-t-il.

A ce mot, qui ne faisait point partie de son vocabulaire habituel, je conçus son inquiétude, et qu'il ne trouvait pas décente l'idée seulement exprimée d'aller inviter à danser, quand on ne la connaissait pas, une femme du monde en compagnie, dans un lieu public, d'un ambassadeur étranger. Là-dessus, Glinka, qui s'était un instant absenté, revint s'asseoir, l'air

animé, suivi du patron de l'établissement, fort poli et tout en courbettes.

— Je ferai fermer votre boîte pour huit jours!

Je demandai à être mis au fait. L'ardent Glinka témoignait de l'irritation, parce qu'une petite danseuse qu'il avait priée de venir s'asseoir à notre table, était allée boire à une autre.

— Après tout, lui dis-je, elle est bien libre, cette petite!

— Ah! voilà bien le bourgeois français! s'écria-t-il. Un libéral!... Moi, je suis un sauvage d'Europe Centrale, vous m'entendez! un démocrate, oui — mais j'ai le sens de l'autorité. Quand j'invite une fille, je veux qu'elle vienne! Tenez, voilà votre touche qui se décroche.

La dame de Saint-Jacques, en effet, était dans la porte, debout, sa fourrure aux épaules, au milieu de ses compagnons, comme une garde du corps autour d'elle. Mais son sourire, à ce moment, était bien pour moi. Avant de sortir, elle avait tourné la tête devers moi, et fait à mon intention un mouvement comme d'au revoir, imperceptible. Je ne saurais dire si c'était pour me remercier d'une attention qui peut-être ne lui avait pas été indifférente, ou tout simplement pour me marquer un peu de cette ironie féminine, habituelle aux femmes admirées et ravies de s'en aller avec un autre, en laissant une nouvelle victime après soi. Glinka, redevenu tout à fait calme, nous avait quittés

pour aller parler à quelques journalistes yougoslaves, près du bar. — Il était tard, ou de bonne heure. Saint-Elme et moi nous nous séparâmes au coin de la Waslavské. — L'air frais des nuits avait rendu le Diplomate au sentiment des choses sérieuses. Il se frappa le front, comme au retour d'un important détail que la futilité de la soirée lui avait fait oublier.

— Cher ami, j'y pense tout à coup. Avez-vous un fusil à balle, pour cette chasse chez Ricolfi et les mouflons de l'archevêque? C'est indispensable, votre seize ne suffirait pas. Je vous téléphonerai demain matin pour vous donner l'adresse d'un armurier, chez qui vous trouverez l'arme qu'il vous faut, et qu'il vous louera pour quelques jours.

J'avais un peu mal à la tête, et la mélancolie qui s'ensuit. Négligeant la vieille idée que « le bonheur est au coin de la rue, au tournant, sous la forme d'une princesse qui » — je me dirigeais vers mon hôtel, peu enthousiaste à la pensée du mauvais lit qui m'attendait, avec ses difficiles draps à l'allemande et ses trois oreillers à consistance d'édredon, d'où l'on ne peut plus se dépêtrer quand on s'éveille. Il n'y a que les lits français, décidément. Cela m'a rappelé la liste « des meilleures choses qui soient au monde », dont m'a fait part un jour une amie d'autrefois qui avait beaucoup voyagé : les lits français, les vins du Rhin, la pâtisserie hongroise, la chaussure espagnole, les chevaux arabes, le cuir russe, la papeterie anglaise

et la musique d'Allemagne. — Il faut bien que les voyages vous apprennent au moins quelque chose.

Je trouvai à l'hôtel deux lettres. L'une, du professeur Swervagius, qui, en termes mystérieux, me donne pour demain un rendez-vous secret à Beet Chagim, où il me communiquera, écrit-il, un renseignement capable de m'intéresser. — L'autre, du libraire qui m'a vendu les *Mémoires* et l'*Histoire de ma fuite*, et qui me prie d'aller le voir, au plus tôt, dans sa librairie.

Je suis allé chez l'armurier, j'ai loué un fusil de précision, à chargeur et à triple detente, muni d'une lunette d'approche qui permet de faire mouche à huit cents mètres, — et j'ai rejoint le professeur Swervagius au cimetière juif. Il m'attendait dans l'allée la plus détournée. Il avait le visage enfoui dans un mouchoir. Je crus que c'était pour se cacher; c'était seulement parce que ce véritable aryen ne pouvait supporter l'odeur du Juif, même trépassé depuis longtemps; et l'idée des six mille Hébreux ensevelis au cours des siècles dans le jardin de Beet Chagim, positivement, lui levait le cœur. Délicat docteur Swervagius! — « Ah! me dit-il, si nous étions en Allemagne, ce charnier de ghetto aurait depuis longtemps disparu. » — Je lui fis observer que ce serait fâcheux pour le pittoresque, et que ce cimetière, à vrai dire, n'avait aucune odeur particulière, excepté de terre

d'automne, où les feuilles se défaisaient déjà. — *Ach! nein, es stinckt!* fit-il, avec une grimace de dégoût. Mais nous n'étions point là pour discuter sur les préoccupations sanitaires et urbanistes du racisme, et M. Swervagius avait une nouvelle importante à me communiquer, cause de ce mystérieux rendez-vous. C'était pour m'apprendre que les casanovistes étaient sur une piste nouvelle du fameux manuscrit, que mon interlocuteur avait de la sympathie pour moi et qu'ayant deviné l'objet de mes recherches casanoviennes, il voulait me la prouver, en me donnant un renseignement utile.

— Vous aviez peut-être raison, me dit-il à voix basse, il y a quelque chose. Les archives de Dux ont été transférées au château de Hirschfelde, du côté de Zittau, près de la frontière silésienne. Allez-y. M. Bernhard Marr est absent, mais il y a un sous-bibliothécaire que je connais. Je lui ai écrit pour vous annoncer. Il vous attend, et avec mon introduction, il vous fera sûrement voir les papiers.

Honnête et charmant Swervagius! Et moi qui m'imaginais avoir affaire en lui à un concurrent, à un ennemi! Je le remerciai de son obligeance. J'en étais si touché que j'oubliai de lui dire que je connaissais déjà très bien le transfert des archives de Dux à Hirschfelde — et que c'est, à Prague, le secret de Polichinelle, pour tous les fervents de Casanova. J'oubliai de lui dire que je le savais, ou je fis semblant

de l'omettre, pour ne pas lui ôter le plaisir de me l'avoir appris si obligeamment. Le principal était de ne pas faire inutilement le voyage de Hirschfelde. J'y étais annoncé, attendu; je verrais les papiers! Que demander de plus?

— Je pars dès demain pour Hirschfelde, cher monsieur Swervagius. Vous êtes l'amabilité même. Je vais me préoccuper des moyens de communication.

— Vous avez un train pour Zittau, ce soir même, me répondit-il. A Zittau, vous trouverez aisément une voiture. Le plus tôt vous arriverez sera le mieux, cher monsieur le casanoviste. Il ne faut pas vous laisser devancer. La piste de Hirschfelde est la bonne. Il y a des confrères qui sont prévenus. Ne perdez pas de temps. Le plus tôt sera le meilleur.

— Eh bien! lui dis-je, je vais aviser.

Je me mis à rire :

— Cela tourne au roman policier, cette poursuite des *Mémoires*, ne trouvez-vous pas? *Ou le policier poursuivi*. Ce sous-titre conviendrait à merveille à cet excellent Casanova, qui n'était peut-être que cela : un policier, avec l'imagination en plus.

Sur quoi, le professeur Swervagius se récria. Car il n'admet aucunement, il ne veut convenir en rien que le cher Casanova ait été un vil espion, un stipendié de la police.

— C'était un agent secret, mon cher monsieur! Ce n'est pas du tout la même chose. Un agent secret!

J'admirai ce sentiment si vif, si nuancé de la hiérarchie, particulier à l'Allemagne et dont le professeur Swervagius venait de me donner par ce détail un témoignage si parlant. Mais ayant dit ce qu'il avait à me dire, et pressé de quelque autre affaire, il s'excusa, pour prendre congé, devant la loge du gardien de Beet Chagim.

— Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble, ajouta-t-il en me quittant. Je suis connu. Pour vous, allez à Hirschfelde en touriste, sans avoir autrement l'air d'un monsieur qui cherche des manuscrits. Cela pourrait vous faire tout rater.

Je n'ai point parlé à Swervagius de mon rendez-vous avec le libraire; ni de Swervagius au libraire. C'est lui qui m'en a parlé le premier, dès que je fus entré dans sa boutique. Il savait ma promenade à Dux, de Swervagius même, et notre rencontre, par conséquent. Ce libraire, qui s'appelle Miroslav Hirack, m'a pris en amitié, lui aussi. Tout de suite il me met en garde contre le bibliothécaire de Kaunas.

— Je n'aime pas cet homme-là!

— Vous avez une prévention contre lui, monsieur Hirack, je le vois bien. Ce M. Swervagius est un très bon homme. Je ne lui confierais pas ma *Fuite des Plombs*, ni ma montre, peut-être, mais je vous assure que c'est un très bon homme.

M. Miroslav Hirack a secoué la tête avec beaucoup d'obstination. Nous continuâmes à parler de Swer-

vagius, aux malices cousues de ficelle. Mais je l'excuse sur la manie du collectionneur et de l'amateur de papiers rares.

— Entre nous, dis-je au libraire, j'ai idée que M. Swervagius n'est en Bohême que pour chercher le manuscrit des *Mémoires*.

Le libraire hocha la tête de nouveau. Et il dit, sans paraître énoncer quelque chose de grave :

— On pourrait peut-être bien le trouver avant lui.

— Que dites-vous là, monsieur Hirack?

Hirack me regarda soudain, de l'air d'un homme qui prend une décision passionnée et dangereuse. Il cessa tout à fait d'être un libraire très poli en face d'un client digne de considération. J'avais en face de moi un être énergique, animé d'une grande pensée.

— Voilà, monsieur, dit-il. Je puis avoir confiance en vous? Je suis sur la trace des *Mémoires*. Du manuscrit original, parfaitement! C'est une affaire énorme. Il ne faut pas que le docteur Swervagius arrive avant moi. J'ai soupçon que cet homme travaille pour le compte de la librairie Brockhaus. S'il met la main sur le manuscrit, ce manuscrit sera perdu pour les casanovistes sincères. Il ira se perdre dans les oubliettes de la librairie Brockhaus, à Leipzig, qui pourra dire par la suite qu'elle a toujours le manuscrit en sa possession. Que sais-je? Le publier peut-être! Il ne faut pas que les véritables *Mémoires* de Casanova paraissent à Leipzig. Il faut que cela paraisse à Paris. Si je dé-

niche le vrai manuscrit, voulez-vous trouver l'éditeur français capable d'assurer l'édition définitive de ce chef-d'œuvre?

Il paraissait très animé. Il reprit :

— Monsieur, je ne suis qu'un pauvre petit libraire tchèque. Je m'intéresse beaucoup à cette affaire, qui peut être honorable pour moi, qui peut-être fera ma fortune. Je me suis confié à vous. Vous avez la moitié de mon secret. Voulez-vous m'aider?

— Volontiers, dis-je, mais comment?

— C'est bien simple. Le manuscrit des *Mémoires* est écrit en français. Je le parle un peu, mais je ne le lis pas. Je dois aller voir demain les documents qu'on me propose. Il faut que je sois bien assuré de ce qu'ils contiennent avant de m'en rendre acquéreur. Si je les fais voir à un confrère, ou à un spécialiste de Casanova, je risque de me voir enlever l'affaire sous le nez, ou bien on avertira le vendeur, qui me demandera trop cher. D'autre part, il faut se dépêcher, aller voir tout de suite les papiers. Êtes-vous libre demain?

— Demain?... Diable!... Mais je vais à Hirschfelde, où M. Swervagius a pris le soin de me faire ouvrir les archives.

— Eh bien! vous irez à Hirschfelde une autre fois. La visite est sans intérêt à côté de la chance à courir avec moi...

Miroslav Hirack m'explique l'affaire. Il a été

prévenu qu'un chiffonnier de Slavkov, près de Brno, est depuis peu en possession d'un lot assez considérable de vieilles paperasses, dont beaucoup paraissent écrites en français. Il y aurait, entre autres, quatorze gros cahiers reliés, remplis d'un grimoire à peu près illisible. Le tout proviendrait d'une maison de paysans qui, pour s'agrandir, ont vidé un grenier rempli de cette bouquinaille inutile, abandonnée depuis longtemps. C'est le chiffonnier qui, sans en dire ou en savoir plus, a écrit lui-même au libraire pragois, qui le débarrasse parfois de ses vieux bouquins de rencontre.

— Je pars ce soir, par le train, pour Brno. Nous serons demain matin à Brno, à huit heures. De là, en auto, nous irons voir le chiffonnier de Slavkov; nous examinerons les manuscrits... Je ne sais rien d'autre, monsieur, mais j'ai une espèce de pressentiment...

Miroslav Hirack a le pressentiment communicatif. Vraiment, le manuscrit des *Mémoires*, retrouvé ainsi, ce serait trop beau! Un détail me frappe, néanmoins. Hirack a dit quatorze gros cahiers. Les *Mémoires* de Casanova, en 1798, formaient quinze tomes, on l'a vu... Il en manquerait donc un dans la collection du chiffonnier de Slavkov. Et si ce quinzième tome manquant n'était pas constitué par les deux chapitres autographes, conservés en brouillon dans les archives de Dux, d'où les quatorze volumes

auraient disparu, à une époque indéterminée, pour une cause quelconque?... Ma foi, tout cela est troublant. — Le libraire me voit troublé. Il m'achève, du coup le plus sûr :

— Et pensez à la bonne tête que ferait votre bon ami M. Swervagius, quand il apprendrait que vous avez vu les *Mémoires!*

Je pars donc, ce soir, pour Brno, avec le libraire. Il exulte. Et pris d'un scrupule, cependant, si par cas nous faisions chou blanc, il me dit, pour me consoler par avance :

— Et puis, monsieur, si ces papiers n'étaient pas ce que nous cherchons, vous n'auriez peut-être pas tout à fait perdu votre temps, en venant avec moi à Slavkov. Vous aurez toujours la ressource d'aller visiter le champ de bataille. C'est intéressant pour un Français... Ah! mais vous ne savez peut-être pas : Slavkov s'appelait autrefois Austerlitz.

VIII

LE COUP D'AUSTERLITZ

L'art de la guerre est extrêmement simple, et se réduit en somme à deux combinaisons, s'il s'agit d'une bataille rangée : l'enfoncement du centre et le rabattement sur les ailes, c'est Cannes; l'attaque de flanc, c'est Austerlitz. L'affaire, dans ce cas, est d'attirer l'ennemi d'un côté, de fixer son centre dégarni en l'ayant amusé ailleurs, et de rompre son aile marchante, au cours de son déplacement. — « Pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. » Qui parle ainsi? Napoléon, dans sa proclamation aux troupes la veille du combat. Les choses se passèrent comme il dit.

A Slavkov, jadis Austerlitz, on aperçoit très bien encore le champ de bataille, le dispositif des armées adverses. Voilà devant moi les douces pentes de Pratzen, le Santon, la route de Brno à Olmutz (Olomucz, celui de l'archevêque?). Vers la droite, le dévalement du plateau, la voie étranglée suivie par les Russes, et la place des étangs fameux, aujourd'hui

vidés et comblés, où ils tentèrent le passage, sur l'eau gelée, que rompirent les boulets de la Garde. — Au delà, le petit château d'Austerlitz où avaient couché les deux empereurs, le Russe et l'Autrichien. Et voici le chêne, au pied duquel Napoléon regardait la manœuvre se dérouler de la façon qu'il avait prévue. Est-ce là que voyant les Russes s'acheminer sur le piège des étangs, il se mit à chantonner, tout joyeux de la réussite de ses plans, ce refrain d'opéra-comique qui lui était resté dans l'esprit : *Ah! comme il y viendra...?* — Un soupçon de vulgarité dans le sublime, pour ramener le héros sur le plan humain et rendre Clio moins poseuse, j'aime assez cela. Miroslav Hirack, auprès de moi, me désigne les accidents du terrain, l'aspect des lieux, me nomme les étangs évaporés, le ruisseau, les villages. Tout est calme, assez vert encore dans ce pays marécageux, çà et là doré par l'automne. Il faudrait voir cela en décembre, au jour anniversaire de la bataille, sous un beau soleil rayonnant, émergeant des brumes. — Tout est calme, paisible, comme dormant, dans ce lieu de gloire et de mort. Ainsi va l'Histoire, dont la nature oublie qu'elle en a fourni le théâtre. Et moi, tant d'années au delà d'un siècle, après ce grand drame, je rêve à ces choses épiques, et médite sur la fuite du temps, qui a rendu ces champs aux labours, aux moissons, aux saisons. Beau sujet de philosophie à développer, s'il était plus neuf, sur ce thème éternel

des choses d'autrefois, si proches et vivantes qu'on croit n'avoir qu'à étendre la main pour les toucher, sur les lieux mêmes... Mais passons, c'est d'autre chose qu'il s'agit.

Nous sommes arrivés, M. Hirack et moi, ce matin, à Brno. Une auto nous mène à Slavkov. Nous courons chez le chiffonnier. Et d'une! la boutique est fermée. Ledit chiffonnier, assure un voisin, est parti de bonne heure avec sa carriole, et ne rentrera qu'à midi. Que faire pour employer la matinée? Nous avons le temps d'aller voir le champ de bataille, et voilà pourquoi je griffonne ces notes sous le chêne de Napoléon, sur un carnet neuf, acquis en passant dans une papeterie de Brno. J'ai oublié mon calepin habituel, avec tous les papiers glissés dedans, à l'hôtel de Prague, dans la précipitation de ce départ improvisé.

Nous sommes revenus à Slavkov, repassés chez le chiffonnier. Il ne sera toujours là, nous répète-t-on, qu'à midi. — Slavkov est dépourvu de tout intérêt. Nous échouons, Miroslav et moi, dans la première vinarna venue, sur une place, où nous déjeunons de bière et de jambon, devisant en attendant l'heure. — Cette histoire de papiers de Casanova tout à coup me paraît absurde, et je regrettais déjà d'être venu, hors ce pèlerinage d'Austerlitz — quand...

... Quand la dame de Saint-Jacques est entrée, est

venue s'asseoir tranquillement à côté de moi, m'a regardé, m'a reconnu, et a éclaté de rire.

— Eh bien! monsieur, m'a-t-elle dit sans plus d'étonnement, de la même voix sans accent que j'avais entendue une fois à Saint-Jacques — eh bien! monsieur, il est dit que nos routes se croisent! Il me semble que nous nous sommes déjà vus?

— Oui, madame : nous avons pris le même train à la gare de l'Est, à Paris, le 2 octobre, je vous ai regardée descendre à Nuremberg (elle fit un signe d'assentiment); — j'ai eu l'honneur de vous prêter mon crayon à l'église Saint-Jacques de Prague (nouveau signe); — je vous ai aperçue à l'auberge du *Balzenden Auerahn* (signe encore). Vous étiez l'autre soir au *Casanova*. Nous voilà de nouveau face à face, c'est très singulier, et pour moi, même, c'est charmant. Au reste, je ne suis pas bien sûr de ne vous avoir pas rencontrée ailleurs encore — mais il faudrait que vous m'aidiez... (Je la regardais assez directement en disant cela : elle parut surprise et ne broncha pas.) J'espère d'ailleurs que nous n'avons pas fini de nous rencontrer, et que le hasard me favorisera une fois de plus de cette chance...

M. Hirack, par discrétion, s'était levé, pour aller considérer de vieilles estampes qui ornaient les murs de la salle. La dame de Saint-Jacques m'examinait avec une sorte de curiosité amusée. Elle semblait parfaitement à l'aise, habituée à ne s'étonner de rien.

Elle me dit : « Vous êtes Français, sans aucun doute? » Sans aucun doute était flatteur, du moins je le pris de la sorte. Et je m'inclinai, en répétant :

— Sans aucun doute.

Elle reprit :

— J'ai été Française, moi aussi. Vous aviez l'air d'avoir envie de me parler, l'autre soir, dans ce dancing?

— Oui, madame, j'en mourais d'envie.

— Vous vous portez bien pour un mourant. Que vouliez-vous me dire?

Que voulais-je dire à mon inconnue? Ma foi, je n'en savais plus rien, à cette heure! Je voulais... je voulais être à côté d'elle, comme maintenant, entendre sa voix, la regarder, faire lentement sa connaissance, enfin savoir pourquoi elle m'intriguait à ce point. Que sais-je?... Ah! mais c'est que le Diplomate a raison, de n'aimer pas qu'on l'interroge à brûle-pourpoint. Cela déconcerte. Et cette femme qui me regardait, avec cette désinvolture... — Jolie, certes; mais peinte, et terriblement fabriquée, à l'examiner d'un peu près. Quoi, vais-je demander à une femme qui ne les a plus si ce n'est pas elle que j'ai aimée il y a vingt ans? La question me parut tout à fait déplacée, d'abord. Et puis, quelque peu ridicule. On doit être plus sûr de ses souvenirs, dans cet ordre-là, il me semble. D'ailleurs, non, Jeannette n'avait pas cette voix portée, ni ce nez, ni ce front, ni cette bouche. Rien

de rien. Pourquoi diable ai-je été me mettre dans l'esprit?... Enfin, je me trouvais un peu bête, avec cette personne aimable devant moi, qui ne paraissait pas farouche — qui m'avait attaqué, en somme, la première; que je savais sensible, de toute évidence, aux hommages, à un regard peut-être, seulement.

— Écoutez, lui dis-je... Puis-je me permettre une question?

— Naturellement...

Je pouvais me méprendre à ce « naturellement ». Naturellement oui? Ou bien si c'était, à part soi : « Naturellement, vous vous adressez à une inconnue, et vous commencez par lui poser une question! »

— Naturellement oui?

Elle fit oui, de la tête, comme m'attendant de pied ferme.

— Puis-je vous demander... Voilà : je voudrais savoir votre petit nom. Il m'arrive de penser à vous. Et vous n'êtes pour moi que « la dame de Saint-Jacques ». Cela manque un peu... comment dirais-je?... d'intimité. Je ne vous demande pas qui vous êtes. Ce sera pour une autre fois. Votre petit nom seulement... J'espère n'être pas indiscret?

— J'ai un nom ridicule, dit-elle : je m'appelle Dorothée.

Dorothée? — En soi, c'est charmant. Même inattendu. Dorothée... Mais pourquoi fus-je aussitôt déçu d'apprendre que la dame de Saint-Jacques

s'appelait Dorothée? — Je ne m'attendais tout de même pas qu'elle m'embrassât sur la bouche, en me disant : « Mais voyons, grande bête, c'est moi! Tu ne reconnais plus ta Jeannette? »

— Dorothée, dis-je, c'est charmant. Mais pourquoi...

J'hésitai une seconde, et j'étais ému. Cependant, me trouvant moi-même un peu sot, et de ce trouble, et de cette espèce de nécessité qui me poussait, malgré moi, à dire ce que j'allais dire :

— Mais pourquoi me suis-je figuré que vous deviez vous appeler Jeanne!

— Jeanne? Quelle idée!

Elle avait levé le sourcil, étonnée.

Je murmurai, malgré moi encore :

— C'est dommage.

Miroslav Hirack avait achevé de considérer ses estampes. Il les avait considérées une seconde fois dans l'autre sens. Il commençait à donner de légers signes d'agitation. La dame, ayant jeté un coup d'œil à la pendule, se leva.

— Nous nous rencontrerons peut-être encore!

— Je l'espère bien.

A ce moment, il me revint à l'esprit que j'avais un papier à lui remettre; ce papier ramassé à Saint-Jacques à la place qu'elle venait de quitter. Je portai la main à ma poche... pour me souvenir aussitôt que j'avais laissé mon carnet à Prague, dans la poche d'un

autre veston. Le papier était dans le carnet. Je dis seulement :

— Il est de toute nécessité que je vous revoie. Vous partez? Vous habitez Prague? J'ai quelque chose encore à vous demander.

— Ce sera pour une autre fois, dit-elle. Le hasard...

La porte de l'auberge s'ouvrit. Un chauffeur parut, la casquette aux doigts. Dorothée lui fit signe qu'elle venait. Et moi, elle me salua très aimablement, toujours de son air amusé.

— Excusez-moi... je dois partir.

Elle était déjà dans la rue. Je la vis monter en voiture, se pencher gracieusement à la portière, et me faire, en riant, un salut d'adieu, de deux doigts portés au bord du chapeau, comme Gary Cooper dans *le Légionnaire*.

— Dépêchez-vous, dit derrière moi Miroslav Hirack, le libraire. (Je l'avais complètement oublié.) Dépêchez-vous, il est midi, notre homme doit être de retour.

Le chiffonnier était de retour, en effet. Nous le trouvâmes sur le pas de sa porte. Il reconnut Hirack, et nous fit entrer dans l'arrière-fond de sa boutique, encombrée de chiffons, de ballots, d'objets les plus hétéroclites. Les papiers étaient dans une autre salle, mis à part. Hirack s'était précipité. Je pensais beaucoup plus, pour moi, je dois le dire, à Dorothée, à nos rencontres, à ses fuites, qu'aux manuscrits de Casanova. Hirack m'appela, me montrant une pile

de volumes, grossièrement reliés, des liasses de papiers poudreux, noués de ficelles. Je vis bien, dans les livres reliés, quelques manuscrits, dont plusieurs écrits en français, d'une graphie ancienne, sur un papier jauni : des vers, des pièces de théâtre, des dissertations, tout un résidu de bibliothèque de château, dont le maître avait dû s'intéresser aux lettres françaises, du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II. Mais de Casanova, de rien qui ressemblât aux *Mémoires*, le premier coup d'œil avait suffi à m'en aviser — pas une ligne!

— Eh bien! dis-je à Hirack déconcerté : voilà le chou blanc annoncé. Vous avez rêvé, voilà tout.

Hirack parlementait avec le chiffonnier. Sur une réponse qu'il reçut de lui, je le vis devenir cramoisi, lever les bras au ciel, se tourner vers moi :

— J'en étais sûr! Ils étaient là!... Les quatorze volumes en français. L'*Histoire de ma vie!* Cet homme a pu lire le titre!... Il vient de le laisser partir il n'y a qu'un instant... un monsieur en automobile... qui a tout emporté!... Voilà ce que c'est! Pendant que vous parliez avec cette dame!

Le chagrin de Miroslav Hirack faisait peine à voir. Et j'étais moi-même attrapé... La porte s'ouvrit brusquement. Quelqu'un entrait avec fracas dans la boutique, et sans faire attention à nous, nous écartant, s'adressant au revendeur :

— *Donnerwetter!*... Je vous donne le double... le triple...

C'était Swervagius, très surexcité. Sa vue me parut aussitôt divertissante. J'avais été joué, mais je n'étais pas le seul. Car il était bien évident que la piste devait être bonne. L'arrivée de Swervagius le prouvait.

— Eh bien! fis-je en feignant la sévérité : que venez-vous donc faire ici, M. Swervagius? Je croyais que le manuscrit des *Mémoires* était à Leipzig — ou bien à Hirschfelde?

— Monsieur, suppliait-il... au nom du ciel... laissez-moi voir...

Il allait, venait, cherchait partout, feuilletait les cahiers poudreux et les papiers épars que je venais d'examiner.

— *Zu spät!* lui dis-je. Encore une fois, vous seriez arrivé trop tard. Mais si cela peut vous être agréable, cher monsieur le Professeur, apprenez que M. Hirack et moi sommes arrivés trop tard aussi.

Je lui contai notre mésaventure. Un monsieur était venu, en automobile, qui avait raflé les précieux papiers. Le chiffonnier dodelinait de la tête, montrait un billet de cent couronnes, le prix des papiers enlevés.

— Cent couronnes!... Il a vendu pour cent couronnes le véritable manuscrit des *Mémoires* de Casanova! Il faut que cet homme soit fou!

M. Swervagius était accablé. Hirack lui confirma ce que je venais de lui apprendre. M. Swervagius, alors, me jeta un regard noir, enfonça son chapeau sur sa tête, passa devant le libraire sans le voir, et

sortit d'un air furieux. Mais il revint dans la boutique, et s'adressant au chiffonnier fort étonné de tant de bruit pour une marchandise dont il avait coutume de se défaire au poids, M. Swervagius déclara solennellement, le doigt tendu vers le visage du bonhomme, à presque lui toucher le nez :

— Vous vous souviendrez de mon passage à Slavkov!

Nous nous retirâmes tristement, Hirack et moi. Il était vraiment déconfit. Et quoique je fusse beaucoup plus occupé dans ce moment de Dorothée que de Casanova, j'essayai de divertir le pauvre libraire.

— Que voulez-vous, M. Hirack : nous avons perdu Austerlitz, mais dites-vous pour vous consoler, en pensant à cet honnête M. Swervagius, que vous venez d'assister en quelque sorte à la revanche de Sadowa!

IX

CHÂTEAUX EN BOHÊME

Les perdreaux de Bohême sont, comme tous les perdreaux du monde, des ingrats, insensibles à ce qu'on fait pour eux. On a beau leur venir habillé d'homespuns les plus délicatement automnaux, chaussé de bottes les plus dispendieuses, armé de fusils perfectionnés et muni de cartouches à double douille, ils ne se laissent pas approcher, et se sauvent à cent cinquante mètres. Mais la chasse en rond, à l'allemande, permet d'assez jolis coups au rabat, et le lièvre, qui pullule ici comme en Australie le lapin, fournit l'occasion de beaux tableaux.

Nous en fîmes de superbes, à Kunzach, en Bohême du Sud, où grâce à l'obligeant Saint-Elme, il faut le reconnaître, je fus accueilli de façon très courtoise par d'honnêtes chasseurs indigènes, coiffés de jolis chapeaux verts et vêtus de cuirs enviables. La pratique du rond allemand est amusante. Ce n'est pas la chasse individuelle de chez nous, passion solitaire et qui demande un flair particulier. Le rond allemand par-

ticipe de la manœuvre militaire, et comme tel, exige une stricte discipline, la marche en commun et l'obéissance au sifflet. Aucune fantaisie, aucune liberté, l'intérêt est de tirer beaucoup. — On se réunit sur le terrain, au petit jour, une cinquantaine de fusils, autant de batteurs. Le bourgmestre du lieu, qui préside la chasse, affecte sa place à chacun. — « Monsieur un tel? » — Salut — salut. — « Veuillez prendre le numéro 1. » Resaluts. Le chasseur numéro 1 s'en va vers la droite, suivi à trente mètres d'un batteur. Le numéro 2 prend à gauche; un batteur; — le 3 de nouveau à droite, ainsi de suite, en deux files indiennes à larges distances et qui en se déployant sur le terrain forment les deux branches d'un cercle qui va se fermant, sur sept à huit cents mètres de diamètre. Le cercle fermé, les chasseurs marchent vers le centre, levant le gibier en tous sens. On tire devant soi, ou en retour, en avançant jusqu'à tant que le rond soit vidé. Un coup de corne arrête le tir, les chasseurs se regroupent, le gibier tué est ramassé, mis en tableaux, compté, enlevé, lié par les pattes sur de longues perches portées par deux hommes d'une épaule à l'autre; déchargé sur une charrette qui suit. — La chasse va recommencer un peu plus loin, où l'on effectuera un nouveau rond. — Casse-croûte léger sur place, vers midi : de bière et de bons vins slovaques, de jambon, de saucisses chaudes et de café noir. — On chasse et l'on tue jusqu'au soir,

et l'on dîne gaiement à l'auberge, en chantant.

Saint-Elme, à la chasse, est superbe; muni des cartouchières, des fusils, des cuirs et des imperméables les plus distingués, les plus adéquats. Il rate d'ailleurs tout comme un autre, en maugréant sur ses cartouches, de la dernière fabrication. Il a d'ailleurs manqué la matinée, ayant voulu venir en avion; l'avion, comme de juste, arriva plus tard que le train. — Une auto frétée en commun à Hinjiku-Radecs nous ramènera demain soir à Bratislava, où les populations attendent d'être charmées par mon éloquence. Nous visiterons quelques châteaux dans l'intervalle. Il est très bête d'avoir raté le Casanova à Austerlitz — cet épisode a mis en joie le Diplomate : il faut bien que chacun s'amuse à son tour — et peut-être plus bête encore d'avoir laissé partir Dorothée sans savoir où la retrouver, — n'importe, ce petit voyage est charmant. Le temps ne cesse pas d'être beau; j'en profite pour voir la Bohême et m'enchanter de ses paysages.

Et d'abord, la Bohême embaume. Je l'ai traversée au printemps, dans une exquise odeur de foins, d'acacias et de tilleuls; m'y voici à présent en automne, qui ne le cède pas en saveurs, en parfums, en puissants arômes. Assez de baroque comme cela! La nature, aussi a ses charmes, et d'ailleurs, du plus loin qu'on les aperçoit à travers la molle campagne, les hauts clochers bulbeux piquant leur note rouge parmi la verdure jaunie invitent à de plaisants arrêts l'amateur

d'art, si bon lui semble. Douce, verte et tendre Bohême! Partout des cultures, des champs, des vignes, comme en France; et çà et là, les hérissements de lances des houblonnières. Des regains qui bordent la route, entre les terres qu'on défonce, à tout coup le lièvre déboule, le faisan, la perdrix s'enlèvent. Je pensais avoir tout tué, l'autre jour, dans nos fabuleux tableaux de Kunzach! La réserve est inépuisable. — Pour le moment, voici les travaux d'octobre qui s'achèvent, avec la dernière fenaison, le déchaumage, les labours, la rentrée des meules. Dans les champs, près des attelages, les femmes donnent la main aux hommes, robustes et charmantes à voir, vêtues de toile et ceinturées de rouge, la tête prise sous le fichu triangulaire de couleur. Quand l'auto passe, curieuses, elles s'arrêtent, se redressent, regardent, et vous disent bonjour, avec la plus gracieuse gentillesse.

Et les villages! Propres, nets, parés comme pour une fête, des fleurs aux fenêtres, les maisons deux fois l'an repeintes de frais, d'un vif badigeon de chaux vive; ici blanche, là jaune canari, rose, bleu lavande, sous les toits de tuile ou de chaume. Joie délicieuse pour l'œil coloriste, que l'étang redouble en reflétant dans son miroir le paysage, entre ses escadrilles d'oies, qui feront de si bons rôtis, à l'auberge!... L'eau abonde en ce vert pays, autrefois rompu de marais, asséchés et aménagés par les évêques au moyen âge. Saint-Elme est vraiment instructif, Guide bleu

qui s'ouvre tout seul, à la page qu'il faut. Et quelle mémoire ont ces diplomates! Un visage, une fois entrevu, un nom de village traversé ou seulement lu sur une carte : à jamais gravés dans l'esprit pour revenir au moment voulu! Grâce à lui, au retour, je serai vraiment très calé sur la Bohême.

Nous traversons, entre Tabor et Trébon (Tchébogne), une région d'étangs et de lacs du plus joli effet dans le feuillage qui de toutes parts les enserre. Eaux d'argent et tantôt d'azur, serties de pourpre, de jade, d'émeraude, où s'engraissent les carpes fameuses et semblent si heureuses les mouettes, de se savoir, sans doute, incomestibles! — Vers relevés sur mon carnet, c'est le commencement d'une fable :

La mouette et la muette
Dialoguent dans l'étang.
Dites-moi, je vous attends :
A qui parle la mouette?

La suite à une autre fois... Je voudrais m'arrêter, descendre, goûter ce calme au bord de l'eau... Mais plus loin la forêt m'appelle, et ses apaisements d'un autre genre. Elle couvre des milliers d'hectares de sapins, de hêtres, de chênes. Qu'on la traverse par la grande route, entre ses bordages de bornes blanches et bien peintes, ou par l'étroit sentier de garde, à l'heure où le cerf brame dans ses profondeurs, où la biche inquiète bondit du fourré, l'ordre y règne,

et dans le sous-bois ratissé, la futaie bien entretenue, on croit se promener dans un parc.

De pic en pic, au long des collines, au sommet d'une butte, à la crête de la petite ville, avec son paisible lac à ses pieds, une girandole de châteaux festonne, en se jouant, la Bohême. Ici, ruine dont subsiste une tour au milieu de ses éboulis; là, vieux burg gothique radoubé à la Renaissance, brûlé par la guerre de Trente ans, refait depuis, conservé par la même famille à travers les siècles, passé depuis l'armistice en d'autres mains, consolidé, repeint, rebrûlé, rebâti et remis à neuf, toujours habité; ailleurs, élégante bâtisse dix-huitième, style Marie-Thérèse, avec sa façade blanche enjolivée de stucs, ses escaliers ventrus, ses rocailles, ses grilles, ses terrasses, ses statues baroques et ses sphïnx qui montent leur garde à l'entrée. Tous, évocateurs des jours de guerre, d'opulence ou de servitude, les châteaux eux aussi montent la garde sur le paysage dont ils disent l'histoire et les vicissitudes glorieuses. La Bohême est pays de guerre. Riche province convoitée, toute ouverte à l'envahisseur. De tout temps, elle fut lieu de passage au cœur de l'Europe, et couloir naturel aux expéditions des hommes d'armes, d'Attila et d'Arpad à Tilly et à Wallenstein, à Frédéric, à Napoléon — et demain peut-être, à Hitler. Prague, où Chevert est entré par escalade, a subi l'assaut de Ziska, de Kœnigsmark, et à toutes dates les bombardements des canons de

Prusse et d'Autriche. Partout, notés d'un point rouge sur la carte, les lieux historiques rappellent un grand drame, de beaux rêves d'indépendance et de fierté, la bataille, l'assaut, l'incendie et la résistance héroïque. Nul de ses châteaux qui n'ait, sur la face, sa brûlure ou sa tache de sang, ou qui ne montre avec orgueil en ses salles d'armes, ses trophées. J'en ai vu de beaux, et qui parlent. A Tabor, les chariots de fer de Ziska, le héros des guerres hussites; à Trebon, l'admirable palais Schwarzenberg, et sa fontaine, où un corbeau de pierre, symbolique, enlève par leur chevelure trois têtes décollées de Turcs, en souvenir de leur vainqueur, le maître du lieu; à Hradec, l'appareil formidable des tours, des échauguettes, des herses, et les profondes oubliettes... Vranov, massif et mystérieux sur son roc, et sa coupole d'ardoise, comme un casque... Telc, encore, trop refait, trop neuf, en son gothique reconstitué, mais dont console une place délicieuse, en son dallage ancien, bordée de maisons peintes, sur arcades, aux frontons irréguliers, sous la dentelle des balcons et l'entrelacement des stucs. Mais ce château abusivement restauré montre en passant quelques savoureuses drôleries : l'aventure, historiée à fresque, notamment, d'un de ses anciens propriétaires, le gros Slavata, le « Seigneur de la Haute Chute », un des défenestrés de Prague. Voilà le bonhomme, barbichu, ventru, engoncé dans sa collerette, à l'ouverture de la fenêtre. Le voici, poussé par

les sbires, en train de choir à travers les airs. Une troisième toile le montre, en sa chute, miraculeusement soutenu par de petits anges ailés, accourus pour le secourir, en volant, et lui faciliter un atterrissage sans danger, sur une charrette de fumier, où s'amortit la catastrophe, au pied du palais...

Saint-Elme admire avec moi, en rêvant, ces tribulations d'un confrère : car Slavata était diplomate. Il soupire, et son inquiétude, pour une fois, aura fait taire sa prudence :

— Et dire que tout cela finira peut-être encore par une nouvelle défenestration et une nouvelle guerre de Trente ans!

— Il y aura peut-être encore des anges, lui dis-je pour le rassurer.

Mais Saint-Elme fait une moue triste.

— La diplomatie ne croit plus aux anges...

Nous avons vu d'autres châteaux encore. Karlstein aux tourelles, Milotice aux statues, Krivoklad, et Bitor. Et vingt autres, aperçus seulement, dominant le bourg ou rêvant sur leur lac, au milieu de leur parc français et de leurs terrasses italiennes. Objets de regret et propos de retour futur pour le voyageur qui voudrait s'arrêter partout et tout voir. — La vie est mal faite : trop courte. — Et ces bruits de guerre, toujours.

Ces étangs de Bohême ont de jolis noms. Ils s'appellent la Jeune Fille, le Veuf, les Fiancés, le Chancelier, l'Espérance, le Héron, la Mouette ou l'Eau

claire. Nous en longions un, que la carte nous apprend être celui du Capitaine, et dont l'étiage avait beaucoup baissé, jusqu'à laisser paraître le limon, au pied des berges. Au détour de la route, nous aperçûmes un village en fête et fleuri de drapeaux entre des guirlandes de feuillage, dans un grand concours de gens assemblés. C'était fête, en effet : on vidait l'étang. Derechef, Saint-Elme se frappa le front. « Où avais-je la tête? » — Il avait oublié que le ministre de l'Agriculture, à Prague, l'avait convié précisément à cette cérémonie locale, occasion de rencontre et de réjouissance pour les amateurs de vie campagnarde, en Bohême. — Ces étangs appartiennent à l'État, qui a mis la pisciculture en régie. La pêche y est interdite, mais tous les quatre ans, petits poissons devenus grands, on vide un de ces lacs, dont le contenu ramassé est mis en vente. Cette coutume attire beaucoup de curieux, et la foule était considérable sur les bords du Capitaine. Il y avait des estrades pour les spectateurs, une enceinte pour les invités, des fanfares et des orphéons, des baraques où se restaurer, décorées de fleurs et de branches, une animation de kermesse tout autour, et le plus joli bariolage qu'on pût voir par ce beau soleil, tous ces gens ayant revêtu leurs costumes du dimanche ou leurs uniformes. Et Dieu sait si les Tchèques aiment la couleur! Les paysannes étaient charmantes, dans la diversité de leurs accoutrements, avec leurs amples jupes de toile blanche à longs

plis, leurs tabliers aux vives nuances, leurs corsages soutachés, leurs manches bouffantes et leurs petites vestes ajustées, leurs coiffes, leurs rubans, leurs bas rouges ou rayés de rose. Et les hommes aussi étaient beaux à voir, sous la courte veste de cuir ou de velours, les braies ceintes de bandelettes entre-croisées, les chemises brodées d'écarlate ou de bleu. D'aucuns portaient de grands tricornes noirs, hérités de père en fils depuis l'autre siècle. Il y en avait qui étaient coiffés de chapeaux de feutre pointus à larges bords, et d'autres, de chapeaux de paille ornés de fleurs, qui semblaient porter de petits jardins sur leur tête. On reconnaissait des Sokols à leur culotte beige, en bottes noires, la toque noire à calotte rouge ornée d'une plume de faucon, nette et droite, la veste en sautoir à l'épaule, retenue par une tresse en travers de la poitrine et sous le bras, laissant apercevoir la manche et la chemise pourpre. Tout cela allait et venait, ou chantait des chœurs, et formait des rondes aux pas contrariés, des danses savantes.

Je m'étais mêlé à ces groupes, et Saint-Elme avait disparu. Je l'entrevis un peu plus tard, dans l'enceinte, jouant du monocle, redevenu très diplomate, au milieu de sportsmen élégants et de messieurs en tube et jaquette : officiels, invités choisis, d'un pittoresque moins riant. Le laissant aux plaisirs du monde, j'avais gagné le bord de l'étang, où le spectacle occupait une foule dense, dans l'odeur de l'eau, du limon,

de la poissonnaille. L'étang à peu près vidé de ses eaux n'offrait à la vue qu'une étendue boueuse, çà et là luisante de flaques, entre des rangées de filets, étendus d'une perche à une autre, formant un chenal. On voyait par places, dans les creux encore remplis d'eau, le poisson grouiller comme dans des nasses, et qui faisait jaillir de hautes gerbes, à coups de queue. Puis, du bord, le poisson rabattu dans des réserves plus profondes était ramassé à coups d'épuisettes, par des pêcheurs vêtus de cuir et bottés de caoutchouc, et baignant dans l'eau jusqu'au ventre, qui déversaient leur pêche en des comportes. C'était un grouillement extraordinaire de pêche miraculeuse, un spectacle de création du monde, au jour des poissons, un déversement prodigieux d'énormes carpes rousses, de brochets comme des torpilles, de tanches vertes, au ventre doré, au dos crêté de rouge. Les baquets, amenés à terre, étaient déversés dans des auges, où se faisait le tri, suivant l'espèce et la grosseur des prises; chaque espèce entassée, avec des soubresauts et des fliquendages, des éclairs d'écailles et de nageoires, dans des hottes d'osier ou de bois, que des femmes ruisselantes hissaient sur leur tête et s'en allaient, en double file, décharger sur des camions trépidants, aussitôt remplis démarrant. L'odeur marine était puissante, qui montait de la terre humectée, des boues affleurant, des herbes foulées, de ce bétail giclant et se débattant dans les cuves.

L'élégant Saint-Elme me rejoignit. Écœuré de ces senteurs de halle, et très affligé au surplus, ayant heurté sur son passage une de ces porteuses de hotte, qui l'avait inondé d'une eau infecte. Il s'essuyait de son mouchoir et s'ébrouait, d'un air consterné, reniflant sur son épaule constellée d'écailles poisseuses, ces parfums de carpe et de vase. Il avait perdu son monocle. Il avait l'aspect d'un lévrier russe tombé dans une fosse à purin, et que, joint à sa tristesse native, la vulgarité de ce monde accablerait.

— Je pue, dit-il. Et moi qui n'ai jamais pu manger de la carpe, voilà bien ma veine!

La fin de la journée fut morne. Nous étions remontés en voiture, et nous avions repris notre route. C'est bien vrai que Saint-Elme empestait. Il fut d'une humeur massacrante jusqu'à notre arrivée tardive à Bratislava, et les quelques propos qu'il me tint, au cours de cette dernière étape, ne furent que pour me donner des nouvelles très pessimistes sur la situation diplomatique. Il avait causé avec des collègues étrangers, rencontrés dans l'enceinte réservée aux invités du ministère. Tout ce monde paraissait très noir.

— A propos, ajouta-t-il d'un ton amer : je vous ai cherché, qu'est-ce que vous étiez donc devenu? Au lieu d'aller regarder ces poissons, si vous étiez resté avec moi, vous auriez peut-être pu faire une rencontre agréable... Vous savez, cette personne qui semblait

tant vous intéresser, l'autre soir, au *Casanova*... Mais oui, parfaitement, elle était là...

— Tant pis! dis-je, en feignant l'indifférence. J'eus le tort d'ajouter, malgré moi, et presque aussitôt :

— Vous êtes bien sûr que c'était elle?

Ce fut pour Saint-Elme le seul bon moment de la journée. Il se mit à rire, en un souffle; se recula un peu, pour mieux me voir, pour mieux jouir — féroce Saint-Elme! — de ma déconvenue. Et il dit, pour bien m'achever, de sa voix de nez, propre à l'ironie, au sarcasme :

— Qui va à la pêche...

X

BRATISLAVA

A Bratislava, joie nouvelle. Ma conférence est pour demain soir. D'ici là, je n'ai rien à faire, et je me livre à mon vieux vice (inoffensif) : la promenade à la découverte d'une ville inconnue. J'admire d'exquises façades, de grands lourds hôtels aristocratiques, à porches blasonnés, sculptés, cavalcadant. Je flâne chez des antiquaires, j'aperçois des jardins secrets au fond de longs couloirs voûtés, j'entre dans des cours gigantesques, où l'anneau attend le cheval, et le montoir le cavalier, où d'immenses balcons intérieurs arrondissent, d'étage en étage, leurs corbeilles de ferronnerie, où l'enseigne, le support de cloche, le cadran solaire, la lanterne de fer façonné et ses découpures profilent une ombre délicate de dentelle sur le ton clair du mur badigeonné, couleur de citron ou d'amande. C'est un perpétuel décor d'opéra et de vue d'optique, où l'on souhaiterait un air des *Noces*, et que Zerline ouvre la fenêtre et vous jette une fleur... J'aimerais beaucoup qu'on me donnât une fleur.

Sur une de ces lanternes, chantournée, décorée de grappes et d'acanthes, une hirondelle s'est posée, noire aussi sur le feuillage de fer noir. Très bien imitée, l'hirondelle... Mais non, c'est une vraie : elle s'envole.

Ces voyages sont délicieux. Tout y amuse, entretient au cœur du touriste une frivolité enfantine. C'est curieux, ce goût que je peux avoir pour les boutiques, en voyage; et cet intérêt que je prends à considérer des étalages de crayons ou de chaussures, ces envies de tout acheter, cette belle veste de gazelle à boutons de cuir, ces lainages, ou cette courte culotte de daim gris, soutachée de vert, à porter flottante sur le genou nu, — d'ailleurs importable. — Ou cette cartouchière superbe, dont la boutonnière est fermée de deux dents de biche...

Rien à faire, que m'enivrer de ce plaisir d'être vaquant, inconnu, dans l'inconnu d'un monde nouveau. Rien à faire, que me gorger d'images, aliments de mes souvenirs, en de futures rêveries. — Ces villages slovaques, traversés ce matin, avec leurs maisons basses et peinturlurées, et leurs toits mordorés de chaume, avaient l'air d'une boîte de jouets russes. Car déjà voici l'Orient, le fondouk, et les rapides attelages, dans la gaie sonnaille des grelots; les granges de rondins, le cœur et l'oiseau peints de vives couleurs sur les murs, les chevaux libres dans le pré, et les troupeaux de cochons noirs; et par ce lumineux dimanche, les belles filles en costumes, robes brodées et manches

bouffantes, au milieu des cuves, sur la place où se prépare la vendange. — Il faudra, ce soir, que j'aille dans les vinarnas, où l'on boit les bons vins slovaques de l'année, en écoutant chanter les étudiants.

Ce propos m'a rappelé Vienne, et les petits bouchons de la campagne environnante, vers Grinzing et vers Cobenzel, et les *heuriger* d'autrefois... C'était joli, Vienne. Je n'en suis pas loin. J'irais bien, si j'avais le temps... — Toujours cet appel de l'*ailleurs*. A y céder, je finirais par accomplir le tour du monde. — Il faudrait tout de même être sage, content de se trouver où l'on est. D'autant que j'ai beaucoup de choses à faire à Bratislava — à commencer par aller voir M. Chouanet.

Je suis donc allé voir M. Chouanet, qui m'attendait, sur la recommandation de mon ami Baury. Il s'est offert à me montrer Bratislava dans le détail. J'ai recommencé ma promenade, ai découvert de nouvelles cours, de nouveaux jardins, longé de nouveau le Danube. La conversation de M. Chouanet est intéressante. Il représente le type achevé de ces Français que l'on rencontre à l'étranger, qui sont venus par hasard passer huit jours dans une ville, qui s'y sont plu, et qui y sont restés depuis vingt ans, et qui y mourront, sachant tout, bien avec tout le monde, et précieux pour le compatriote de passage, si toutefois la sympathie joue. En une heure de promenade avec Chouanet, j'en sais plus sur Bratislava, ses mœurs,

ses habitants et la façon dont on y vit que si j'y avais moi-même vécu trois mois. C'est que la sympathie a joué. Et Chouanet, pour me mettre à l'aise, au bout de cinq minutes, en a convenu. « J'ai vu que ça collerait tout de suite, » m'a-t-il dit. Je lui demande son secret pour juger si vite les gens. — « C'est bien simple : vous aimez le pavé, cela suffit. Il y a les gens qui demandent à faire le tour de la ville en voiture, et ceux qui préfèrent la promenade à pied. Vous êtes de ceux-ci, on peut s'entendre. »

Il est vrai que la promenade à pied a du bon. D'abord, elle permet de causer. Devant le premier portail entr'ouvert, je m'arrête, j'entre, je donne un coup d'œil sur le jardin. — « Parfait, dit mon guide, vous êtes amateur de jardins, je vous en ferai voir d'autres. » C'est son goût, de faire les honneurs de la ville qu'il aime. Il a bientôt repéré le mien pour les stucs, les façades baroques, les vieilles maisons, les ruelles tortueuses, et qui parlent. M. Chouanet parle beaucoup, lui aussi; à tout instant, salue un passant, d'un mouvement de tête ou de la main. Il se promène tête nue, pour s'épargner la peine d'ôter son chapeau tous les dix pas. Nous avons rencontré ainsi le bourgmestre de Bratislava, et le directeur du théâtre, le président de la section d'Alliance française, de qui je serai l'hôte demain soir, le comte Palfy, l'évêque en civil, le rédacteur en chef du *Ceske Slovo*, un agent du deuxième bureau, le correspondant d'une

agence de presse anglaise, un pharmacien, M. Fabri, qui est avocat, grand propriétaire et chasseur, un monsieur dont je ne sais plus le nom et qui ne fait rien, un autre, à la vue duquel M. Chouanet m'a fait brusquement traverser la chaussée, à angle droit : c'était un raseur. Nous nous sommes arrêtés devant l'échoppe d'un cordonnier, à qui Chouanet a demandé de ses nouvelles, et qui a un merle blanc dans une cage au-dessus de sa porte. Chouanet a dit bonjour au merle, en sifflotant; et le merle lui a répondu. Je crois même qu'il a appelé par son nom un chien qui passait, et le chien a remué la queue. — Entre temps, nous avons parlé de la situation, de ce que l'on dit à Belgrade et de ce qu'on pense à Bucarest, de l'aviation tchèque et de la loi des quarante heures, et de l'élection de Maurras à l'Académie. Chouanet m'a donné au surplus des nouvelles récentes d'un de mes amis, qui habite à Paris dans ma rue, mais que je ne vois jamais, qui était ici il y a huit jours; et de tel conférencier de profession qui a fait un four noir à l'Alliance le mois dernier. — Nous avons parlé de Saint-Elme, — c'est-à-dire qu'au nom de Saint-Elme, M. Chouanet m'a regardé, et nous nous sommes mis à rire ensemble. Chouanet imite Saint-Elme à la perfection, il a attrapé son « n' n' n' » et son hennissement à s'y méprendre. Ce qui nous a conduits à traiter de la diplomatie française en général, et de l'espionnage nazi en particulier, qui dans ces régions frontières donne beau-

coup de fil à retordre à la police : les agents de la Gestapo possédant à fond l'art du grime et du camouflage. — Camouflage appelle mouflon : j'ai fait part à M. Chouanet de mes projets sur les mouflons de l'archevêque d'Olomucz, et sur l'invitation que j'ai trouvée à mon hôtel, de la main du comte Ricolfi, qui doit venir me prendre demain soir, après ma conférence, et m'emmener chasser dans les Karpathes. Chouanet m'a dit que la chasse du comte Ricolfi était réputée et que je ne m'ennuierais pas. Ce Ricolfi est, paraît-il, un type étonnant, le vrai magyar d'autrefois, qui a des collections d'un genre un peu particulier, mais remarquables, et une cave encore plus intéressante. Il a épousé une star, c'est sa cinquième ou sixième femme. On la dit très jolie, mais Chouanet ne la connaît pas.

— A propos de collections, l'interrompis-je, est-ce que vous ne connaissez pas M. Bernhard Marr, le casanoviste? Je pensais le voir à Prague et je l'ai manqué. Il m'a écrit qu'il était à Bratislava, et je serais bien aise de le rencontrer.

— Si je connais Bernhard Marr ! Mais je crois bien : nous avons déjeuné ensemble avant-hier. Il devait partir pour Vienne le soir même... Casanova vous intéresse?... Il paraît que Marr est sur une piste de documents inédits...

M. Bernhard Marr est à Vienne? En voilà d'une autre!... Cependant, après l'histoire de Slavkov, il n'y

a plus pour moi de raisons de désirer m'entretenir avec M. Marr — excepté le plaisir de connaître un savant aussi érudit. Mais Vienne, tout de même...

— On va d'ici à Vienne facilement?

— Soixante kilomètres. Une heure d'auto, rien n'est plus simple. Vous y allez et revenez dans la même journée. Seulement, il faut un visa des autorités allemandes. Depuis l'Anschluss, ils sont pointilleux. Si toutefois vous avez envie de faire la balade, dites-le-moi, je m'arrangerai pour le visa, je connais quelqu'un au consulat.

Ma foi, je donne mon passeport à Chouanet. Si j'ai vingt-quatre heures, avec ou sans Marr, cela m'amuserait d'aller entendre un peu de Mozart à l'Opéra, de revoir Schönbrunn et le Belveder, les Breughel du musée, de me promener le soir dans Maria-Theresienstrasse, de dîner à l'hôtel Sauer ou de déjeuner à Cobenzel, s'il y a toujours des *scampi*...

Chouanet dut me quitter. Il avait affaire, et voulait passer entre temps au consulat pour le visa. Il me retrouverait à l'hôtel pour m'emmener dîner dans un petit restaurant serbe, où la cuisine est curieuse. — En attendant, il me conseillait de traverser le Danube, avec le bac, et d'aller goûter sur la rive droite, d'où la vue est belle sur la ville, au moment où le soleil se couche.

Je me suis donc rendu sur la rive droite du Danube, t la vue est belle, en effet, de la ville au delà des eaux,

entre son vieux château en ruines depuis l'incendie de 1808, l'anneau de collines qui l'enserre, et sa longue découpe de toits, de clochers et de tours, sur l'écran du ciel jaune et rose, qui peu à peu se décolore.

Je buvais d'excellent café, en remplissant à ma coutume mon carnet de mes observations de la journée; et je goûtais le repos délicieux du voyageur, heureux d'être assis après d'infinies déambulations. J'étais heureux et j'étais bien, dans cette détente et ce loisir... Chouanet m'avait mis en gaieté avec ses histoires. J'aurais été ravi de la partager, cette gaieté... Ah! ça, M. Swervagius me suit donc partout? — Le voilà qui venait vers moi, les bras levés d'étonnement, un bon sourire sur sa face patibulaire.

— Monsieur Swervagius, lui dis-je en lui désignant une chaise auprès de moi, monsieur Swervagius, je vous attendais. J'étais sûr que nous nous rencontrerions encore. Je ne savais pas si ce serait ce soir ou demain, mais j'étais sûr de vous revoir.

Le bibliothécaire à l'Université de Kaunas se confondit en admiration sur ma double vue, sur ma politesse, sur ma bonne mine. Je le priai de boire avec moi. Il se fit apporter un œuf cru qu'il délaya dans du café noir, y versa cinq ou six cuillerées de sucre en poudre, et il but ce breuvage, en me regardant dans les yeux, en me saluant et en disant :

— *Prosit!*

— *Prosit!* répondis-je.

Et je ne sais quelle idée diabolique me vint, pour ajouter à ma bonne humeur, par le condiment d'une légère farce, absolument inoffensive, à l'égard de ce bon M. Swervagius :

— Comment allez-vous, monsieur Swervagius, depuis notre dernière rencontre à Slavkov? Je vous avouerai que vous m'y avez fait peur, car vous paraissiez irrité. — Notez, monsieur Swervagius, que c'est moi qui aurais pu l'être, car vous saviez très bien ce que vous veniez chercher à Slavkov après avoir eu l'intention véritablement machiavélique de m'envoyer promener à Hirschfelde! Se conduit-on ainsi avec les amis?

Swervagius entra dans de confuses dénégations. Je l'assurai que je ne lui gardais pas rancune de son procédé, et que d'ailleurs j'avais fait mon deuil du manuscrit de Casanova, tout en espérant que la chance le favoriserait, pour sa part. Je lui demandais seulement de m'avertir, si par cas il faisait d'heureuses découvertes, car je serais toujours charmé de rendre publiquement témoignage de son zèle casanovien, en quelque article.

Là-dessus, je lui glissai, sans paraître y attacher d'importance, que j'avais appris que M. Bernhard Marr se trouvait à Vienne, où je me proposais d'aller, par simple curiosité de voyageur, en étant si près — mais sans nulle idée d'y voir M. Marr, qui me semblait, depuis notre commune mésaventure de Slavkov,

parti sur une fausse piste. Swervagius parut en convenir. Et nous parlâmes d'autres choses, notamment de l'art baroque, dont il avait retrouvé des traces formelles chez les écrivains classiques, et chez Racine même, de qui le vers fameux, *sa croupe se recourbe en replis tortueux*, accuse l'indéniable goût de la rocaille et du style jésuite le plus pur. Au reste, à entendre l'éloquent professeur, qui a horreur de la ligne droite, il y a du baroque partout, jusque dans Homère. La description du bouclier d'Achille en offre un exemple éclatant, et... mais la cloche du bac se faisait entendre, qui annonçait le départ pour Bratislava. Nous nous levâmes. Et en se levant, M. Swervagius renversa son verre, qui vint se briser sur le sol. Maladresse ou nervosité? M. Swervagius s'excusa sur sa maladresse seulement, et il appela le serveur, pour payer le verre cassé, afin que la casse n'en fût pas imputée au pauvre diable. Car le bibliothécaire de Kaunas qui est parfaitement capable d'étrangler son prochain de ses mains savantes, s'il s'agit de Casanova, a manifestement très bon cœur dans toutes les autres circonstances de la vie.

XI

MIMI BOLS

J'ai dîné avec Chouanet, chez les Serbes. J'aurai demain mon passeport visé pour Vienne. Après dîner, je suis rentré à mon hôtel, pour relire et classer les notes de ma conférence, et cela fait, n'ayant pas envie de dormir, je suis ressorti vers onze heures, sans autre intention que de revoir Bratislava sous la lune, le Danube, les petites rues. — « Le bonheur est au coin... » — Sera-ce une princesse?

Je comprends que M. Chouanet se couche tôt. Passé dix heures, il n'y a plus personne dans les rues de Bratislava, dont les mœurs sont provinciales. Qui donc pourrait-il bien saluer, M. Chouanet, sur ces places désertes? — Le cordonnier a dû rentrer son merle blanc, et le chien dort en rond, dans sa niche, du sommeil des chiens, agité de rêves.

Je commence à très bien connaître Bratislava. J'y ai même tout seul trouvé le dancing. J'avais envie de voir des gens gais, et je suis entré dans le dancing. Et la première chose que j'y ai vue, en fait de gens

gais, c'était une femme qui pleurait : une danseuse hindoue, très exactement.

J'avais dû me tromper de porte, car j'étais entré dans un corridor, qui donne sur la rue et mène aux cuisines : l'entrée des serveurs et des artistes. Au milieu de ce corridor, il y avait donc une danseuse hindoue qui pleurait. Elle était appuyée au mur, des épaules, la tête levée, les bras ballants le long de son corps abandonné, ses voiles tombant autour d'elle. Elle sanglotait, et les larmes roulaient sur ses joues, des larmes d'enfant, de grosses larmes. Elle était jeune, assez jolie. — Une femme qui pleure — en hindou, en russe ou en tchèque — cela se comprend dans toutes les langues. Mais je ne parle pas l'hindou, le tchèque ni le russe, et j'étais bien embarrassé pour offrir des consolations à cette pauvre fille, qui était si seule, avec toutes ses larmes, dans ce corridor. Je lui dis je ne sais trop quoi, en français, sur un ton de plainte et d'intérêt qui la toucha probablement, car elle cessa de pleurer, renifla, me regarda d'un air étonné, puis elle haussa les épaules, pour manifester — autre disgrâce — qu'elle ne comprenait pas ce que je disais. Nous en étions là de cet entretien sans espérance, lorsqu'un homme en smoking se montrant à l'extrémité du couloir, la danseuse fut prise de panique, et elle disparut, les voiles palpitants, en courant, dans un escalier.

L'homme en smoking vint vers moi. C'était le gérant du dancing. M'ayant reconnu pour ce que j'étais,

un client éventuel, égaré dans ces corridors, il devint tout de suite très poli, souleva une tenture et me pria d'entrer, avec force courbettes et airs engageants. Il n'y avait pas grand monde, dans cette boîte, excepté un petit groupe d'officiers tchèques en bordée, quelques jeunes gens qui buvaient avec les entraîneuses, deux ou trois couples sur la piste; et au bar, un type parfaitement saoul qui racontait des boniments à la caissière... L'orchestre était bon, formé de tziganes (des vrais). Il y eut un roulement de tambour, qui annonçait quelque spectacle. La piste évacuée, la lumière fut mise en veilleuse dans la salle, et la scène éclairée de projecteurs. Et la petite Hindoue reparut.

Elle ne pleurait plus; elle avait séché ses larmes et refait son visage. Et sur une musique plaintive, elle commença de mimer, avec un air absent et sérieux, les sentiments d'une dame des *Mille et une Nuits* qui se dévoile devant son puissant seigneur et maître. Elle mima, devant cet imaginaire satrape, la crainte, la séduction, la pudeur vaincue et la volupté satisfaite, ôtant ses voiles un à un — jusqu'à demeurer à peu près nue, harnachée seulement d'une ceinture de perles et d'un gorgerin scintillant. Le corps jeune était ferme et pur. L'ivrogne du bar s'était rapproché et dodelinait de la tête en ricanant, son verre à la main et portant des santés à la petite. Rien de tout cela n'était spécialement bratislavien, pas plus que l'exhibition qui suivit, et celle qui vint après, où la danseuse hindoue reparut,

en Écossaise cette fois, avec kilt, sabretache barbue et toque à ruban, et dansa la gigue, bras croisés; puis en vamp, avec des bottes, de longs gants de cuir noir, une cravache et l'air méchant. Mais quand elle passait dans cet attirail devant les tziganes, elle perdait toute férocité et malgré sa tristesse profonde, elle ne pouvait s'empêcher de rire de cette ridicule imposture. Son numéro fini, elle s'éclipsa pour revenir au bout d'un instant, vêtue d'une longue robe de satin blanc, sobre et décolletée jusqu'aux reins, alla s'asseoir près de l'orchestre, et parla aux musiciens, d'un ton animé, irrité.

J'aime les gens chez qui le naturel l'emporte. Si bien que je m'intéressai beaucoup, subitement, à cette petite esclave de dancing, capable à la fois de pleurer et de montrer de la colère. Je l'ai regardée, et elle m'a reconnu pour le monsieur qui l'a surprise en train de pleurer dans le corridor; elle a souri, je lui ai fait signe de venir à ma table, et elle est venue. Je lui ai adressé en français un compliment sur sa danse. Elle a levé les épaules, et ses sourcils peints, comme pour dire : « C'est dommage, mais je ne comprends pas. » Cette fille n'a pas le don des langues, assurément : elle n'entend pas davantage l'anglais, ce qui n'est après tout que demi-mal, car je ne le parle pas non plus. J'ai essayé de l'allemand — mon allemand me revient très bien dans mes voyages.

— *Sprechen sie deutsch?*

Elle a eu l'air ravi, du coup :

— *Ya, gewiss!*

Eh bien! il fallait le dire plus tôt. — D'où es-tu? Quel est ton pays, petite fille?

— *Tchekisch? Turkisch? Russisch?*

— *Hungarisch.*

Hongroise? Parfait. Je vais lui parler du Balaton, où je me suis baigné autrefois. Le nom, le souvenir du lac Balaton, ont produit un effet magique à cette enfant. Elle a battu des mains, elle s'est serrée contre moi — et son visage détendu, après les pleurs et la colère, m'a paru beaucoup plus charmant.

Elle est née près du Balaton, à Tihony. Il se trouve que je connais aussi Tihony, aux cailloux de calcaire blanc en forme de sabots de chèvre. C'est une vieille légende hongroise que j'avais trouvée jolie, dans le temps, et qui me revient. — Mais qu'est-ce qu'on boit?

Le serveur est venu.

— *Was willst du trinken?*

Elle n'a pas hésité. Elle a jeté fièrement : *Barak palinka!* C'est de l'eau-de-vie d'abricots, délicieuse, qu'on ne boit que dans la pusta. J'en avais oublié le nom; je retrouve la saveur exquise de l'alcool fruité, parfumé, où déjà ma petite amie oublie ses chagrins. Le violon tzigane s'est rapproché de notre table. Il sourit, d'une bouche dentée d'or, et malgré son sourire, il est affreux : énorme, le cheveu lustré, ramené, la peau grenue, grêlée et bistre d'un crapaud.

Il salue, se penche, et courbé sur son instrument, commence d'en tirer une longue plainte, dont il suit en pensée le déroulement, les yeux clos et comme en extase. Sorcellerie irrésistible. L'archet va, vient, aplatit, étire la lente mélopée, vous fouille le cœur comme avec un crochet, vous en arrache les secrets, jongle avec, vous dévide l'âme en fioritures, la noue, la dénoue, la fait rebondir, la précipite en un scherzo extravagant ; porte avec elle sa mélodie au bord le plus aigu de je ne sais quel vertigineux abîme. La phrase retombe soudain, pleure, se lamente, éclate, rejaillit, saisie d'une transe furieuse, s'alanguit encore, soupire et puis s'achève dans l'oreille, comme une imperceptible confidence. Puis l'homme rit, heureux, amusé de l'acrobatie, écrase ses cordes qui crient sous l'archet ainsi qu'une bête blessée... Il salue encore, s'éloigne, continuant de jouer, va rejoindre l'orchestre, où la contrebasse meugle, où l'alto tisse une dentelle déchirante, où le cymbalum fracasse et vrombit, autour de l'improvisation nouvelle où le sorcier, sans arrêt, ourdit ses infatigables et ses accablants maléfices.

La petite rêve auprès de moi, au fond de sa patrie retrouvée; silencieuse auprès de moi silencieux... C'est Dorothée que je voudrais avoir à côté de moi, ma main posée sur son bras nu, ou la gentille Jeannette d'autrefois. — L'esprit vogue en de vagues songes. — Jeannette, Dijon, 1917, — « Vous n'auriez pas vu le maréchal des logis Bétourné?... » Balaton, 1929,

et les chèvres du diable de Tihony (on disait Tihogne). Qui donc m'a conté cette histoire, dévalant avec moi les pentes sur le lac, parmi les cailloux blancs roulant, en forme de sabots, sous nos pieds?... — Le type saoul est venu, en flageolant, inviter ma compagne à danser. — De quoi? — C'est moi qui me lève et l'entraîne. Nous dansons. J'ai contre mon cœur un sein dur, un corps souple et nu sous la robe. Nous ne disons rien, mais c'est agréable, cet abandon sur la musique qui vous porte. — La petite...

— Comment t'appelles-tu?

Elle lève la tête , me regarde et me dit son nom, contente de devenir dans mes bras une personne qui a un nom :

— Mimi Bols.

Mimi Bols danse plaisamment.

— Pourquoi pleurais-tu tout à l'heure?

Elle hausse l'épaule :

— C'est le patron qui m'a querellée... parce que je n'ai pas voulu aller dans un « séparé » avec cet homme saoul. Il dit qu'il veut me mettre dehors, et garder mes robes, malgré mon contrat.

Je me fais expliquer le contrat. Mlle Mimi Bols est une artiste; pas une fille. Elle a ses diplômes de l'école de danse de Budapest, qui fournit de danseuses à numéro toutes les boîtes de nuit du Mitropa. Elle est engagée pour son numéro, voilà tout. Elle n'est même pas tenue de danser avec les clients,

excepté si cela lui plaît. Elle est à Bratislava pour un mois. Après? Après, elle ira à Brno, ou à Prague, à Vienne peut-être; — ou bien dans un petit dancing de province, à Hinjdriku-Radec ou à Tabor, selon les engagements possibles.

— A Paris?

Elle a un mouvement de recul, comme si j'énonçais une inconvenance, je veux dire une chose impossible.

— Paris, naturellement non, oh! Paris... Pourquoi pas Broadway, tout de suite, ou d'aller danser chez le pape!

— Tu es toute seule?

— Oui, toute seule. Mais pour voyager, d'une ville à l'autre, nous nous arrangeons avec une amie, qui a aussi un engagement pour le même endroit. Et puis, il y a la *Frau mutter*, qui sert d'impresario, d'habilleuse et de chaperon...

Nous sommes retournés nous asseoir à notre table. Nous avons bu encore du Barak, le gérant a mis à la porte l'ivrogne qui devenait encombrant, je suis devenu mélancolique. Mimi Bols a continué de me raconter sa vie sans intérêt. Le gros tzigane est encore venu nous verser dans l'oreille ses confidences violonées, sa musique en forme de vrille. J'avais pris la main de Mimi Bols, elle a regardé ma bague — la bague de « Maurice à Jeannette ». — Il est très sot de penser à des Jeannettes mortes depuis vingt ans, à des Dorothées de quarante — d'ailleurs difficiles à fixer —

quand on a enfin sous la main une vraie femme, réelle et jeune, et qui vit seule, qui se love, l'épaule nue, contre votre épaule, qu'on a consolée quand elle pleurait dans un corridor, arrachée aux mains d'un ivrogne, à qui l'on peut parler, dans une boîte de nuit, de son village natal et des cailloux de Tihony en forme de sabots de chèvre... Si Casanova... Et quoi, encore Casanova!... Assez de fantômes, bon Dieu! Assez de mortes, peut-être même retrouvées sous les traits d'une autre! Mimi Bols devenait un peu tendre. Il n'y avait plus grand monde dans l'établissement. Il fallait faire quelque chose pour cette créature.

— Je peux faire quelque chose pour toi?

Elle m'a dit — je le rapporte en allemand, c'était plus gentil, surtout de la façon dont c'était dit, presque en soupirant, comme une prière, un besoin rarement avoué de quelque chose d'exceptionnel : *Nur einige worte... herzliche worte...* Est-ce moi qui parle, ou bien un autre, dans cette langue qui n'est pas la mienne? Des vers me sont revenus à l'esprit, des vers d'Henr Heine : *Ich weiss nicht was soll es bedeuten... Ein märschen aus alten Zeiten...* Et puis, pourquoi est-ce que j'ai parlé de Jeannette, pourquoi est-ce que j'ai raconté à cette fille que j'avais autrefois aimé une petite Jeannette française, et qui lui ressemblait? Est-ce vraiment qu'elle lui ressemblait? Je ne sais, mais je l'ai dit pourtant — et ma foi, c'était un peu vrai, elles avaient vingt ans l'une et l'autre. J'étais jeune

et elle était gaie. Il y a longtemps de cela. Et puis, elle est morte, je le crois du moins, je n'en suis pas sûr.

Mimi Bols m'écoutait, moi, ou les Tziganes peut-être, ou tout ensemble. Je lui aurais raconté n'importe quoi, et elle m'aurait écouté pareillement, sur ce fond de musique de fièvre, sans cesse retombant et rejaillissant, lui parler d'amour et de choses tristes, sans rien demander. Je lui tenais toujours la main, je lui ai caressé le bras. Il était tard, je n'avais plus beaucoup d'imagination. Mais moi aussi, j'avais besoin de quelque chose, j'avais une extraordinaire envie de recevoir une toute petite chose. Je crois bien que j'étais ému en disant ceci :

— Écoute, je vais m'en aller, je t'ai trouvée jolie et douce. Je ne t'ai rien demandé. Je te souhaite de n'être pas trop malheureuse dans la vie. Est-ce que tu te rappelleras ce monsieur français inconnu avec qui tu as parlé de Tihony? Est-ce que tu penseras un peu à moi?

J'ai dit cela en baissant la voix, comme quelque chose d'indicible, comme un désir un peu honteux.

Elle n'a pas répondu directement, mais elle a dit, avec une pointe de malice :

— C'est vous qui penserez à moi, un petit peu.

Il y avait une rose, dans un vase étroit, sur la table. Elle a pris la fleur et me l'a donnée.

XII

LA CHASSE RICOLFI

— Eh bien, me dit Chouanet, qu'est-ce que vous avez fait aux Allemands? Ils vous refusent le visa pour Vienne. J'ai insisté, mais il n'y a rien à faire, la décision est formelle. Je vous l'ai dit, depuis l'Anschluss, ils sont devenus intraitables.

Tant pis donc pour Vienne! Cependant, une idée plaisante m'a diverti, et je fis partager à Chouanet le sujet de mon hilarité. C'était de penser que le bon M. Swervagius, qui me suit partout, irait m'y chercher en vain. Le visa refusé me rendait la journée disponible. Chouanet me proposa une promenade, et j'ai vu quelque chose de très beau. C'est, à quelques kilomètres en amont de Bratislava, à Djevin, le confluent du Danube et de la Morava.

Je suis monté sur un roc élevé, couronné d'un burg en ruine. A mes pieds, le rocher surplombe un abîme extraordinaire, où deux inondations se confondent, dans la réunion des deux fleuves. Fier spectacle, où rêver longtemps, sur d'immenses vues, devant l'ho-

rizon sans limite de la grande plaine morave, où les forêts moutonnent, comme un pelage pelucheux, entre les longs espaces des verdures plates, à l'infini, jusqu'au point où le cercle terrestre s'évanouit, fondu dans les vapeurs d'or rose et violettes du couchant. Les deux fleuves, descendus de l'ouest et du nord, en serpentant à travers les vastes déroulements de la plaine et du bois, semblent venir avec lenteur des confins du monde et du temps. A cette hauteur céleste d'où je contemple, sans pouvoir l'embrasser entier du regard, ce champ de vue prodigieux, nul bruit n'arrive qu'un faible cri de corneille luttant, au-dessous de moi, presque immobile, contre les courants d'air du fleuve, et le murmure éloigné des eaux, qui à l'endroit où elles s'unissent, forment entre la jaune Morava et le glauque Danube un mascaret, une frange écumeuse de boues réunies, que le courant bientôt dilue et entraîne dans ses tourbillons. Je garde, pour m'en souvenir longtemps, étonné encore de cette minute et de ce lieu, une impression inoubliable de grandeur, de solennité, de majestueuse solitude. Il n'y avait que des forêts, des eaux, la terre infinie et le ciel immense, où le soir montait. Pas une fumée dans la campagne, pas un bruit humain, pas une route visible, pas une maison, pas un être. Un paysage de préhistoire. La nature seule, avant l'homme — le monde en ses commencements... Et pourtant ce décor d'apparente paix était rempli de pensées de guerre

et de menaces, suspendues. Qu'on était bien sur ces hauteurs, loin des choses médiocres, des excitations de la haine!... Il fallut redescendre, cependant, revenir au monde, retrouver l'angoisse, les peurs, les vains agitements, et dans Bratislava regagnée, ce trantran de fourmis qu'offre l'aspect des gens qui vont, viennent, baguenaudent, boivent, mangent, courent à leurs tâches, s'arrêtent aux devantures, achètent le journal du soir ou s'engouffrent dans les cinémas, tant que la vie n'est pas bloquée, malgré la catastrophe qui se prépare; aussi indifférents en apparence que les habitants sans souci de la fourmilière où l'on va jeter du pétrole... — La salle de l'Alliance était pleine, quand j'y arrivai pour prononcer ma conférence sur l'Histoire de la formation d'une famille de la bourgeoisie française au XIXe siècle. — Beau sujet, où dresser le bilan d'une société qui meurt, et va, ce soir, peut-être, lire son arrêt, dans les affiches, sur les murs, de la mobilisation universelle... — Car nous aurons vécu ces temps, où nous nous couchons chaque soir sans savoir si nous ne nous réveillerons pas, au cours de la nuit, sous les bombes — à cause d'un homme.

Le comte Ricolfi ne peut certainement pas passer pour un pessimiste; et avant toute parole même, son aspect, loin d'entretenir l'inquiétude, réconforte. Je l'attendais à l'hôtel, en compagnie d'un Saint-Elme des plus morfondus, noir, chargé de nouvelles lugubres,

que n'avait pas ragaillardi ma conférence. Sur le coup de sept heures, le comte Ricolfi parut, comme un raz de marée, dans le hall. Il passe les deux mètres de haut, les épaules larges en proportion, l'une plus remontée que l'autre, drapé dans une fourrure de boyard, le visage rouge, le nez court, la moustache hérissée sur la lèvre de biais, que relève une dent qui chevauche : l'air d'un sanglier déguisé en ours. Je ne l'avais encore jamais vu. Il me saisit par les épaules, avec un geste d'ogre affectueux, s'exclama sur la joie de me connaître, broya la main du délicat Saint-Elme dans sa forte patte, s'enquit de savoir si j'étais prêt, m'assura que nous aurions beau temps, et qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

Sur une interrogation de Saint-Elme, relative aux événements, le comte Ricolfi éclata de rire. Tout allait pour le mieux du monde, il ne se passerait rien du tout; j'étais venu pour chasser chez lui, nous chasserions, et s'il devait y avoir la guerre, la guerre attendrait. Ce disant, il avait saisi mon bagage, appelé le portier, donné des ordres.

— Vous avez votre fusil? Parfait...

Il avisa mes deux fusils : celui que j'avais loué à Prague, pour la grosse bête, et dans sa gaine, celui que j'avais apporté de Paris avec moi, pour le petit gibier. Il se mit à rire, comme à la vue d'une sarbacane.

— Vous n'avez pas besoin de cela, dit-il, je ne vais pas vous faire tirer des alouettes. D'ailleurs, j'ai tout

ce qu'il faut à Solirov. Laissez donc votre vieille pétoire à l'hôtel...

C'est que je ne devais pas revenir à Bratislava, et je rappelai à Ricolfi qu'après avoir chassé avec lui dans les Karpathes, je me rendais directement à Olomucz, pour les mouflons de l'archevêque.

— Mais vous ne pouvez pas tirer le mouflon avec un seize, et vous n'avez pas besoin de vous encombrer...

L'obligeant Saint-Elme intervint. Il rentrait à Prague le soir même, et se chargeait volontiers de l'arme inutile. Je laissai donc mon calibre 16 à Saint-Elme, nous prîmes congé, et nous étant installés confortablement dans sa vaste voiture, le comte Ricolfi et moi, nous nous mîmes en route et nous enfonçâmes à toute allure dans la nuit.

Dans la nuit et dans l'aventure. Nous étions sortis de la ville, et nous roulions par la campagne, vers une direction inconnue. J'avais l'impression d'être enlevé. Ricolfi dégage de toute sa personne, de sa voix sonore, de son rire à tout coup éclatant et prolongé comme un aboiement, une impression de puissance extraordinaire. Ce n'est pas un homme, c'est un élément. Nemrod devait être quelqu'un dans ce genre. Cette puissance n'est pas du tout désagréable. Ricolfi est gai, et sa force communique une sorte de confiance allègre. Il s'était assuré que je me trouvais bien, il m'avait jeté sur les jambes une fourrure épaisse,

il avait allumé sa pipe, et m'avait invité à faire de même. J'étais très bien, loin des problèmes de ce monde, j'étais emporté je ne savais où, et cet homme que je ne connaissais pas une heure avant exerçait sur moi une action attractive absolument irrésistible, où le prestige de l'autorité, de la sécurité, de la force, se mêlait et s'agrémentait même d'une espèce de charme amical, et je dirais presque affectueux. Nous avions retrouvé des amis communs, nous avons parlé de Paris, de Londres, de Budapest, de Marrakech. Ricolfi, naturellement, est allé partout; partout chez lui; le monde semble être son jardin. Je l'ai remercié beaucoup de la gentillesse qu'il a mise à m'inviter comme il l'a fait, sans me connaître. Il me dit qu'il est enchanté de m'avoir, qu'il a en horreur les chasses officielles, que la chasse est pour lui un sport individuel, n'ayant de plaisir qu'à traquer le sanglier, seul, dans ses forêts, devant lui, avec son garde et ses deux chiens, ou à se promener le fusil au bras, avec un ami. On lui a dit que j'étais Français et que j'aimais la chasse, moi aussi; ces deux conditions suffisaient, il me tenait par avance pour un homme très recommandable, et il était persuadé que nous nous entendrions. Il s'arrêta, je devinai dans l'obscurité qu'il tournait la tête vers moi, et avec une feinte sévérité :

— J'espère toutefois, me dit-il, que vous n'avez pas mal à l'estomac, et que vous ferez honneur à mon tokay?

Je le rassurai en lui promettant que j'en boirai avec plaisir. Sur quoi, il s'esclaffa, et m'assena sur le genou un coup de poing à m'épancher la synovie. Nous étions amis.

— Maintenant, voilà, fit-il. Il faut que je vous dise le programme. Je suis revenu tantôt de Bucarest en avion, tout exprès pour vous mener à Solirov (c'est l'endroit où nous allons chasser), je ne puis rester ce soir avec vous, il faut que je déjeune à Prague demain matin. Je vous rejoindrai dans la soirée à Solirov. Mais n'ayez crainte, tout est arrangé. J'ai envoyé en avant ma cuisinière, qui se chargera de vos repas, vous chasserez tout seul demain avec le garde, vous aurez l'occasion de tirer un cerf ou deux. Le garde sera à vos ordres. Il connaît très bien son métier, j'espère que vous vous amuserez. Je viendrai donc dîner demain soir avec vous, et le lendemain nous essaierons de tirer quelque mouflon, si vous n'avez pas peur de faire un peu de footing en montagne. Avez-vous jamais tiré le mouflon?

J'avouai au comte Ricolfi que cet animal n'abonde pas dans nos bosquets de Seine-et-Oise ou de Sologne — et que je n'en avais même jamais vu. Je lui demandai comment c'était fait.

— C'est un animal, me dit-il, qui tient à la fois du buffle, du mouton angora et de la descente de lit, avec des cornes. Il est très sauvage, il vit en hardes. C'est un joli coup de fusil, d'autant qu'on ne tire

que les mâles. Je n'en ai pas beaucoup chez moi, j'espère que nous en verrons pourtant quelques-uns. En tout cas, puisque vous allez chez l'archevêque d'Olomucz, vous aurez sûrement l'occasion d'en tuer. On vous les amènera sous le fusil, comme les chevreuils à Rambouillet dans les battues pour ambassadeurs. Ce n'est pas sportif, mais l'archevêque est un bon garçon.

Nous roulions toujours. Nous roulâmes longtemps. Nous avons traversé des villages blafards, sous des nuages bas; la route s'est mise à monter, et des fûts d'arbres gigantesques filaient, fantomatiques, des deux parts. C'était la grande forêt slovaque, aux pentes des petites Karpathes; et la nuit profonde et cloutée d'étoiles, au-dessus des frondaisons noires. Il commençait à faire froid, la fourrure était bien venue. Nous avions voyagé trois heures. L'auto s'arrêta tout à coup, dans un hameau. Un homme s'approcha, porteur d'une lanterne.

— Ah! dit Ricolfi, voilà mon *jäger* (c'était le garde).

L'homme salua, raidi, au port d'arme. Ricolfi lui jeta quelques mots dans une langue rocailleuse. Le *jäger* monta sur le marchepied; nous repartîmes. Dix minutes plus tard, nous accédions à une clairière, dans un val.

— Voilà Solirov, dit le comte.

La voiture s'était arrêtée devant une maison de

bois, assez vaste, et qui éclairée à plein par la lune qui s'était découverte, me parut assez ressembler à l'auberge du *Balzenden Auerahn*. Nous entrâmes. C'était un pavillon de chasse à l'ancienne, tout en bois, ceint de deux balcons ajourés, le rez-de-chaussée composé d'une grande salle, garnie de trophées, de massacres et de panoplies d'armes sur les murs. Un feu vif crépitait dans une énorme cheminée. Un souper était préparé sur la table. Le garde descendait les bagages. Ricolfi me montra ma chambre, où il y avait des bouquets de fleurs en papier sous des globes, des portraits de famille 1820 dans des cadres tarabiscotés, et un mobilier d'acajou plaqué, confortable et laid, du plus pur style François-Joseph.

— Voyons votre fusil, dit Ricolfi, pendant que, propre à tout, le *jäger* avec soin débouchait les bouteilles.

— Bien, fit mon hôte après avoir examiné l'arme — mais je vais vous montrer quelque chose de mieux.

Il ouvrit une armoire, en sortit un fusil plus fin, plus léger que le mien, glissa deux balles dans le chargeur.

— Venez l'essayer, dit Ricolfi en m'entraînant vers le balcon.

La lune baignait la clairière, un cirque de prairies autour du chalet. Au delà s'étendait la forêt, haute et profonde masse d'ombre. Le silence était solennel, dans la nuit glacée, pleine de la robuste odeur des bois

et des herbes mouillées. Le *jäger* s'était glissé auprès de nous sur le balcon. Il portait à la main une torche électrique, dont il dirigea le faisceau puissant vers la forêt. Un arbre dénudé apparut dans la projection.

— La première branche, au-dessus de la fourche, à droite, annonça le comte.

Il avait épaulé, visé; il tira. Une flamme blanche jaillit du fusil, et la nuit fut ébranlée du coup de feu, répercuté de vague en vague par les échos de la montagne. La petite branche avait volé.

— A vous, dit Ricolfi en me passant l'arme.

Je tirai à mon tour, un peu en dessous. La double détente était extrêmement douce. Il y eut encore dans le bois un puissant remous, un grondement sonore, longuement propagé dans les profondeurs. C'était très *Freischütz* et « fonte des balles ».

— Parfait, approuva le comte. Et maintenant, allons souper.

Mais il ne bougeait pas de place, les deux mains sur le balcon de bois, contemplant le cirque des bois noirs autour de lui, l'opposition de la prairie lunaire et des ombres massives dans leur majestueuse épaisseur, sous le silence reformé. Alors, tourné vers la forêt, il fit entendre à toute voix un immense et profond appel, — le bramement du cerf, que termine un cri caqueté. Puis :

— Écoutez... murmura-t-il, l'index tendu, l'oreille au vent.

Un cerf lointain répondit, du cœur de la futaie, puis un autre... Nous rentrâmes dans le pavillon. Rouge de plaisir et cinglé de froid, le visage du comte Ricolfi exprimait un vif contentement.

— Quel dommage que je ne puisse rester ce soir avec vous!... J'espère que vous serez bien.

Nous soupâmes, Je fis connaissance avec le tokay. Ricolfi put voir que je l'appréciais. Il me fit goûter différentes sortes d'eau-de-vie, garda pour la fin le genièvre, distillé sur place par ses soins, avec les baies de Solirov. Il me désigna le tiroir où je trouverais les cigares, s'assura que le feu flambait dans ma chambre, et qu'il y avait une boule dans mon lit. Il me montra de la main, au-dessus de mon lit, le portrait d'une dame en atours du temps de Charles X, une forte gaillarde à l'œil noir et au corsage bien rempli.

— La comtesse Schniezeck, me dit-il : mon arrière-grand'mère. C'était une luronne. Je crois qu'elle a été bien avec votre Stendhal. Adieu, à demain soir. Je vous laisse dormir, vous n'en aurez pas beaucoup le temps. Le garde vous réveillera à cinq heures. Si vous voulez avoir un cerf, il faut y aller au petit jour. Vous êtes chez vous. J'espère que vous n'aurez pas peur.

Je vis sa haute et puissante stature disparaître au seuil de la chambre, dont elle remplissait la porte tout entière. J'entendis l'escalier de bois craquer sous son pas, puis la porte de l'auto claquer, le moteur

ronfler. — Le garde vint un moment plus tard, disposa des bûches dans l'âtre, s'enquit en allemand si je n'avais besoin de rien. Il viendrait m'éveiller à cinq heures. — Sur quoi, il se jeta au garde à vous, salua, et me dit :

— Bonne nuit, honoré monsieur. Vous n'aurez pas peur?

De quoi craignent-ils, pourquoi veulent-ils que j'aie peur? — J'entendis quelques bruits encore dans la maison de bois, sonore comme un violon. Puis tout se tut.

Avant de me glisser dans les draps chauds — un bon lit français, quelle chance! — je donnai un coup d'œil sur la fenêtre, sur la prairie blanche, la futaie noire. Je vis une ombre qui traversait la route, une lanterne à la main. C'était le garde. — Pourquoi voulaient-ils donc que j'aie peur? — Le silence était admirable. Il faisait bon dans cette chambre. — Où était-ce donc, dans le vaste monde, cette maison perdue, et ces bois?... Je donnai un regard distrait à la dame amie de Stendhal... Encore une inconnue de Stendhal, que Martineau lui-même ne soupçonnait pas. Il faudra la lui signaler. Là-dessus, je soufflai la lumière — une vieille lampe à huile d'autrefois — et je m'endormis comme un enfant. Je n'ai jamais si bien dormi de ma vie.

Le *jäger* est venu m'éveiller avant le jour. Il m'a apporté de l'eau chaude, qui sentait la fumée de bois,

ô mon enfance retrouvée! et une tasse de thé avec une rôtie; m'avisant que le déjeuner m'attendait en bas, dans la salle. C'est le château de la Belle et de la Bête; je descends, je trouve, en effet, la table servie. Bouillon aux snödels, volaille froide, jambon, omelette à la confiture, fruits, une bouteille de Château-Margaux, une bouteille de vin blanc slovaque, et le Tokay. Je n'ai aucune faim, à cette heure. La cuisinière est venue s'enquérir, consternée à l'idée que sa cuisisine ne me plaît point, pourquoi le monsieur français ne veut pas manger? Le *jäger* aussi m'a encouragé à prendre des forces. Nous avons beaucoup à marcher. Il y a un cerf qui m'attend.

Nous sommes sortis, la nuit n'était pas dissipée encore, et j'ai vu se lever le jour. — Le jour se levait pour moi seul, au milieu de ces bois profonds. C'était d'une grandeur religieuse, cette lenteur de clarté montant, d'abord diffuse, paraissant à travers les arbres, ces brumes dans les creux, qui s'effilochaient des fougères, cette couleur peu à peu sortant des grisailles, et s'intensifiant jusqu'à retentir tout à coup comme une fanfare, au premier rayon du soleil. Comme on est jeune, le matin, les pieds sur la terre! La rosée humectait les prés, des gouttelettes scintillaient aux pointes des herbes et des branches basses. Les verts étaient d'émeraude liquide, les fougères sèches, déjà rousses. Nous étions en pleine montagne, nous suivions des vallons, contournions en lacet des

pentes. Le ciel riait de ce doux bleu d'octobre, léger, pur et tendre; les bois, d'une majesté paisible, distillaient leur odeur de baume. Nous allions, le *jäger* et moi, lui me montrant la marche, moi suivant, sur le sol tapissé de feuilles et d'aiguilles sèches. Il y eut la forêt de chênes, d'un jaune d'or, dans une féerique lumière d'or — le premier décor de *Pelléas*, où Golaud trouve Mélisande, une vraie forêt pour Mélisande ou Pécopin. Il y eut la forêt de hêtres, au feuillage rouge, dans une gloire sanglante, empourprée, il y eut, comme une cathédrale, la forêt verte et bleue des pins, aux longs fûts comme des piliers, dans une lueur glauque d'aquarium...

Le *jäger* allait, portant mon fusil, regardant le sol, jetant d'un instant à l'autre un coup d'œil rapide dans une clairière, au fond d'une sente. Parfois, il s'arrêtait, me faisait signe, un doigt sur la bouche, et me montrait une trace fraîche de bête sur la terre, pied ou fumée : biche, renard, sanglier, chevreuil... — Parfois, un lièvre détalait, une bécasse s'envolait d'un fond, en froufroutant... L'homme suivait la bête ou l'oiseau, du regard, tout heureux soudain. Puis je l'ai vu s'arrêter pile, immobile, la main tendue. Nous gravissions une pente escarpée, qui dominait un creux d'herbages, où paissait un troupeau de biches. Un caillou roula : les bêtes apeurées s'enfuirent. Le *jäger* dit :

— Nous les retrouverons de l'autre côté, dans les

prairies. Elles ont peur, mais elles ne vont pas loin. Nous allons faire le tour de cette crête, par sous-bois. De là nous approcherons, vous pourrez tirer.

Je suis très chasseur, mais je n'aime pas tirer les biches — il ne faudra pas l'avouer à Ricolfi; et son *jäger* va me mépriser, si je lui dis que je n'aime pas tirer les biches. — Cet homme est bien, dans ses vêtements de cuir vert; mince, maigre, musclé, le visage énergique et droit, marchant d'un pas souple, sans bruit. Nous parlons, à voix basse. Il s'appelle Jan; il est Slovaque, et porte une cicatrice profonde, du menton à l'oreille, en travers de la joue. Je l'interroge :

— Blessé à la guerre?

— Oui, un coup de sabre de Cosaque, du côté de Przemysl.

Il rit :

— Le cosaque, dzinn!

Il fait le geste d'épauler, et puis des deux mains, mime la culbute d'un cavalier tiré à bout portant. Il me raconte la guerre qu'il a faite, sur le front russe, dans une formation autrichienne. A la fin, prisonnier, il s'est évadé, il a rejoint la fameuse division tchèque des volontaires de Diterichs; il a fait partie de l'extraordinaire équipée, à travers les lignes bolcheviques, de cette petite armée de braves, perdue dans les steppes, de la Sibérie à Archangel, ballottée des Allemands aux Russes, aux Japonais, traquée, sus-

pecte, poursuivie, gardant intacts jusqu'à l'armistice, entre tant d'ennemis divers, ses drapeaux, ses canons, ses armes; et dont les survivants, aujourd'hui, sous le béret de nos Alpins, fournissent la garde d'honneur qui veille aux portes du Hradschin.

Nous arrivons à une clairière encore, au bord d'un pré. Jan s'efface, la main battant l'air en signe de silence. A soixante pas, un chevreuil superbe, immobile et comme empaillé, de profil. Jan me passe lentement le fusil. Je le prends, mais n'épaule pas. Je fais *non*, de la tête. — Je n'ai pas envie de tuer ce chevreuil. Nous sommes sous le vent; il ne nous a pas vus, pas entendus; mais sans doute il a pressenti un danger, et reste en suspens, une patte à demi levée... Mon pied heurte une souche. Un bond, le chevreuil a disparu. Je regarde Jan qui sourit. Il a compris et hoche la tête :

— *Ya, zu schön*, dit-il... trop joli.

Brave Jan, tendre à son gibier! Au fond, il n'y a que les vrais chasseurs pour aimer les bêtes. Celui-ci n'en a qu'aux bêtes noires, sangliers et loups. Mais il a reçu de son maître la consigne de me faire tirer un cerf, un vieux dix cors à fin d'âge, malin, difficile à surprendre, et qu'il s'agit pour nous de rencontrer. Voilà du sport. Le problème est simple : moi, cinq mille hectares de petites Karpathes autour de moi; et dans ces Karpathes, un cerf de vingt ans. L'affaire est de nous trouver face à face, la bête dans le champ

de mon fusil. Voudra-t-elle m'attendre? L'admirable est que Jan, obstiné et sûr de lui-même, m'affirme que nous la trouverons. Le fait est que je l'ai vue, deux fois, hors de portée et bondissant; elle dans un creux, moi sur un pic; puis, elle sur un pic, et moi dans le creux. Dire que je déteste le montagne, où l'on ne monte que pour redescendre! Nous avons passé la matinée à ce footing, dans le plus beau décor du monde. Tels sont les plaisirs de la *Hohe Jagdt* : la chasse haute, bien nommée; mais j'aime mieux les perdreaux en Beauce, où vingt kilomètres ne me font pas peur, c'est à plat.

Vers midi, nous nous sommes arrêtés dans une hutte, où nous attendait un paysan. Il avait allumé un feu et porté quelques victuailles, tout cela était bien compris. Repas fait, repos pris, sur deux bottes de paille et une brassée de fougères, où l'homme a jeté son manteau, nous avons recommencé notre quête. A quatre heures, le jour commençant à décroître, j'ai tué le cerf, d'une balle, à cent mètres. — Pauvre cerf, qui ne m'avait rien fait! Mais je n'étais venu que pour cela. — L'animal avait apparu, entre deux roches, puissant, large et beau sous ses bois, dédaigneux de notre poursuite. Il a basculé dans un ravin profond; et le voyant tomber, Jan a bondi, dégringolant entre les roches, comme un chat. Il est revenu, dix minutes plus tard, tenant dans une main deux dents jaunâtres de la bête, et dans l'autre un petit rameau

de feuilles de chênes trempées dans le sang, qu'il a fixé à mon chapeau, en signe de victoire. Puis il s'est mis au garde à vous, m'a fait un salut militaire. Après quoi, il a ri, content de mon adresse. Il n'aime pas qu'on manque le gibier, ou qu'on le blesse, pour qu'il aille trépasser ailleurs, sur la chasse voisine, par exemple. — Je ne suis pas très fier de mon coup de fusil : autant avoir fait mouche dans un cheval — mais l'honneur est sauf. — Le garde ira, cette nuit, avec un aide, chercher l'animal; et demain j'aurai le trophée.

Il a fallu marcher deux heures encore, avant de regagner Solirov. J'y arrivai assez fourbu. Ricolfi était de retour et nous attendait, jovial et dispos, accablant de bonne humeur, de santé, de force. Son tonique aidant, m'étant laissé choir dans un profond fauteuil, j'étais complètement retapé en cinq minutes : d'autant que le comte avait fait sauter le bouchon d'un flacon de tokay 1848, souverain, me dit-il, (c'était vrai) pour remettre d'aplomb un honnête homme fatigué par douze heures de chasse. Le *jäger* mit son maître au courant de ma prouesse, et je reçus de grands compliments pour le cerf. Nous avions une heure avant le dîner, nous nous mîmes à deviser de toutes choses, comme si nous avions été amis depuis toujours. La conversation ne chôme pas avec l'énorme Ricolfi, dont la faconde correspond à son large coffre, à sa taille, qui a une mémoire d'almanach, que tout

amuse et qui, d'une idée à l'autre, d'un bibelot à une estampe, d'une bûche qui roule à un tiroir qu'il ouvre, de la bibliothèque au râtelier d'armes, ne peut rester en place et en repos trois minutes... Cette maison, d'ailleurs, est vraiment plaisante, riche en souvenirs de toutes sortes. Il me fallut admirer vingt trophées accrochés aux murs, des photographies de tous les souverains d'Europe depuis quarante ans, Ricolfi le pied sur un tigre au Bengale, ou faisant un doublé de grouses en Écosse, ou présentant le chef d'un buffle du Tanganyika, soulevé dans ses mains puissantes. Il me montra des fusils de tous les calibres, des dagues à servir le cerf, des épieux pour l'ours, des trompes d'un modèle spécial, tout exprès construites pour lui, car il n'en trouve pas de toutes faites à sa taille. Il en emboucha une, et fit retentir le salon de ses fanfares, dont le cristal des lustres fut ébranlé. Il rit ensuite, et son rire ne faisait pas moins de bruit que le cor. D'autres bouteilles de tokay furent débouchées. Ricolfi trouvait que je ne buvais point, et il me donna l'exemple. Puis il m'ouvrit sa bibliothèque, où je vis de belles reliures, et même aussi, ma foi, d'assez bons textes.

— Vous êtes bibliophile aussi? m'exclamai-je.

Il ouvrit largement les bras, et d'une voix de stentor :

— Je suis tout!

Mais ses plus beaux livres étaient à Prague, où il me les montrerait à l'occasion.

— Et vos collections particulières en même temps, crus-je pouvoir me permettre d'insinuer, me rappelant le propos de M. Chouanet à cet égard.

— Ah! ah! fit le comte Ricolfi, égayé par cette invite détournée, vous savez? Cela vous intéresse?

Parbleu!... Là-dessus, l'idée me vint de Casanova, à qui le comte Ricolfi ressemble, sinon de visage, du moins par la verve et par l'encolure. Et je lui racontai que j'avais déniché, à Prague, l'édition originale de *Ma fuite des Plombs*. Je le vis aussitôt tiquer.

— Oh! fit-il, c'est rare. Et vous avez trouvé cela à Prague? Compliments...

J'aimais déjà beaucoup ce Ricolfi. De le savoir casanoviste me le rendît plus aimable encore. Il possédait toutes les éditions des *Mémoires*, et il me parla d'un entretien qu'il avait eu, jadis, à Venise, avec Henri de Régnier, sur l'épisode de Bernis et de la belle M. M... Je lui dis ma visite à Dux, et mes conjectures sur le manuscrit de l'aventurier, et l'idée qui m'était venue que ce manuscrit pouvait se retrouver peut-être. Je lui fis part de ma conviction, sur la prétention des Brockhaus, sur la piste que semblait ouvrir la découverte des deux chapitres inédits des archives de Dux, je lui racontai ma déconvenue de Slavkov, la poursuite dont j'étais l'objet du fait de Swervagius, le séjour de M. Bernhard Marr à Vienne.

Ricolfi dodelinait de la tête en m'écoutant. Il faisait tourner dans son verre, en le considérant avec soin,

une nouvelle rasade de tokay, qui semblait d'or rose dans le cristal. Il souriait d'un air féroce et réjoui, en m'écoutant, et sa dent chevauchant retroussait sa lèvre comme une babine. Et tandis que je parlais, il semblait approuver, en hochant la tête, ou me regardait en dessous. Puis il s'arrêta, tout soudain, avala d'un trait le contenu rose de son verre, le posa ensuite avec précision sur un guéridon. Il me regarda, et il dit :

— Mon cher ami, le manuscrit original des *Mémoires* de Casanova n'est pas chez MM. Brockhaus, à Leipzig. Il n'est pas à Dux. Il n'est pas non plus à Hirschfelde. Votre ami M. Swervagius en sera pour ses promenades à vos trousses, comme M. Bernhard Marr pour ses prospections à Vienne. Et puisque c'était vous, laissez-moi vous dire avec tout le regret que m'inspire la sympathie que j'ai pour vous, que vous êtes arrivé cinq minutes trop tard à Slavkov. Car le manuscrit des *Mémoires* de Casanova...

Il se tut un instant, étendit la main, d'un geste large et l'index pointé vers une armoire qui bombait juste en face de moi ses lourds panneaux d'acajou plein, et il prononça ces mots pour moi stupéfiants :

— Il est là!

Et avant que j'eusse pu m'écrier : « Non? » — il ajouta :

— Voilà dix ans que je le cherchais! Un coup de veine extraordinaire! Ces quatorze volumes en manus-

crit original des *Mémoires*, pour cent couronnes, oui monsieur!

Il tendit à nouveau l'index vers la prodigieuse armoire.

— Il y a trois jours qu'ils sont là.

A ce moment précis, la porte du salon s'ouvrit. Une femme parut.

— La comtesse, me dit Ricolfi.

La stupeur, de nouveau, me coupa le souffle.

C'était Dorothée.

Elle eut, elle aussi, un mouvement marqué de surprise, aussitôt contenu. Elle ne s'attendait sûrement pas à me voir là. Elle savait que son mari recevait à Solirov un hôte français, mais elle ne pouvait se douter que ce serait moi. Elle hésita un bref instant, pendant que Ricolfi se levait, et je la vis, comme elle passait derrière lui, me faire rapidement le signe d'un doigt sur ses lèvres, qui recommande le silence.

Je fus présenté; je m'inclinai pour lui baiser la main. Je sentis une légère pression sur la mienne. Nous échangeâmes aussitôt les propos vagues d'une connaissance nouvelle Le *jäger* vint annoncer que le dîner était servi. Nous passâmes à table, et la diversion aida au rétablissement. Ricolfi exultait de joie à la pensée de la stupeur que j'avais témoignée en apprenant que les *Mémoires* étaient en sa possession, et il crut devoir en faire part à la comtesse.

— Elle est bien bonne! Chère amie, figurez-vous

que monsieur, que voilà, était lui aussi sur la piste, et que c'était lui l'amateur qu'attendait le vieux brocanteur de Slavkov! C'est ce qui s'appelle gagner de vitesse!

Il me versait à boire, en disant cela. La comtesse Ricolfi eut un léger haussement de sourcil et l'air d'un parfait étonnement, en apprenant cette nouvelle. Le haussement de sourcil semblait signifier à la fois : « Ce n'est pas possible! » — et : « Pauvre monsieur! » Je haussai aussi le sourcil, d'un air d'acquiescer en beau joueur à ma disgrâce.

— N'ayez aucun scrupule, mon cher comte, ajoutai-je. Ce n'est pas à moi, en réalité, que vous avez soufflé ce précieux volume, mais à un pauvre libraire de Prague, ce qui est assurément très triste pour lui. Ou peut-être encore à M. Swervagius, dont je vous ai parlé. Auquel cas, je suis enchanté... Je n'étais là qu'en amateur. J'espère bien toutefois que vous me laisserez voir, et même toucher votre merveille?

— Naturellement, dit le comte. Je vous ai déjà dit que vous étiez ici chez vous.

La comtesse m'examinait à la dérobée. J'avais retrouvé mon air le plus naturel, le plus désinvolte. Elle en parut tout à fait rassurée, et devint très gaie, très aimable. Je la sentais presque s'appuyer sur moi, moralement, et trois ou quatre allusions qu'elle fit, qui n'étaient perceptibles que pour moi, sur les truites au bleu des environs de Marienbad, l'intérêt des églises

baroques, les dancings pragois, les auberges de village et la bataille d'Austerlitz, m'avertirent implicitement qu'elle avait confiance en ma discrétion, que nous avions ensemble nos secrets, et que la conversation commencée entre nous dans d'autres circonstances pourrait se poursuivre. Bref, j'étais traité en complice, et c'était charmant. — J'avais compris qu'elle n'avait rien dit à son mari de notre entretien de Slavkov, pendant qu'il raflait ses papiers casanoviens chez le brocanteur. L'idée me vint qu'en lui laissant ignorer la part qu'elle y avait prise en me retenant dans la vinarna, elle avait délicatement voulu lui attribuer le seul mérite de son succès. C'était une personne très maîtresse d'elle-même, et d'une distinction un peu concertée, où l'air absent avait sa part. Mais à certains regards furtifs, tôt détournés, je vis bien qu'elle était un peu à double fond, si je puis dire. Et le propos de M. Chouanet me revint à point à l'esprit, pour mieux comprendre : « Ricolfi a épousé une star. » Ce mot de star éclairait tout : les dix-huit mallettes, l'indépendance, une vie double, cette apparence de mystère et de secret, ce visage fait, cette voix faite, tout ce je ne sais quoi d'un peu artificiel qu'il y avait en elle, cette espèce de masque, capable par moments de tomber, de laisser apercevoir la vraie femme, comme à ce déjeuner du *Balzenden*... Et la regardant, d'un air de respectueuse admiration, je pensais ces mots avec force : Nuremberg, *Balzen-*

den, Saint-Jacques — et Jeannette aussi (cela malgré moi), dans le vague espoir d'une télépathie susceptible d'amener aussi sa pensée à elle sur ces noms, et sur ces rencontres.

A un mot que me dit Ricolfi, relatif à Casanova, je feignis même d'éprouver le besoin d'en prendre note — je tirai mon carnet de ma poche, et mon crayon. Et ayant noté la référence, je me mis à jouer machinalement avec ce crayon — celui que j'avais un instant prêté, dans l'église Saint-Jacques, à Dorothée, alors inconnue. Elle le vit, le reconnut sans doute, ou perçut mon intention. Je vis un sourire affleurer ses lèvres. Ce sourire pouvait annoncer d'ailleurs une anecdote. L'anecdote suivit, en effet. Mais à moi, mon carnet m'avait rappelé aussi ce papier, ramassé à Saint-Jacques, que j'avais à lui rendre — en secret, naturellement. — « J'en trouverai bien le moyen, me disais-je. Il y a des hasards étonnants. » — Nous avions fini de dîner, et nous revînmes dans le hall. Ricolfi ouvrit le tiroir aux cigares, la comtesse m'offrit du genièvre ou du barak palinka.

— Je vous recommande le barak, dit Ricolfi. Il est bon.

— J'aime beaucoup le barak.

— Et l'on dit que les Français ne savent pas voyager! s'exclama gaiement Dorothée.

Mais le comte Ricolfi avait ouvert la fameuse armoire — « Il est là! » — où reposaient les écritures

du chevalier de Seingalt. Il fallut bien s'y intéresser, et quoique j'eusse de beaucoup préféré que mon hôte eût quelque ordre à donner pour le lendemain et me laissât deux minutes seul avec sa femme, je m'intéressai donc à ce manuscrit, qui quatre jours auparavant m'eût fait courir au bout du monde, et qui pour le moment...

Je note seulement que l'examen rapide de ce manuscrit, auquel je ne pus me livrer que d'une manière très superficielle, suffit à m'assurer que c'étaient bien là les fameux *Mémoires* dans leur brouillon original, surchargés de corrections et de repentirs, écrit d'une grosse graphie cursive et bousculée, attestant le feu du conteur en ses remembrances pressées qui lui venaient plus vite, en foisonnant à son esprit, que la main ne pouvait les suivre à les transcrire, et que mes conjectures étaient justes sur le style de l'aventurier et le français parlé où il s'exprimait, en Italien volubile et quelquefois embarrassé. L'hypothèse que j'avais proposée au libraire sur le quinzième volume qui manquait apparaissait également fondée. Ricolfi n'avait que quatorze volumes, sur les quinze, et celui qui manquait correspondait à ces deux chapitres retrouvés à Dux, distraits de l'ensemble. Je fis part de cette observation à Ricolfi. Elle sembla le frapper. Il me promit de s'assurer lui-même aux archives de Dux, c'est-à-dire aux anciennes archives de Dux, présentement à Hirschfelde, de l'identité

d'écriture et de papier des deux chapitres en question, et de son manuscrit. Mais je me moquais bien de Casanova, à cette heure, et il m'arriva plus d'une fois de lever les yeux de son grimoire pour examiner à la dérobée la mystérieuse Dorothée, que j'apercevais de profil, son beau visage en découpe sur les flammes mouvantes de l'âtre, et qui lisait *le Figaro*... « C'est bien ça, la vie, me disais-je. Il n'y a de femmes que pour Casanova... En voilà une qui m'intéresse vivement, et l'on dirait que ce vieux drôle, cent quarante ans après sa mort, m'accroche encore par le bouton en me racontant ses histoires, à seule fin de me tenir loin d'elle... » — Si bien que je ne pus me défendre d'un bâillement.

— Vous avez sommeil, dit le comte en fermant le volume sur lequel nous étions penchés : c'est juste. Et nous chassons demain. Je vous ai promis les mouflons. Il faut être debout à cinq heures.

Dorothée s'était levée aussi. Elle repliait son journal et me l'offrit.

— Des nouvelles de Paris, fit-elle. Il y a un très joli article de Guermantes.

— Je pense, chère amie, dit le comte Ricolfi en s'adressant à sa femme, que vous n'avez pas très envie de courir après le mouflon...

Elle se mit à rire à belles dents, comme dans un film; secoua la tête, la pencha un peu de côté, et me tendit la main, le bras long.

— Bonsoir. J'espère que vous avez tout ce qu'il vous faut... Je ne vous verrai peut-être pas avant votre départ, mais nous nous retrouverons pour le déjeuner...

Elle se tourna vers son mari.

— Vous rentrez déjeuner, n'est-ce pas, Dany?

— Sûrement, dit-il; nous en aurons bien assez en chassant de cinq heures à midi...

Me voilà dans ma chambre — furieux, sans aucune envie de dormir. Le comte et la comtesse se sont retirés. Le puissant Ricolfi tenait sa femme le bras passé autour de son cou. Comme elle était mince, auprès de lui! Omphale dans les bras d'Hercule. Cette image n'est pas agréable. — Il me semble que la bonne amie de Stendhal, dans son cadre, me regarde avec un drôle de sourire. — Je me couche, et ne trouve pas le sommeil.

J'ai parcouru *le Figaro*, vieux de trois jours. C'est curieux comme il y a peu de choses à lire trois jours après l'événement, dans un vieux journal. L'article de Guermantes est charmant, c'est vrai. — Pourtant, cette poussière, cette cendre, que font des nouvelles qui ont cessé de l'être!... — Il faut absolument que je trouve le moyen de parler à Dorothée. Lui écrire un mot? — Mais quoi! je ne la verrai qu'au retour de la chasse... Ce Ricolfi est assommant avec ses mouflons!... C'est bien vrai, qu'il ressemble à Casanova. Cela non plus n'est pas agréable. — Dormir

à côté d'une chambre où Casanova... Ah! et le poète du Balzenden, qui faisait pleurer Dorothée!... Casanova, non, Ricolfi serait... J'avoue qu'en dépit de l'hospitalité charmante que je reçois à Solirov, cette idée m'égaye. Dirai-je même qu'elle me console? Il n'y aurait pourtant pas de quoi, si Dorothée, si Jeannette... Car enfin, si Jeannette il y a, elle a bien perdu la mémoire, ou il se peut que j'aie moi-même beaucoup changé, depuis 1917 et Dijon. Problème de psychologie générale : est-ce qu'une femme, en vingt ans, ne ferait pas tout à fait peau neuve, au point de ne rien garder d'elle-même et de ses souvenirs, si elle a décidé qu'elle n'a plus absolument rien de commun avec celle qu'elle a été un jour, fût-ce la veille ou il y a un mois — à plus forte raison il y a vingt ans? Ne rien garder de son passé, comme on ne garde pas ses vieilles robes, après tout, c'est le secret de la jeunesse éternelle. Se retrouver une autre, tous les jours, le râteau soigneusement passé et repassé sur les pas d'hier... Mais changent-elles, peuvent-elles changer, physiquement, jusqu'à ne plus du tout se ressembler?

Je ne dormirai pas de longtemps. J'allume une bougie, reprends la lecture du *Figaro*. « Le maquilleur d'Hollywood est mort... » C'était, paraît-il, en son genre, un artiste, un prodigieux modeleur de visages. « Une fille qui a passé par mes mains, sa propre mère ne la reconnaîtrait pas, » disait-il. — Tiens! Tiens! Ricolfi a épousé une star. La comtesse

Ricolfi est une star... Mais je n'ai jamais vu ce nom-là, à l'écran. Ce signe qu'elle m'a fait, le doigt sur la bouche, pour me recommander de me taire... Est-ce qu'elle croyait, par hasard, que j'allais lui rappeler, devant son mari, que je l'ai vue dans les bras d'un individu brun, à Nuremberg, embrasser à la gare de l'Est un blond sur la bouche — et au *Balzenden*... Une seule femme, et tant de vies possibles se superposant... Star peut-être fameuse à Hollywood — comtesse Ricolfi en Bohême — quoi à Nuremberg, à Paris? Quelle encore près de Marienbad? Cette diversité d'existences. — Et Dijon, il y a vingt ans?...

Ma chandelle est morte. Ricolfi ronfle puissamment dans la chambre voisine. Après tout, suis-je bien sûr qu'il couche dans la même chambre que sa femme? Tout est à portée de la main, Casanova dans l'armoire, Dorothée derrière la cloison. Il n'y aurait qu'un tout petit effort à faire, mais j'ai l'impression d'être cloué dans ce lit si doux, qui enfonce... Ces marches, ces contremarches en montagne m'ont tué. J'ai tué un cerf... « Le Cosaque, dzinn! » Si la porte allait s'entr'ouvrir, et si Dorothée, les pieds nus, un doigt sur la bouche... Je dormais d'un sommeil de plomb. Je me suis réveillé brusquement, avec le sentiment obscur d'une présence auprès de moi.

— Monsieur, il est cinq heures moins le quart...

C'était le *jäger*. Ah! oui, les mouflons...

Ricolfi m'attendait, fin prêt, dans le hall, équipé

de cuir, le couteau ceint, la moustache rude, la dent sortie, l'air d'un boucher. Le café fumait sur la table. Dehors, la nuit régnait encore, dans le froid, le vent, la rosée. Le garde marchait devant nous. Nous avons recommencé nos escalades. Le comte est un rude entraîneur. Ce cent-garde a une jambe de chasseur alpin. Il fallait le suivre, de gorge en piton, de crête en val. Je soufflais. Je comprends que saint Hubert se soit converti et ait cessé d'aimer la chasse. Mais nous n'avons pas rencontré, dans ces forêts, l'Hircocerf aux bois surmontés de la croix flamboyante. Nous n'avons levé que des lièvres, des faisans, des bécasses, et même, ô miracle! un coq de bruyère superbe, et je n'avais qu'un fusil à balle, qui ne convient pas à ces gibiers, voilà bien ma veine! De temps en temps, Ricolfi, à vingt pas du garde et de moi, se retournait, pour nous attendre, goguenard, le poil hérissé. Nous avons bien marché quatre heures de la sorte, et j'ai tout de même, enfin, vu les mouflons : de très loin, à plus de cinq cents mètres. Ils broutaient dans une prairie. C'est Ricolfi qui me les a fait voir, avec ses jumelles : une douzaine de moutons bossus, qui broutaient. Le garde m'a vivement passé le fusil. J'épaulais.

— Surtout ne tirez pas les chèvres, me dit Ricolfi : visez le mâle.

Sa parole a provoqué l'écho dans la montagne, les mouflons se sont envolés, avant que j'aie pu dis-

tinguer le mâle. — Nous nous restaurâmes à la hutte. L'automobile nous attendait non loin de là — excellente idée, — pour nous ramener en une heure à Solirov. J'y arrivai charmé par la pensée que j'allais revoir Dorothée, avec l'intention formelle de lui dire... et j'avais, dans ma hâte, laissant Ricolfi donner des ordres, derrière moi, couru vers le hall, dans l'intention de la surprendre. Le hall était vide. Ricolfi parut aussitôt. Il tenait une lettre à la main.

— La comtesse s'excuse beaucoup, dit-il. Elle a reçu un coup de téléphone de son impresario en Amérique, de passage pour un jour à Prague, où elle doit le rencontrer ce soir. Elle est repartie avec l'avion... un coup de Tokay?

Il m'a fallu revoir les dagues, les fusils, écouter l'histoire du trépas de l'ours, du loup, du lynx empaillés dans le hall, entendre encore le cor de chasse, et feuilleter la collection de photographies assez intimes que Chouanet m'avait annoncée. Je n'y pris à vrai dire qu'un intérêt poli, cela ne vaut rien dans la solitude, et Solirov était très vide. Quant aux manuscrits des *Mémoires*, Ricolfi les fera venir à Prague où j'aurai le loisir de les consulter. Nous déjeunâmes en tête à tête, puis j'allai boucler mes valises, en vue de mon prochain départ. Ricolfi me pose ce soir en voiture à Javorina, où je coucherai, et d'où je repartirai demain pour Olomucz et la fameuse battue chez l'archevêque.

Mais auparavant, j'ai fait, en buvant un dernier verre de Tokay, une découverte singulière, qui m'a laissé des plus perplexes. C'était, dans un coin du hall, tapissé de photographies, une petite vue encadrée, qui figurait un monument de style classique français, au fronton duquel on pouvait lire : Faculté de droit. Ricolfi me vit intrigué.

— C'est l'école de droit de Dijon. J'y ai fait mes études après la guerre. Je ne m'y suis pas trop embêté.

Le comte Ricolfi a fait des études de droit à Dijon? Mais alors, Dorothée, Jeannette?...

XIII

ET LES MOUFLONS DE L'ARCHEVÊQUE D'OLOMUCZ

« Le comte Ricolfi m'a déposé à Javorina, petite ville où passe le train. J'y dîne et j'y couche ce soir; je prendrai, demain matin à sept heures, le train qui me mettra à dix à Olomucz, où je retrouverai Saint-Elme et les invités de l'archevêque. Des autos nous prendront à la gare pour nous mener chasser à soixante kilomètres de là. — J'ai fait, provisoirement, mes adieux à Ricolfi qui retourne coucher à Solirov et que je dois d'ailleurs retrouver à Prague. Je tiens plus que jamais à le retrouver... et Dorothée, naturellement. Pour le moment, me voilà seul, ravi d'une soirée de silence et de solitude. Et je note ceci sur mon carnet, après le résumé des deux précédentes journées, dans la petite auberge où je viens de prendre un repas léger, composé de snödels et d'un « plat de variété » qui mérite la description. Les snödels, b'adrod, ce sont de grosses boules de gruau, parsemées de pignes de pin, qui rendent encore plus substantiel le succulent

bouillon de queue de bœuf où elles ont cuit. Le plat de variété se présente sous la forme d'une pyramide de quinze centimètres de hauteur, constituée d'une stratification de diverses viandes qui superpose sur un beefsteak une tranche de porc, chevauchée d'un hachis de chevreuil couronné d'un cornet de foie gras, lequel est surmonté d'un œuf dur, lui-même coiffé d'un radis; le tout flottant dans une barque de choucroute, de raifort et de salade verte, sur une mer de confiture de groseille. Notre déjeuner était loin, j'avais faim; j'ai trouvé très bons ce mélange et cette variété. Et je fume, avant que d'aller me coucher, une dernière pipe, en réfléchissant à mes aventures... »

Voilà ce que je relis dans mon carnet. — Suit une page blanche. — J'avais mis le carnet dans ma poche, réglé l'addition, je m'étais levé, je sortais. Un homme qui buvait debout au bar de la vivarna, devant la porte, s'effaça pour me laisser passer, sortit aussitôt derrière moi dans le couloir, donna un coup de sifflet : deux messieurs moustachus parurent aussitôt, qui m'encadrèrent de très près, je fus poussé dans le corridor sans comprendre ce qui m'arrivait, enfourné dans une voiture avant d'avoir pu faire un geste ou prononcer un mot. Un de ces messieurs me dit simplement : *Polizei.* Et je commençais à protester quand mes trois compagnons élevèrent la voix, sans douceur, dans une langue que je n'entendais pas. Le voyage d'ailleurs

ne fut pas très long. La voiture s'arrêta devant une porte éclairée, que gardait un sergent de ville. — « Bien, me dis-je, tout va s'expliquer, » car je croyais déjà être enlevé, et j'étais simplement mené au commissariat, ce qui en principe est rassurant pour l'honnête homme qui a la conscience tranquille et le sentiment absolu de n'avoir commis aucun méfait, du moins important et récent.

Les commissaires de police ne sont pas pressés, d'ordinaire. Celui de Javorina n'échappait point à cette règle. J'étais dans une salle de garde, flanqué par mes deux surveillants et observé de haut par le troisième. Aucun d'eux ne parlait français et ne semblait même vouloir entendre l'allemand. Mes protestations ne paraissaient aucunement les émouvoir; et il me fallut attendre assez longtemps, avant d'être introduit dans le bureau du commissaire, qui n'était, à cette heure déjà tardive, remplacé que par un adjoint. Après avoir cherché un moment quelque idiome où nous entendre, moi ne parlant point le tchèque, ni le slovaque; ni lui le français; s'étant rabattu à contrecœur sur l'allemand, il commença comme d'usage à me demander mon nom et mes papiers, et la situation que j'avais jusque-là prise assez gaiement me parut devenir tout d'un coup assez délicate, lorsque je me fus aperçu que je n'avais pas mon passeport, confié l'autre soir à M. Chouanet, pour le fameux visa de Vienne; lequel Chouanet avait oublié de me le rendre.

Cela donc débutait assez mal. Il me fallut vider mes poches, je posai mon carnet bourré de papiers sur la table. L'adjoint entreprit de l'examiner, avec une curiosité qu'à tout le moins j'estimai assez inutile, puisqu'il n'entendait pas le français. Mais sa curiosité dut être assez vite éclairée, car je le vis sourire tout à coup, avec la satisfaction évidente d'un homme qui vient de trouver ce qu'il cherchait. Et il s'approuva lui-même de la tête, d'un air de conviction établie, en même temps que je le vis tirer, des papiers qui gonflaient mon carnet, un feuillet volant, qu'il mit sur la table, en le juxtaposant à un autre papier, de même grandeur, à l'instant sorti d'un tiroir. L'examen de ces deux feuillets l'ayant édifié, l'homme se renversa sur sa chaise, posa la main gauche à plat sur la page extraite du carnet; et l'ayant retourné, il me présenta l'autre, de la main droite, en me demandant si je connaissais cette écriture, et si je pouvais lui donner quelques explications à ce sujet.

Le papier qu'il me présentait était la photographie d'un billet manuscrit de trois ou quatre lignes, écrit en slovaque ou en russe. — Mon air sincèrement indécis, à cette vue, fit hausser les épaules à l'homme de police. Il me tendit alors l'autre papier — identique à la photographie — et je m'exclamai alors, en reconnaissant dans ce papier le billet que j'avais ramassé à Saint-Jacques, et qui avait dû tomber, m'étais-je dit, du sac à main de Dorothée, le jour de notre rencontre

dans l'église. Je reconnaissais le papier, en effet, et je le dis — tout en assurant mon inquisiteur que cette lettre ne m'appartenait pas, et que je ne savais même pas lire ce qui était écrit dessus. Sur quoi l'inquisiteur dut trouver ma dénégation bien simpliste et bien sotte, à moins que je ne fusse très fort. Car il se mit à m'en donner la traduction. Le billet disait ceci : « Entendu, comme d'habitude. Mais attention. Préférable de ne pas se faire voir ensemble. » Là-dessus, je ne pus m'empêcher de rire : c'était un des gigolos de Dorothée qui lui donnait un rendez-vous... Ou bien Dorothée elle-même qui avait écrit ce billet. Un détail à l'instant me frappa : ce billet était écrit sur un feuillet de papier parfaitement semblable à celui de mon carnet, d'où je l'avais arraché pour l'offrir, avec mon crayon, à la dame alors inconnue de Saint-Jacques, qui m'avait demandé mon crayon, et, cela me revenait maintenant, « un petit bout de papier pour écrire... » Après avoir griffonné ces lignes, elle a cru glisser le feuillet dans son sac, il était tombé, je l'avais ramassé... Eh oui, c'était un billet de sa main, mais cela n'était plaisant, relativement, que pour moi, et pas à dire à cet enquêteur indiscret. Mon rire ne parut point convenable à sa magistrature. Il frappa du poing sur la table.

— Et ceci? dit-il, en me désignant, au verso de la feuille, un chiffre écrit en travers, au crayon, où je lus : 393666.

— Ma foi, dis-je, je n'en sais rien du tout…

— Eh bien! moi, reprit-il, je le sais parfaitement. Vous êtes un agent secret, au service d'une nation étrangère, et ce billet, en apparence anodin, est un message chiffré, dont vous possédez certainement la clef. En attendant que vous veuillez vous décider à me la communiquer, vous êtes inculpé d'espionnage, et je vous mets en état d'arrestation. Nous verrons la suite demain.

Il se leva. Les trois acolytes qui m'avaient amené au poste me saisirent, me firent passer dans une petite pièce voisine, qui se trouvait être le violon, et me désignant une planche en châlit où dormir, s'il me semblait bon, ils me laissèrent et fermèrent sur moi la porte à double tour.

Je commençai d'abord par être furieux, et j'allai donner des coups de pied dans la porte. Puis je m'aperçus que cela ne menait à rien. Et quoique cette aventure ne fût nullement agréable, car après la poursuite des mouflons dans la montagne, et ma courte nuit précédente, et le long voyage en auto, j'aurais de beaucoup mieux aimé dormir dans un lit, fût-il allemand, que sur la planche d'une salle de police, je pris mon parti de voir les choses avec philosophie et d'attendre le jour, qui ne manquerait pas d'apporter l'explication de ces mystères et la fin de cette incroyable méprise. Je m'allongeai donc sur le châlit, et je me mis à réfléchir, en cherchant à trouver le sommeil.

Tout cela s'arrangerait demain... Oui, mais demain, je dois partir à sept heures, et Saint-Elme m'attend à dix à Olomucz! D'autre part, il n'est pas du tout convenable de faire attendre un archevêque; et puis, qu'est-ce que je lui dirai, en arrivant, pour m'excuser de mon retard? Car j'arriverai tout de même, c'est certain. Mais y a-t-il un autre train dans la matinée? En tout cas, je serai ridicule, je vois déjà la figure de Saint-Elme, quand il apprendra ma mésaventure! — Bon, le mieux sera de faire téléphoner par le commissaire à Solirov, où Ricolfi doit être encore... C'est cela. Cette pensée m'apaise et je m'endors. Ma couche est dure, et je m'avise que je n'ai pas couché dans un corps de garde depuis la caserne Brune, à Dijon. Souvenirs!... Est-ce le châlit, les snödels, la contrariété? Je dors mal, me tourne, me retourne. Puis il m'a semblé que je gravissais une montagne, et qu'à peine arrivé en haut, le sol cédait, je roulais dans un précipice, au milieu de rocs menaçants, dressés comme des pals, qui tournaient, doucement, sur eux-mêmes, devenaient des colonnes torses, animées d'une giration folle. Je voyais un pied gigantesque et doré descendre sur moi, je le sentais appuyer pesamment sur ma poitrine : j'étais l'Hérésie, et le pied appartenait à l'un des évêques de Saint-Nicolas, descendu exprès de son socle pour me fouler, tandis que l'autre évêque s'approchait en brandissant les chaînes rompues de l'esclavage, et me les montrait comme des menottes.

J'essayais de fuir, l'église — j'étais dans une église — se mettait à tourner, je ne pouvais plus trouver la porte, et Saint-Elme, au milieu d'un groupe de duchesses, détournait la tête, écœuré, ne voulant pas me reconnaître. Je tombais de là dans une oubliette du sombre château de Tabor, où il y avait un homme vêtu de rouge, qui ficelait des margotins et me disait en souriant : « C'est pour le bûcher de Jean Huss, mais il y aura une petite place pour vous, si vous voulez... » Je parvenais à m'échapper. J'ouvrais une fenêtre dans un château, le ciel bleu me paraissait délicieux, mais, tout à coup, je me sentais défenestrer; je tombais dans le vide, j'étais le seigneur de la Haute Chute, et des petits anges accouraient en voletant autour de moi, mais ils avaient peur de me toucher, et ils poussaient de menus cris d'étonnement, comme des hirondelles, et je tombais, tombais, jusqu'à m'espatarer dans un gluant baquet de carpes. La scène changeait : j'étais au Loretto, où Sainte-Barbe, sur sa croix, se peignait la barbe, et je reconnaissais les petits boulets ronds de la guerre de Trente ans, disposés en pyramides le long des allées, mais ce n'étaient pas du tout des boulets, c'étaient des snödels. Je sortais. Je rencontrais encore Saint-Elme, qui détournait la tête et disait avec tristesse : « Comme vous êtes vulgaire! » — et puis, M. Chouanet, qui ne cessait de saluer, à gauche, à droite, et saint Népomucène qui lui rendait gravement son salut, en tenant son

auréole par le bord, comme un chapeau de paille sans fond. Là-dessus arrivait Casanova, en chape, la mitre en tête, et la crosse au poing, qui me disait : « Je suis l'archevêque d'Olomucz, » et fulminait contre moi parce que j'avais négligé son invitation. Et Casanova changeait de visage : c'était Ricolfi. Je manquais d'être renversé par un mouflon qui me chargeait et portait sur son dos M. Swervagius. Il y avait une petite fille qui pleurait et me donnait une rose, c'était la seule personne un peu bien pour moi. Dorothée, un doigt sur la bouche, déchiffrait une lettre chiffrée. Puis elle devenait Jeannette, qui me disait, avec son accent de Dijon : « Mais voyons, tu es ridicule, tu sais bien qu'il y a vingt ans que je suis morte... » Et M. Hitler, une trompe de chasse à la bouche, annonçait le Jugement dernier... Dieu merci! on n'est pas responsable de ses rêves, ou ce serait à devenir fou. Je me réveillai. Je n'étais pas fou, je me sentais seulement courbatu. La porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer le jour, qui dissipa ces vains phantasmes de la nuit. On me conduisit chez le commissaire, et mon interrogatoire recommença.

C'était bien cette fois le commissaire, et non plus l'adjoint. Il me fit d'abord très bonne impression; j'en profitai pour protester contre la plus arbitraire des arrestations et le traitement abusif qui m'avait été infligé. J'excipai de l'archevêque d'Olomucz qui m'attendait le jour même pour chasser, du comte Ricolfi

chez qui je venais de passer deux jours à Solirov, de mon ami Glinka de Prague, de M. Chouanet, de mon ami Baury, de l'Alliance française... Je dus nommer trop de répondants : cette hâte à me faire justifier par autrui ne parut pas très convaincante au commissaire. Il écouta très poliment mes protestations, en homme habitué à en entendre. Quand j'eus employé toute mon éloquence, il prit tranquillement la parole, et me dit avec une courtoisie parfaite :

— Nous vérifierons vos affirmations avec le plus grand soin, et vos alibis, s'il y a lieu... Mais je dois vous dire que nous avons des charges extrêmement précises contre vous, que vous avez été l'objet d'une dénonciation très formelle, que les premiers renseignements que j'ai recueillis sur vous ne sont pas bons; et que vous voyagez, pour commencer, sans passeport...

— Mais mon passeport est resté à Bratislava, et...

Le commissaire étendit la main, pour m'arrêter dans mon discours, et reprendre le sien.

— Il y a aussi cette lettre, dont l'original, écrit sur le même papier quadrillé que celui de votre carnet, a été trouvé sur vous, et dont nous avions la photographie...

Comment, au fait, la photographie du billet perdu par Dorothée, ramassé par moi, avait-elle pu parvenir à ce policier?

— Il y a ce chiffre, au surplus : 393666. Je vous préviens que c'est très grave, et que vous avez grand

intérêt à ne pas essayer de nous égarer plus longtemps, car — il me regarde d'un œil net et dur — j'ai de quoi vous confondre : de votre main même.

— De ma main?

— Parfaitement. Voulez-vous me dire le chiffre que vous lisez ici?

Le commissaire avait mon carnet de notes sur son buvard. Il l'ouvrit à l'une des premières pages, qu'il avait marquée d'un signet. Il me montra la page ouverte, et il me désignait du doigt, un chiffre au crayon, inscrit dans un coin. Je lus, de mon écriture, en effet : 393666.

— Eh bien! reprit le commissaire en se renversant dans son fauteuil, sans cesser de m'observer avec attention : voulez-vous me donner une raison valable de la correspondance de ce chiffre inscrit dans votre carnet, et du chiffre identique qui figure au dos de cette lettre trouvée sur vous, qui vous donne mystérieusement rendez-vous, et vous recommande le silence?

J'étais abasourdi, je ne comprenais pas. Je demandai à voir la lettre — et le carnet. Les deux chiffres correspondaient.

— Mais cela n'a aucun rapport, m'écriai-je, irrité du tour inconcevable que prenait l'affaire. Voilà une lettre que j'ai ramassée par hasard, dans une église, qu'une dame a perdue à côté de moi, que je pensais retrouver, pour la lui remettre.

Le commissaire sourit légèrement.

— Une dame? Quelle dame?

— Mais ça ne vous regarde pas! (Il marqua le coup, à son avantage.) Enfin, je veux dire...

— Et le chiffre inscrit sur le carnet?...

Une illumination subite m'éclaira. Le chiffre du carnet?... Eh! mais c'était tout bonnement le numéro matricule de mon fusil; j'avais perdu de vue ce détail, pourtant capital, qui me revenait. Je me mis à rire, tout allait enfin s'arranger.

— Monsieur le commissaire, dis-je, j'aurais dû y penser plus tôt... Je ne sais où j'avais la tête! Je suis venu en Slovaquie pour chasser. J'ai apporté, de Paris, mon fusil avec moi, il me fallait un permis spécial pour la traversée de l'Allemagne avec une arme. J'ai noté simplement sur mon carnet le matricule de mon fusil, et...

— C'est ce que nous allons voir tout de suite, fit froidement le commissaire.

Il sonna. Un agent parut; il donna un ordre. L'agent sortit et revint aussitôt, portant mon bagage et le fusil loué à Prague. On avait perquisitionné à mon hôtel, et porté tout mon équipement au commissariat. Le commissaire tira le fusil de sa gaine, fit fonctionner la culasse, trouva le matricule, qui n'était pas celui dont le chiffre était porté sur mon carnet.

— Mais naturellement, dis-je : cette arme ne m'appartient pas. C'est un fusil que j'ai loué à un armurier

de Prague, pour tirer la grosse bête chez le comte Ricolfi et à Olomucz. Le matricule 393666 est celui de mon fusil à moi, un calibre 16, à deux coups...

— Bien, fit le commissaire. Voulez-vous me montrer ce calibre 16, à deux coups, matricule 393666?

— Mais je l'ai donné à Saint-Elme, parce qu'il m'embarrassait...

— Parfaitement. Vous allez à la chasse et vous vous débarrassez de votre fusil. C'est très naturel, en effet.

J'avoue que j'avais beau être parfaitement de bonne foi, cette série de contretemps, cette cascade de difficultés et de quiproquos constituait beaucoup d'invraisemblances, en apparence tout au moins. Je restais perplexe, me demandant comment faire entendre raison à ce diabolique interrogateur. Ce fut lui qui reprit la parole.

— Et qui est ce M. de Saint-Elme à qui vous avez confié votre fusil?

— M. de Saint-Elme est secrétaire à la légation de France à Prague.

Le commissaire secoua brusquement la tête, d'un air de dire : Vous allez tout de même un peu fort... — Il se ravisa :

— Je vais téléphoner à la légation de France.

— Mais M. de Saint-Elme n'y est pas!...

Le commissaire eut un sourire de commisération.

— Vous voyez bien!

— Il est à la chasse... Il m'attendait ce matin à la gare d'Olomucz...

Le commissaire a sonné. Un agent est entré.

— Nous avons dit : le comte Ricolfi, à Solirov, M. Chouanet, à Bratislava. L'Alliance française. Et M. de Saint-Elme... à la chasse. Ces vérifications seront faites. Il y aura toujours, cependant, à expliquer la lettre, et ces chiffres secrets. Ce sera pour une autre fois.

On m'a ramené au violon, malgré mes protestations les plus énergiques. Toute cette histoire est absurde, et commence à prendre des proportions excessives. J'ai passé l'après-midi dans une très grande irritation, qui ne sert d'ailleurs à rien du tout. On m'a porté quand même à déjeuner — des snödels! — mais je n'ai pas le moindre papier pour écrire — et plus une seule cigarette de tabac français. Voilà bien le plus grave. — Je donnerais trois ans de la vie de Saint-Elme pour un paquet de caporal ordinaire. On ne devrait jamais voyager sans tabac français. Ces cigarettes anglaises, quelle horreur! Ce mélange de foin et de confiture.

Fin de journée. Nouvelle comparution devant Machiavel. Dès le premier coup d'œil, au moment où je me croyais libre, j'ai le pressentiment que tout va mal. Et tout va très mal, en effet. — Le commissaire m'apprend que : 1° M. de Saint-Elme n'est pas à la chasse, comme je le croyais. Il est à Paris, en congé.

C'est la légation même qui a donné cette précision. Fâcheux pour moi. Alors quoi? Je n'aurais pas trouvé Saint-Elme à Olomucz? 2° Il y a bien à Bratislava un M. Chouanet, mais il est absent. 3° L'Alliance française n'a pas le téléphone. 4° Il y a bien le téléphone à Solirov, mais Solirov ne répond pas. — Cela étant, si je veux bien répondre à quelques nouvelles questions, utiles à l'enquête dont je suis l'objet : qu'est-ce que je suis allé faire chez les Allemands des Sudètes, à Marienbad? Quel est cet Allemand mystérieux, qui se dit Balte, que je suis allé retrouver à Dux; que j'ai revu à Beet Chagim, où il avait l'air de se cacher; que j'ai rencontré à nouveau à Bratislava? — Et pour quelle raison ai-je demandé, pour Vienne, un visa qui d'ailleurs m'a été refusé? Tout va de mal en pis. Mes alibis me claquent dans la main. Mes répondants sont introuvables, et me voici maintenant obligé de justifier de mes relations avec M. Swervagius, et de la parfaite honorabilité de M. Swervagius!

Je suis décidé à rester calme. J'approche ma chaise du bureau de M. le commissaire, je commence mon explication, très posément.

— Monsieur le commissaire, il faut, puisque les choses paraissent devoir s'embrouiller, reprendre ces choses d'un peu loin. Il faut vous dire tout d'abord que je m'intéresse à Casanova, et...

Le commissaire a croisé les bras. Et quoiqu'il soit

un homme très poli, j'ai bien vu qu'il était tout près de se mettre fort en colère.

— Dites donc, est-ce que vous allez continuer longtemps à vous moquer de moi?... L'archevêque d'Olomucz, la dame inconnue, le fusil pragois et le fusil français, et Casanova maintenant? — Oui ou non, voulez-vous me dire qui vous a écrit cette lettre chiffrée et écrite en russe? (C'était donc du russe.) Et la signification réelle de ce numéro?

J'ai obtenu du commissaire l'autorisation de télégraphier à Baury, à Glinka, à Chouanet, au président de l'Alliance française, à Ricolfi, pour les mettre au courant de ma disgrâce, et les prier de me tirer de là. Ce commissaire ne veut pas me lâcher. J'arrive toutefois à le persuader que ces télégrammes ne me serviront de rien, si je suis ce qu'il croit, c'est-à-dire un autre que moi-même. Dans le cas contraire, on verra bien par la suite. — Le commissaire a convenu que mon raisonnement était juste. Il a fait expédier mes messages. — En attendant ce qu'il adviendra, j'ai été reconduit au violon. On m'y porte à dîner. Des snödels encore? Ah! non... — Perspective d'une nouvelle nuit de prison.

A dix heures, comme j'allais m'étendre sur le châlit, la porte de ma geôle s'est ouverte, et le commissaire de police est entré : le chapeau à la main, très confus et très radouci. Il m'a présenté ses excuses d'une inconcevable méprise. Il a reçu du ministère de l'In-

térieur, à Prague, par téléphone, l'ordre de me mettre immédiatement en liberté. Il m'apporte en même temps une dépêche de Baury, qui m'annonce le règlement de mon aventure, à laquelle il ne comprend rien, mais il a fait aussitôt le nécessaire. Brave et excellent Baury! Excellent et brave Chouanet! Ma dépêche aussi l'a touché, il m'envoie par exprès, de Bratislàva, mon passeport, qu'il s'excuse d'avoir oublié de me remettre au moment de mon départ. Je montre ce passeport au commissaire. Il convient une fois de plus de son erreur, et s'excuse sur la difficulté des temps. On attend à Prague la visite du roi de Roumanie, et l'on a été avisé d'avoir à se méfier des terroristes. Nous passons dans le cabinet du commissaire, où il doit me rendre mes bagages, mon fusil, mes papiers. Il fera porter le bagage à l'hôtel. Je prendrai demain matin le train que je devais prendre aujourd'hui, et au lieu de m'arrêter à Olomucz, je filerai directement sur Prague.

— Avec cela, monsieur le commissaire, vous m'avez fait rater les mouflons de l'archevêque d'Olomucz. Il n'y a qu'une battue par an. Elle doit être finie à cette heure.

Il s'excuse encore, consterné.

— Voilà vos papiers, me dit-il.

Il me tend mon carnet, où le signet est resté.

— Tout de même, ces deux chiffres... Il faut bien vous croire, mais avouez qu'il y a des coïncidences extraordinaires quelquefois...

Il me rend aussi la lettre de Saint-Jacques, et le rendez-vous de Dorothée.

— La lettre... de la dame.

Je souris. Il sourit de même, avec discrétion. Il ajoute, d'un air entendu :

— Et puis cela aussi.

« Cela aussi, » que le commissaire de police tient délicatement au bout des doigts, c'est une rose aplatie, à demi séchée, qui a glissé du carnet où je l'avais mise. — La rose que la petite Mimi Bols m'a donnée à Bratislava. Comme c'est loin déjà, Mimi Bols! Quatre jours!... J'ai replacé la fleur dans le carnet, près de la lettre de Dorothée. Et j'ai invité le commissaire à venir boire un verre avec moi, mais c'est moi qui suis bon enfant. Il m'a confié que j'avais été dénoncé dans les règles, par quelqu'un qui a dû me surveiller de près, car tout concordait à merveille. Jusqu'à cette photographie de la lettre... Nous avons cherché ensemble ce que pouvait bien être ce second numéro 393666? — La solution la plus simple, si c'était tout bonnement un numéro de poste restante? — Il aurait fallu y penser plus tôt.

XIV

L'OUSTACHI

La première personne que je rencontre, en revenant à Prague, c'est Saint-Elme... Saint-Elme, que je croyais à Paris! Mais je n'ai pas le temps de lui poser la moindre question. C'est lui qui à ma vue lève les bras au ciel, puis les croise, d'un air indigné.

— Eh bien, vous en faites de belles! J'ai perdu toute une matinée à vous attendre à Olomucz, vous m'avez fait rater la battue, vous posez un lapin à l'archevêque, la police enquête sur vous, et ce château qui flambe dès que vous avez tourné les talons!

— Le château qui flambe?

— Comment, vous ne savez pas?... Le pavillon de chasse de Ricolfi a été détruit, de fond en comble, par un incendie, avec tout ce qu'il y avait dedans. Je vous ai cru sous les décombres!

— Solirov brûlé?... Mais alors, le manuscrit de Casanova?

— Le manuscrit de Casanova?

— Mais oui, c'est vrai, je ne vous ai pas dit. J'ai

retrouvé le manuscrit des *Mémoires*! Il était chez le comte Ricolfi, je l'ai vu... Ce n'est pas possible, brûlé?

— Il n'est resté qu'un petit tas de cendres.

Voilà donc pourquoi le téléphone de Solirov ne répondait pas aux policiers de Javorina! J'étais stupéfait. Mais Saint-Elme, toujours indifférent à ce qui touche Casanova, me harcelait de questions. Il avait sur le cœur les mouflons manqués, il y revint.

— Ah! ouat! n'ai-je pu m'empêcher de lui dire : vous les auriez manqués de toute façon.

— Enfin m'expliquerez-vous pourquoi vous n'êtes pas venu à Olomucz, où je vous avais donné rendez-vous?

Je vis bien qu'il ne savait rien de mes aventures, et je lui contai sommairement ce qui m'était arrivé à Javorina, mon arrestation, mes prisons, et la série de contre temps qui m'avait retenu vingt-quatre heures... Le Diplomate fit la moue. La vulgarité le désole. Il trouvait mes malheurs vulgaires.

— Et vous, demandai-je, comment se fait-il qu'on ait répondu, à la légation, que vous étiez parti pour Paris?

— J'y suis allé, en effet, porter la valise, en avion. Aller et retour en vingt-quatre heures. J'étais à Olomucz à l'heure dite.

Voilà donc le mystère éclairci. Il en est un autre, qui ne cesse pas de me préoccuper : Dorothée. — J'ai

lâché Saint-Elme, et couru au palais Ricolfi. Le comte est demeuré dans les Karpathes, à déblayer les ruines du pavillon, et à mener l'enquête sur les causes du sinistre. Mais alors Dorothée doit être seule à Prague? Je vais donc la voir, le cœur me bat. Je demande au portier de faire passer ma carte à la comtesse.

— Mme la comtesse est partie pour Hollywood. Elle a pris avant-hier l'avion pour Paris, elle a dû s'embarquer hier, à Cherbourg, sur le *Normandie*. Elle vogue à présent en pleine mer.

Adieu, Dorothée. Je ne saurai jamais si Jeannette et vous... Il n'y a que dans les romans policiers, décidément, que tous les mystères sont résolus au dernier chapitre, et les vies doubles réduites à l'unité finale... Tant mieux de rester dans le doute. Je n'ai pas fini de rêver encore... Il me faudra coller ce soir, dans mon carnet, en face de mes notes sur Saint-Jacques, le billet tombé du sac de la belle inconnue. De l'inconvénient de courir trois lièvres à la fois, dont un mouflon. — J'ai raté Jeannette, raté les *Mémoires*, et je n'ai pas vu le mouflon!

Ah! mais, et la photographie de ce billet, qui m'a valu tant d'aria, à Javorina! Comment donc a-t-elle été prise?

A l'hôtel, je trouve une lettre de M. Chouanet, de Bratislava. Quatre pages, d'écriture serrée. Dès les premières lignes, les bras me tombent. M. Swervagius, l'honnête, le bon M. Rudo Swervagius, pro-

fesseur de baroque et bibliothécaire à l'Université de Kaunas, a été arrêté, sous l'inculpation d'espionnage. Il s'est fait pincer dans une souricière, et il a passé des aveux complets. L'honnête, le bon M. Swervagius est un agent secret du Reich! Sous couvert d'érudition, d'art baroque et de casanovisme, il se faisait ouvrir les archives, et rôdait dans les ministères. Casanova n'était qu'un prétexte, et je lui ai même servi d'alibi... Tout s'éclaire! Ce soin qu'il mettait à me suivre, nos rencontres moins dues au hasard qu'à une intention délibérée... Dans quel dessein? M. Chouanet me donne la clef : Swervagius, en me poursuivant, couvrait ses démarches secrètes par l'apparence d'une manie inoffensive, une rivalité d'érudits à la recherche d'un document rare. Il me revient, en effet, que l'habile homme apportait beaucoup d'attention à laisser partout, comme un repère, une trace précise de nos rencontres. Parfaitement! La carte postale jetée à la poste de Dux, l' ncident chez le chiffonnier : « Vous vous souviendrez de mon passage à Slavkov! », le rendez-vous mystérieux à Beet Chagim, où il faut prendre un ticket pour entrer, le verre cassé et remboursé avec tant d'ostentation dans ce café de Bratislava... Autant de preuves de nos rencontres, de notre collusion peut-être... Dans quel dessein? Eh! c'est très simple : se couvrir, et au besoin, pouvoir détourner sur moi les soupçons; ce serait moi le faux casanoviste, lui, le vrai. M. Swervagius, dès son premier interrogatoire,

a commencé par me dénoncer, pour donner le change — d'où mon arrestation à Javorina, et l'enquête dont je fus l'objet. Mais alors? Le billet de Saint-Jacques photographié... si étrangement parvenu aux mains de la police? Eh bien, oui, encore... un trait de lumière soudain! Dans cette vinarna de Dux, où nous avons causé si cordialement des *Mémoires*, oui, je me le rappelle maintenant, la table bousculée, mon carnet tombé sous la table et ramassé par Swervagius, sa courte absence au lavabo, ce dernier papier retrouvé par lui sous la banquette au moment du départ, qui était justement ce billet?... Il était allé le photographier aux cabinets. Les Allemands sont de très habiles photographes.

Honnête M. Swervagius! C'est sans doute vous encore qui, au consulat allemand de Bratislava, m'avez fait refuser le visa pour Vienne?... Ah! mais non, ici, ce dernier détail ne joue pas... Car pour vous débarrasser de moi, il eût été très simple de me laisser aller à Vienne, où la police nazie faisait de moi ce qu'elle voulait... Mais M. Swervagius n'avait pas à se débarrasser de moi, qui lui fournissais, pour ses opérations secrètes en Tchécoslovaquie, un si favorable alibi... Non, la canaille elle-même n'est pas simple. Jusque dans le cœur d'un policier, il faut toujours compter sur la passion. Et voici un trait à ajouter à la féconde découverte de la psychologie moderne sur la discontinuité des caractères. M. Swervagius, lui aussi,

est double, et son astuce, dans l'espèce, aura été mise en défaut par sa passion; car ce faux casanoviste, mordu, à son tour, par le goût de Casanova, s'est montré capable en cela d'un sentiment vrai. Son jeu de policier l'a mené sur la piste de l'aventurier; il s'y est pris. Le faux casanoviste a déterminé en lui le véritable. J'étais à la poursuite des *Mémoires*, un alibi utile à M. Swervagius, agent du Reich — mais j'étais aussi un alibi haï par M. Swervagius, casanoviste. C'est vrai qu'il connaît très bien les *Mémoires*. Et c'est vrai que l'on a trouvé dans ses papiers le manuscrit de son grand ouvrage sur *Casanova en Bohême*. Ce n'est d'ailleurs pas cela qui servira beaucoup son avancement dans les cadres de la police du Reich. — Il aura donc cru que mon voyage projeté à Vienne était sur la piste retrouvée des papiers manqués à Slavkov. Il ne fallait donc point que j'allasse à Vienne. Quand l'affaire a commencé de mal tourner pour lui, il m'a livré à la police slovaque. Coup double : le policier démasqué gagne du temps, et l'érudit se venge. C'est tout simple.

Les choses, d'autre part, prennent le tour le plus menaçant. La guerre couve. Va-t-elle éclater? — Saint-Elme est devenu très optimiste, et cela n'annonce rien de bon. D'ailleurs mes vacances touchent à leur fin. Je me suis surpris ce matin en train d'envoyer des cartes postales à mes amis. Signe de départ. J'ai

fait un dernier tour dans Prague, le cœur gros, songeant à ce que la malheureuse Vienne est devenue!... J'ai bouclé mon bagage à l'hôtel. Sapristi! Et le fusil que j'oubliais de reporter à l'armurier! Encore une bonne heure devant moi. Je prends l'arme, et je vais la rendre... Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde dans la rue, ces oriflammes, ces fanfares, et ces coups de canon dont l'air est ébranlé? Ah! oui, c'est l'arrivée du roi de Roumanie, qu'on annonçait pour ce matin. Je n'ai pas fait dix pas dans la rue, avec mon fusil à l'épaule, les gens me regardent d'un drôle d'air. Se promener dans les rues de Prague avec un fusil sur le passage d'un roi en visite! Où ai-je la tête? Suis-je fol? On va me prendre pour un oustachi. Un agent déjà me dévisage. Baury, par bonheur, survenant, m'a tiré d'affaire encore une fois. Il venait me chercher pour m'accompagner à la gare.

— Toujours ces poètes! dit-il. Laissez donc cet engin à l'hôtel, je téléphonerai à l'armurier qui le fera prendre.

... Au-dessus de la turbulente Vltava, la longue façade de Hradschin, les tours effilées de Saint-Guy, une dernière fois apparaissent, dans l'encadrement de la vitre. — Adieu, Prague, et les derniers jours de la paix. La guerre va venir. Elle vient. Quand sera-ce? Demain? Dans un mois? Cette nuit? Quelle hantise! Et derrière moi, ces visages graves des gens, des amis que je laisse.

Le train roule et fuit. Classons, pour échapper un moment encore au sombre réel, nos images. J'ouvre mon carnet surchargé. Une pauvre rose, desséchée déjà, glisse d'entre les feuillets sur mes genoux. Symbolique, cette rose morte. Gérard a raison. « En voyage, il ne se passe jamais rien... » Oui, peut-être, mais il y a toujours l'imagination, comme un voile d'or sur la vie. Il se dissipe tout à coup. Je traverse l'Allemagne en armes.

(Nesles, août-septembre 1938. —
Paris, mars 1944).

FIN

TABLE

Dépôt légal : 1[er] trimestre 1948.
Mise en vente : Mars 1948.
Numéro de publication : 6732.
Numéro d'impression : 3881

PARIS. — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1948. 59301.



DERNIÈRES PUBLICATIONS

ROMANS, NOUVELLES, PIÈCES

Germaine ACREMANT
* Le Triomphe du printemps.

Pierre ALCIETTE
*Le Femme forte.

ANDRÉ-CUEL
Café noir. *(Pour votre plaisir.)*

Ruby M. AYRES
*Un compromis.

Georges BERNANOS
Monsieur Ouine.

Henry BORDEAUX
de l'Académie française
Le Double aveu.

Marc CHADOURNE
La Clé perdue.

Hélène CHASSERIAU
Les Ligneaux.

Alice COLENO
Le Quai des Indes.

Michel DAVET
Histoire d'un été.

O.-P. GILBERT.
La Mort est pour rien.

Daniel GRAY
*La Dame de perdition.

Julien GREEN
Si j'étais vous...

Germaine GUÈVREMONT
Le Survenant.

Sheila KAYE-SMITH
Rose Deeprose. *(Feux croisés.)*

Paul-André LESORT
Les Reins et les Cœurs.

Christine LORIOT de LA SALLE
Les Miroirs sont brisés.

J.-H. LOUWYCK
Mademoiselle Cornélie.

Christian MÉGRET
L'Absent.

Jean MURAY
La Déesse.

J.-A. NÉRET
Sillages d'été.

Pierre PIRARD
*Semailles.

Romain ROUSSEL
La Tête à l'envers.

Yvonne SCHULTZ
Les Récits de Maman Chine. — Le Palais des Cent Lacs.

Charles SILVESTRE
Manoir.

Henri TROYAT
(Prix Goncourt 1938)
Le Signe du Taureau.

Annette VAILLANT
Les Châteaux de cartes.

Daniele VARÈ
La Maison des Cinq Vertus. *(Feux croisés.)*

Pierre Van der MEULEN
Les Griffes.

PARIS (FRANCE). — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1948. 59801 - I - 9.

